Frontière·s

Revue d'Archéologie, Histoire & Histoire de l'Art

OPEN ACCESS

Juin 2022

N° 6. *La mort et ses frontières*



Frontière·s

Revue d'Archéologie, Histoire & Histoire de l'Art

Publiée avec le soutien
de Prairial, pôle éditorial Lyon Saint-Étienne

N° 6

La mort et ses frontières

dir. Reine-Marie BÉRARD et Vincent CHOLLIER

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2





Frontière·s
MSH Lyon Saint-Étienne
14 avenue Berthelot
69363 LYON CEDEX 07

ISSN 2534-7535

frontiere-s@msh-lse.fr

Pour soumettre un article et consulter l'appel en cours :
https://publications-prairial.fr/frontiere-s

Direction du numéro
Reine-Marie BÉRARD (CNRS, CCJ) et Vincent CHOLLIER (HiSoMA)

Auteur·rice·s
Laura Waldvogel (université de Strasbourg, Archimède)
Anne-Lise Baylé (Paris 1, ArScAn, AOROC)
Marco Arizza (CNR) et Daniela Rossi
Haude Morvan (université Bordeaux Montaigne, Ausonius)
Anna Maria Desiderio (Paris Nanterre, Arscan)

Photographie de couverture :
Madrid, Museo Arqueológico Nacional, tombe d'Inès Rodríguez de Villalobos († 1301), provenant du monastère de Santa María la Real à Aguilar de Campoo (détail). Cliché : Haude Morvan

Sommaire du numéro

Introduction

La mort et ses frontières : négocier l'infranchissable ?

DOI : 10.35562/frontieres.1254

Reine-Marie Bérard

Chargée de recherche, Centre Camille Jullian (Aix Marseille Univ, CNRS, CCJ, Aix-en-Provence, France)

Une revue nommée *Frontière·s* se devait de dédier un numéro à la mort, « ultime frontière » selon l'expression consacrée qui voit dans la mort un seuil que l'on ne franchit qu'une fois, vers un ailleurs dont on ne reviendrait pas. Pourtant, loin d'un « instant T » qu'il serait possible de désigner précisément sur l'échelle du temps, la mort est un processus complexe, dont la définition est éminemment culturelle[1]. Dans l'Antiquité et au Moyen Âge, la mort biologique et la mort sociale, tout comme la façon dont les vivants envisagent leurs rapports aux morts (aux corps morts d'une part et aux morts comme êtres de mémoire d'autre part), ou encore l'inscription des défunts dans un espace, plus ou moins séparé de celui des vivants, sont autant de phénomènes qui mettent en jeu la notion de frontière de manière plurielle. C'est de ce constat qu'est née la proposition de ce numéro thématique, consacré à « la mort et ses frontières », que nous souhaitons ici questionner[2].

Car la frontière de la mort biologique elle-même n'est pas aussi simple à fixer que l'on voudrait bien le penser. À partir de quel moment un individu cesse-t-il d'être considéré comme vivant ? Quels sont les signes qui permettent d'arrêter l'heure du décès ? Comment s'assurer qu'une personne est bien morte, et non pas seulement endormie, dans le coma ou dans un état de choc cataleptique réversible ? Depuis 1968 en France, un individu est déclaré mort à l'arrêt de toute activité cérébrale[3]. Dans certains cas de décès en contexte hospitalier pourtant, l'ensemble des fonctions vitales peut être maintenu artificiellement par des machines quelques heures au-delà du seuil de la mort encéphalique afin de préserver le corps en vue du prélèvement d'organes, laissant le défunt dans un état de mort juridique mais de vie apparente, souvent très pénible à supporter pour les proches qui peuvent douter du diagnostic médical[4]. La peur d'être enterré vivant est de fait l'un des grands ressorts des films d'épouvantes contemporains ; elle a aussi été une angoisse récurrente du XVIIIe et du XIXe siècle[5], alimentée par des récits plus ou moins véridiques de réveils macabres impromptus, et à l'origine de nombreuses inventions fantaisistes destinées à permettre au miraculé emprisonné de respirer dans son cercueil ou de donner l'alerte. Les sources antiques et médiévales ne laissent rien supposer d'une telle angoisse, peut-être parce que l'exposition du mort pendant plusieurs jours laissait le temps au processus de décomposition de commencer à faire son œuvre sur le cadavre – preuve visible, tangible et odorante de

1 Sur l'importance des traitements funéraires accordés aux morts comme une façon fondamentale de « faire société », dont les modalités pratiques varient selon les époques et les milieux, voir Laqueur 2018.

2 Nous nous concentrerons ici sur un cadre restreint, celui de la Méditerranée et de l'Occident antique et médiéval. Ouvrir les frontières de notre réflexion vers d'autres aires chrono-culturelles aurait sans aucun doute apporté beaucoup en permettant de décaler un regard bien trop souvent encore occidentalo-centré. Toutefois une telle approche dépasse le cadre chronologique de la revue comme celui de nos compétences. Il sera utile d'y revenir dans de prochains travaux.

3 Cet état est constaté après deux électroencéphalogrammes de 30 minutes chacun à quatre heures d'intervalle.

4 Boileau 2015.

5 En particulier dans les milieux aristocratiques. Voir Bourgeon 1983.

l'arrêt des fonctions vitales[6]. Moins suspecte, la frontière de la mort n'en était pas moins floue. En Grèce et à Rome, la mort n'était pas, ou pas seulement, conçue comme un moment précis, celui où l'âme « s'échappe de l'enclos des dents[7] », mais plutôt comme une séquence allant de ce dernier souffle jusqu'au moment où l'inhumation ou la crémation venait clore la période de marginalité du défunt et signait son intégration définitive dans le royaume des morts[8]. Cependant, la frontière marquée par le début du processus de décomposition n'était pas inéluctable : différents procédés (embaumement, momification, dessiccation, etc.) ont été mis en place dans l'Antiquité comme au Moyen Âge pour la différer, l'enrayer ou l'annuler. L'incorruptibilité du corps et la fameuse « odeur de sainteté », c'est-à-dire la préservation exceptionnelle du défunt, épargné par la putréfaction en l'absence même de toute intervention humaine, en est ainsi venue à constituer l'un des marqueurs de la sainteté dans d'innombrables récits hagiographiques médiévaux, brouillant la frontière entre vivants et morts, entre humain et divin[9]. Le corps des saints pouvait d'ailleurs transcender le trépas de manière bien plus éclatante encore, comme le montrent les récits qui décrivent les cas exceptionnels de martyrs survivant à d'effroyables supplices – jusqu'à la décapitation pour les saints céphalophores, dont Saint-Denis, premier évêque de Paris, est le plus célèbre représentant[10]. À quel moment les héros grecs, les martyrs chrétiens et les donneurs d'organes en mort cérébrale meurent-ils vraiment ? La biologie, comme souvent, n'est pas une donnée objective.

En outre, la mort biologique, quelle qu'en soit la définition, ne signifie pas toujours, tant s'en faut, la fin de la vie sociale du défunt. De nombreuses sociétés considèrent en effet que la mort marque seulement le passage des défunts dans un autre monde, qui peut revêtir de nombreuses formes, aussi diverses que le sombre Hadès où les âmes indistinctes pleurent le souvenir de leur séjour terrestre chez les Grecs[11], ou l'au-delà heureux, récompense des vertueux, pour le Paradis des chrétiens. **Haude Morvan** montre à ce propos comment l'évolution de l'iconographie des monuments funéraires français, italiens et espagnols au XIIIe et XIVe siècle reflète un changement dans la conception de l'au-delà chrétien qui accorde une plus grande place au Purgatoire. Les scènes d'absoute et d'élévation de l'âme, privilégiées par les riches commanditaires, permettent d'insister sur le passage du défunt du monde des vivants au monde des morts, tandis que les emprunts nombreux à l'iconographie hagiographique brouillent la limite entre ces défunts prestigieux et les saints.

Car la frontière entre le royaume des morts et celui des vivants apparaît fréquemment poreuse. Dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, on s'inquiétait d'un possible retour des morts, en particulier ceux pour lesquels les rites funéraires n'avaient pas encore été accomplis ou n'avaient pas été menés correctement. L'âme de Patrocle supplie ainsi Achille inconsolable d'accepter de se séparer du corps de son ami et de procéder enfin aux funérailles, afin qu'elle puisse rejoindre l'Hadès[12]. À Rome, les *Lemuriae* étaient un festival religieux durant lequel s'ouvrait le passage entre le monde terrestre et le monde d'en bas, autorisant les morts à venir rendre visite aux vivants qui devaient effectuer des rites spécifiques pour les apaiser[13]. Cet entre-deux dans lequel les morts pouvaient rester coincés trouve de nouvelles formes au Moyen Âge, avec le *limbus puerorum,* les « limbes », dans lesquelles les âmes des enfants morts avant d'avoir été baptisés – inaptes à entrer au Paradis donc, et cependant trop innocents pour être envoyés en Enfer – étaient censées aller. Ce lieu indistinct suscitait de telles angoisses que de nombreux parents préféraient déterrer les petites dépouilles pour les porter dans des « sanctuaires à répit », des lieux où devait s'accomplir le miracle d'un bref retour à la vie des nourrissons, juste le temps nécessaire au baptême – passeport d'entrée au Paradis et au cimetière consacré[14].

Malgré leurs craintes, ce sont parfois les vivants même qui s'efforcent de franchir la frontière qui les sépare des morts. C'est l'objet de la *nekuia*, la convocation des âmes à laquelle procède Ulysse lorsqu'il fait appel au devin Tirésias pour connaître le sort qui l'attend dans sa cruelle errance[15], mais aussi de la catabase, la descente aux Enfers de celui qui vient consulter un défunt ou qui, plus audacieux encore, tente d'aller cher-

6 Le fait que le cadavre de Lazare « pue » (*jam foetet*) est mis en avant dans les textes évangéliques comme la preuve qu'il était bien mort, et non pas seulement assoupi, avant que Jésus ne le ressuscite (*Évangile selon Jean*, XI, 44). À propos de la « puanteur du ressuscité », voir Dittmar 2016.

7 *Iliade*, IX, v. 401-408.

8 Exclusion, marge et réintégration sont les trois étapes fondamentales du traitement des morts décrites par A. Van Gennep (Van Gennep 1909).

9 Dittmar 2016 sur le traitement moral de l'odeur des corps en décomposition dans le contexte chrétien médiéval.

10 Bozoky 2020.

11 *Odyssée*, XI.

12 *Iliade*, XXIII, 65-76. De la même façon, Elpénor, compagnon d'Ulysse, resté sans sépulture sur l'île de Circé, supplie-t-il le héros de veiller à sa sépulture pour pouvoir enfin reposer en paix (*Odyssée*, XI, 51-80).

13 Thaniel 1973.

14 Les signes supposés du bref retour à la vie des tout-petits (changement de couleur, mouvement de la poitrine, légers gargouillis, etc.) étaient probablement les premiers signes de la décomposition des corps. Cette pratique illustre ainsi la thèse originale de l'anthropologue J. Candau qui propose de voir dans les émanations cadavériques une forme de prolongement de la puissance d'action du défunt dans le monde des vivants (Candau 2013).

15 *Odyssée*, XI, 51-71.

cher un être aimé pour le ramener à la vie – motif récurrent de la mythologie antique[16], dont on trouve divers échos au Moyen Âge[17]. Or, le recours des vivants aux morts n'est pas qu'un *topos* littéraire ou mythologique : il est aussi attesté archéologiquement par les *defixiones*, ces malédictions inscrites sur des petites tablettes de plomb roulées et placées dans les tombes, par lesquelles les vivants demandaient aux morts de nuire à quelque ennemi, que l'on retrouve dans tout le monde gréco-romain[18]. Au Moyen Âge, si l'Église catholique interdit la consultation et l'invocation des morts[19], les « morts spéciaux » que sont les saints sont néanmoins fréquemment sollicités pour la protection des vivants et des morts. L'agentivité des défunts dépasse donc souvent le seuil du trépas, à tel point que certains individus sont crédités de plus de pouvoir social après leur mort que de leur vivant.

Au-delà des croyances, les frontières de la mort sont enfin celles, inscrites dans le paysage, qui séparent ou non les espaces dédiés aux morts de ceux des vivants. Dans l'Antiquité, les ensembles funéraires sont ainsi le plus souvent situés en dehors des murailles de la ville, mais il n'est pas rare de trouver des sépultures d'enfants à l'intérieur des zones d'habitat, tandis que des tombes illustres (de héros, de fondateurs, d'hommes politiques ou de philosophes) peuvent être placées au cœur même de l'espace civique[20]. En reprenant à nouveaux frais l'ensemble de la documentation disponible sur la célèbre nécropole étrusque de la Banditaccia à Cerveteri, et à partir de ses propres observations de terrain, **Anne-Lise Baylé** montre que si les morts étaient bien séparés des vivants par la muraille de la ville, l'espace funéraire commençait immédiatement aux pieds des murs et s'étendait sur une très grande surface, sans frontière concrète inscrite dans le paysage. Plusieurs indices suggèrent néanmoins l'existence de divisions internes à la nécropole, découpant des lots funéraires dont la délimitation était peut-être confiée à un magistrat.

La christianisation de l'Europe occidentale a entraîné un déplacement massif des morts vers l'intérieur de la ville. Les défunts sont désormais inhumés près des églises, dans des cimetières paroissiaux étroitement imbriqués dans la trame urbaine – dont ils sont néanmoins séparés par un mur. La frontière entre l'espace des vivants et l'espace des morts est ici remise en cause dans une tentative de rapprocher les hommes du divin illustrée par la façon dont les sépultures ou les reliques de saints polarisent et hiérarchisent l'occupation de ces cimetières[21]. Les frontières de la mort sont de fait aussi celles que les vivants établissent en incluant ou en excluant les morts de certains ensembles funéraires.

Les hommes ne sont donc pas égaux devant la mort. Car si chacun est appelé à mourir un jour, les modalités des funérailles, l'architecture de la tombe et le lieu où repose le corps peuvent jouer, pendant longtemps encore, un rôle majeur dans la distinction et la représentation sociale du défunt et du groupe, familial ou social, auquel il appartient. La diversité des pratiques funéraires d'une tombe à l'autre et d'un ensemble funéraire à l'autre peut ainsi témoigner de différences de traitements entre riches et pauvres, hommes et femmes, adultes et enfants, libres ou non libres… une infinité de frontières mouvantes aux fondements juridiques, politiques et sociaux, qu'il n'est pas toujours facile d'appréhender. Les variations des rites funéraires peuvent en outre permettre de tracer des frontières culturelles entre deux populations voisines. **Laura Waldvogel** montre comment il est possible de distinguer deux faciès funéraires parmi le corpus des inhumations rubanées de la plaine d'Alsace au Néolithique ancien (5300 à 4950 av. n.è.) en fonction de la forme prise par les matières colorantes déposées dans les sépultures, alternativement en bloc ou en poudre. **Marco Arizza** et **Daniella Rossi** s'appuient quant à eux sur l'étude d'un site d'habitat et des tombes attenantes dans la zone de Lucchina, au nord-est de Rome, pour aborder la question débattue de la frontière entre les territoires de Véies et Rome entre le VIe et le IVe siècle av. J.-C. La typologie de l'habitat et des tombes leur permet ici de mettre en évidence une forme de colonisation interne de Véies à proximité immédiate de Rome.

Or, si les pratiques funéraires ont pu constituer un moyen de distinguer deux populations voisines, dans le passé comme dans l'historiographie contemporaine, elles permettent aussi parfois de mettre en lumière la façon dont certaines populations peuvent s'emprunter mutuellement des pratiques, par des phénomènes d'hybridation et de métissage pour lesquels la tombe constitue un observatoire privilégié. **Anna Maria Desiderio** montre à ce sujet comment l'analyse du mobilier funéraire des tombes des VIII-VIIe siècles av. J.-C du site de Pontecagnano, en Campanie, permet d'envisager à la fois les frontières entre les différentes composantes eth-

16 L'exemple le plus célèbre est sans doute celui chanté par les poètes latins (Virgile, *Géorgiques*, IV ; Ovide, *Métamorphoses*, X-XI) d'Orphée, tentant en vain de ramener sur terre son aimée Eurydice, mais le motif est également fréquent dans les textes grecs (Platon, *République*, X ; Sophocle, *Electre*, 62 ; Hérodote, IV, 95) et existe déjà dans le mythe sumérien de la déesse Innana/Ishtar, vers 1600 av. J.-C. (Van der Stede 2007, chapitre 9).

17 Voir les enluminures des manuscrits de l'*Ovide moralisé*, commentées par Clier-Colombani 2017, ou la *Divine Comédie* (Vegliante 2019).

18 Gager 1999.

19 *Deutéronome*, 18, 11.

20 Bérard 2016.

21 Wiśniewski 2018.

niques et sociales de la population de ce site où se croisent influences grecques, italiques et étrusques, et les phénomènes de mobilité et d'intégration culturelle qui les caractérisent à l'époque orientalisante.

Les morts que l'on découvre en contexte archéologique sont enfin à la frontière de deux univers, suspendus entre le temps où ils ont vécu et celui où ils réapparaissent. Dans ce choc des régimes d'historicité, ces corps deviennent parfois le support d'enjeux politiques majeurs. Ötzi, « l'homme des glaces » mort environ 3300 ans av. n.è. et retrouvé fortuitement en 1991 sur le glacier du Hauslabjoch, illustre très littéralement le cas de ces morts disputés, « à la frontière » de deux mondes puisqu'il fut d'abord attribué au sol autrichien, avant d'être revendiqué par l'Italie – le corps se trouvant bien en réalité du côté italien du glacier, à 92,57 m seulement de la frontière autrichienne, dans une zone retirée à l'Autriche au profit de l'Italie en 1919[22]. L'acharnement des deux pays à récupérer le corps – évidemment lié à l'intérêt scientifique et à l'attrait touristique inestimable de cette découverte – ne manque pas d'une certaine ironie cruelle quand on songe à tous les migrants qui périssent aujourd'hui sur les rivages de l'Europe et parfois sur ces mêmes glaciers italiens en tentant de passer la frontière de pays dont aucun ne veut les accueillir, ni vivants ni morts. Ötzi vient ainsi rejoindre la cohorte des morts anciens exposés dans des musées archéologiques et ethnographiques qui incarnent le poids d'affrontements politiques majeurs. Depuis les années 1970, aux États-Unis et au Canada, les demandes de restitution visant des corps ou des restes humains exposés dans les musées se sont multipliées, portées par des populations natives amérindiennes qui, à défaut de pouvoir récupérer leurs terres, voulaient au moins récupérer leurs morts[23]. En France, pays de colonisation extérieure, la question s'est posée plus tardivement et a notamment conduit à la restitution à l'Afrique du Sud des restes de Saartje Baartman (la « Vénus hottentote ») en 2002, et à celle à la Nouvelle-Zélande en 2010 de l'ensemble des têtes maories momifiées autrefois détenues par des institutions françaises. L'évolution des sensibilités amène à étendre cette réflexion à l'ensemble des restes humains exposés dans les musées, notamment les momies égyptiennes ou péruviennes ou les hommes des tourbières du nord de l'Europe[24], et même à questionner l'exposition des corps et des reliques de saints de l'Église catholique.

Car la dernière frontière que ces exhibitions de restes humains interrogent est celle de la définition du statut du corps mort, entre sujet et objet – un enjeu crucial pour encadrer la pratique de l'archéologie funéraire, de la fouille, l'étude et l'exposition de restes humains. Le droit civil français, hérité du droit romain, repose en effet sur une dichotomie fondamentale entre *persona* (personne) et *res* (chose). Or, le cadavre, en tant que corps humain mort, n'est plus tout à fait une personne, sans être pour autant une chose : il constitue une forme d'entre-deux juridique particulièrement difficile à définir[25]. Dans l'impossibilité de trancher, les musées se retrouvent pris en étau entre le Code civil, qui affirme que le corps humain, ses éléments et ses produits ne peuvent faire l'objet d'un droit patrimonial, et le Code du patrimoine qui dispose l'inaliénabilité, l'imprescriptibilité et l'insaisissabilité des collections muséales en France – sans émettre de restriction spécifique pour les restes humains[26]. C'est donc au cas par cas que le sort de ces restes humains est décidé, certains étant rendus aux populations qui les revendiquent, d'autres insérés dans de nouvelles muséographiques plus respectueuses de la dignité humaine, tandis que des légions d'autres restes humains, antiques et médiévaux demeurent à l'abri des regards, dans les réserves muséales et les magasins archéologiques.

De l'instant du dernier souffle à l'instrumentalisation politique et scientifique des corps plusieurs milliers d'années après, la mort et les morts articulent ainsi la notion de frontière de nombreuses manières, qui toutes ont un point commun : partout où l'on attendrait une limite nette, une barrière infranchissable, les frontières qui encadrent la mort, ou qu'elle-même contribue à établir, sont poreuses, et l'objet de constantes négociations. La mort est une frontière que l'on trompe, que l'on questionne, que l'on déjoue : les articles réunis ici contribueront à le montrer.

22 Rouzé 1995.

23 L'exposition de restes humains dans les musées anglo-saxons est désormais extrêmement limitée, et étroitement encadrée. Pour les États-Unis, voir Odegaard et Cassman 2016.

24 Il est intéressant de souligner que les débats portent surtout sur des corps ou des restes de corps ayant été préservés, par le biais de l'embaumement ou de processus de conservation naturels, une apparence particulièrement proche du vivant. Les réactions et débats concernant l'exposition de squelettes sont beaucoup moins nombreux. En effet, l'exposition est ressentie comme d'autant plus problématique que l'observateur se sent proche du corps observé.

25 Le traiter comme une personne pose en effet le problème des bornes de l'existence juridique du sujet (qui va, dans le droit actuel, de sa naissance à sa mort) et ouvre la porte aux débats sur le statut du fœtus et le droit à l'avortement. À l'inverse, considérer le cadavre comme une chose place le corps sous le régime de la propriété, au risque inacceptable d'en faire une marchandise, vivant ou mort, entier ou en pièces détachées. Raimbault 2005.

26 Cadot 2007.

Bibliographie

Bérard R.-M 2016, « De la relégation à la nécropole : appréhender et qualifier les espaces funéraires dans le monde grec antique », *in* A. Bourrouilh, P. Pierre-Emmanuel et N. Haidar Vela (éd.), *Appréhension et qualification des espaces au sein du site archéologique. Actes de la 8e Journée doctorale d'archéologie, Paris, 22 mai 2013*, Paris, p. 161-176, DOI : https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.4722 [consulté en juin 2022].

Boileau C. 2015, « Une mort si particulière : mort cérébrale et don d'organes », *Empan* 97/1, p. 83-88.

Bourgeon J.-L. 1983, « La peur d'être enterré vivant au xviii[e] siècle : mythe ou réalité ? », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine* 30/1, p. 139-153.

Bozoky E. 2020, « Têtes coupées des saints au Moyen Âge. Martyrs, miracles, reliques », *Babel. Littératures plurielles* 42, p. 133-168, DOI : https://doi.org/10.4000/babel.11516 [consulté en juin 2022].

Cadot L. 2007, « Les restes humains : une gageure pour les musées ? », *La Lettre de l'OCIM. Musées, Patrimoine et Culture scientifiques et techniques* 109, p. 4-15, DOI : https://doi.org/10.4000/ocim.800 [consulté en juin 2022].

Candau J. 2013, « Le cadavre en substance : perte d'odeurs et principe vital », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques* 60, p. 110-125, DOI : https://doi.org/10.4000/tc.6895 [consulté en juin 2022].

Clier-Colombani F. 2017, *Images et imaginaire dans l'Ovide moralisé*, Paris.

Dittmar P.-O. 2016, « La puanteur du ressuscité », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines* 66, p. 172-187, DOI : https://doi.org/10.4000/terrain.16050 [consulté en juin 2022].

Gager J.G. 1999, *Curse Tablets and Binding Spells from the Ancient World*, New York.

Gélis J. 2006, *Les enfants des limbes : mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne*, Paris.

Laqueur T. 2018, *Le travail des morts : une histoire culturelle des dépouilles mortelles*, Paris.

Odegaard N. et Cassman V. 2016, « The Conservation of Human Remains: Ethical Questions and Experiences in America », dans *Technè. La science au service de l'histoire de l'art et de la préservation des biens culturels* 44, p. 18-21, DOI : https://doi.org/10.4000/techne.939 [consulté en juin 2022].

Raimbault P. 2005, « *Le corps humain après la mort. Quand les juristes jouent au "cadavre exquis"*... », *Droit et société* 61, p. 817-844, en ligne : https://www.cairn.info/revue-droit-et-societe1-2005-3-page-817.htm [consulté en juin 2022].

Rouzé M. 1995, « Cinq mille ans après sa mort, Hibernatus provoque un conflit diplomatique », *Raison présente* 113, p. 127-127, en ligne : https://www.persee.fr/doc/raipr_0033-9075_1995_num_113_1_3264_t1_0127_0000_2 [consulté en juin 2022].

Thaniel G. 1973, « Lemures and Larvae », *The American Journal of Philology* 94/2, p. 182-187.

Van der Stede V. 2007, *Mourir au pays de deux fleuves : l'au-delà Mésopotamien d'après les sources sumériennes et akkadiennes*, Lettres orientales 12, Louvain.

Van Gennep A. 1909, *Les rites de passage*, Paris.

Vegliante J.-C. 2019, « Rencontres avec des âmes dans La Comédie », dans *Bollettino di italianistica* 2/2019, DOI : https://www.rivisteweb.it/doi/10.7367/96657 [consulté en juin 2022].

Wiśniewski R. 2018, « Burials *ad Sanctos* », *in* R. Wiśniewski, *The Beginnings of the Cult of Relics*, Oxford-New York, p. 83-100.

En poudre ou en blocs ? Matières colorantes et faciès funéraires dans la plaine d'Alsace au Néolithique ancien (5300 à 4950 av. n.è.)

Une révision des données

Powder or blocks? Colouring substances and funerary facies in the Alsace plain during the Early Neolithic (5300 to 4950 BCE). A review of data

DOI : 10.35562/frontieres.1323

Laura Waldvogel
Doctorante en Préhistoire, Université de Strasbourg, Archimède (UMR 7044)

Introduction

L'utilisation de colorants dans le Rubané occidental, culture archéologique du Néolithique ancien formée dans le bassin du Danube et traditionnellement subdivisée en cinq étapes (tabl. 1), est documentée grâce aux fouilles d'habitats et de sépultures : les spécialistes rapportent ainsi fréquemment la découverte de blocs, mais également de résidus sur certains types d'artefacts dont la présence procède soit de leur utilisation pour le travail de ces matières (par exemple meules, broyons et polissoirs), soit d'une volonté de coloration (notamment les éléments de parure)[1].

En contexte funéraire, ces substances peuvent également apparaître en poudre au niveau du défunt. Si la pertinence de l'intégration de cette forme poudreuse dans le mobilier funéraire a récemment été remise en cause[2], sa coexistence avec des blocs bruts ou semi-transformés au sein de nécropoles plus orientales, ainsi que la découverte de pigments dans des vases[3] tend à souligner l'importance des colorants dans le domaine

1 Sur ce sujet, on se reportera notamment à Lefranc *et al.* 2004, Thevenet 2010, p. 205, Kitzig et Ramminger 2016, Vergnaud 2016.
2 Thevenet 2010, Thevenet 2016, p. 187.
3 Il s'agit entre autres de la sépulture 70 de Balloy « Le Bout des Grandes Pâtures », la sépulture F de Charmoy « Les Ormes », la sépulture 233 de Menneville « Derrière le Village » (Thevenet 2010, p. 205), la sépulture 88 d'Aiterhofen-Ödmühle, ainsi que les

funéraire et doit donc conduire à les traiter comme une catégorie à part[4]. Réalisée en 1995 par C. Jeunesse, l'analyse de leurs occurrences dans le cadre de travaux consacrés aux pratiques funéraires de l'ouest du Rubané occidental a permis de distinguer des modalités de dépôt spécifiques d'une part aux aires englobées par le groupe céramique du Rubané du Sud-Ouest (RSO), et d'autre part à celles recouvertes par le Rubané du Nord-Ouest (RNO), le Rubané du Neckar (RN) et le Rubané de Basse-Alsace (RBA). Outre la forme distincte prise par ces éléments, d'autres caractéristiques propres à chacun de ces deux ensembles ont favorisé leur rattachement respectif à des faciès[5] funéraires appelés I et II, dont la frontière scinde la plaine d'Alsace au niveau de la ville actuelle de Colmar (fig. 1). Vingt-six ans après la publication de cet article fondateur, la présente étude propose une réévaluation des données alsaciennes à l'aune d'un corpus considérablement renouvelé en se focalisant sur les matières colorantes. Cet examen a non seulement pour objectif de vérifier l'existence d'une variabilité géographique dans leur forme, mais également d'approfondir la problématique des particularismes régionaux et d'évaluer la perméabilité de leurs frontières.

Les deux faciès funéraires de l'ouest du Rubané occidental

Défini sur la base des nécropoles alsaciennes de Mulhouse-Est[6] (22 tombes, étape III) et d'Ensisheim « Les Octrois »[7] (22 tombes, étapes IV/V), auxquelles s'ajoutent quelques inhumations du Bassin parisien[8], du Sud du pays de Bade et de Lorraine, le faciès I reste globalement fidèle à la pratique relevée dans le bassin du Danube : les inhumés reposant majoritairement fléchis sur le côté gauche, la tête orientée vers l'est. Son trait distinctif réside toutefois dans la fréquence et la forme prise par certains mobiliers : les colorants s'y trouvent ainsi presque exclusivement en poudre, tandis que les outils lithiques taillés et le matériel de mouture sont rarement attestés, contrairement aux parures en coquillages marins, qui constituent l'un des types de biens les plus représentés. Cette dernière catégorie regroupe des parures « internationales » (bracelets en spondyle, spondyles fendus ou biforés, perles tubulaires), visibles sur l'ensemble de la zone d'extension du Rubané, ainsi que des parures « occidentales », caractéristiques du Rubané du Sud-Ouest et sujettes à des évolutions notables entre le Rubané moyen et récent. Le Rubané moyen se démarque de fait par la présence de bagues en os, de perles en *Dentalium* et de petites perles sur test de spondyle, tandis que l'horizon suivant voit l'apparition de perles sur petits coquillages marins contemporains (par exemple *Trivia monacha*, *Nucella lapillus* et *Colombella rustica*).

Le faciès II a pour sa part été reconnu à partir des nécropoles alsaciennes du Rubané récent de Quatzenheim « Auf dem Spitzenpfad »[9] (12 inhumations), Souffelweyersheim « Tuilerie Reiss und Bund »[10] (52 inhumations[11]) et Entzheim « Sud-est de la gare »[12] (11 inhumations), en plus de celles de Niedermerz[13] (Rhénanie, 66 inhumations et 47 crémations) et d'Elsloo[14] (Limbourg néerlandais, 102 inhumations et 11 crémations), où l'acidité des sols n'a pas permis la conservation des restes osseux et des artefacts les plus fragiles. Cette entité se démarque par la présence de colorants en blocs, la faible quantité de parures en coquillages marins, ainsi que la fréquence d'outillages lithiques taillés et polis, de la céramique et du matériel de mouture. L'analyse des défunts de la plaine d'Alsace a par ailleurs permis de relever une variabilité dans l'orientation et la position des défunts, caractérisée par un nombre important d'individus déposés en extension sur le dos, mais également adoptant des orientations dites « antipodiques » (tête orientée vers l'ouest).

sépultures 2 et 30 d'Essenbach (Jeunesse 1997, p. 80).

4 Un point de vue également partagé par A. Augereau (Augereau 2021, p. 108).

5 Ces entités, initialement qualifiées de « tradition » I et II (Jeunesse 1995a), ont récemment été rebaptisées « faciès » (Jeunesse, à paraître).

6 Schweitzer et Schweitzer 1977.

7 Jeunesse *et al.* 1993.

8 Labriffe 1995.

9 Stieber 1947, 1955.

10 Ulrich 1939, 1953.

11 Dont 18 inhumations détruites faisant probablement partie de la nécropole.

12 Forrer 1912.

13 Dohrn-Ihmig 1983.

14 Modderman 1970.

av. n.è.	Périodisation (Meier-Arendt 1966)	BASSE-ALSACE (Lefranc 2007)	HAUTE-ALSACE (Lefranc 2007)
4 900			
5 000	V (final)	V	final (V)
			récent B (IVB)
		IVb	
	IV (récent)	IVa2	récent A (IVA)
		IVa1	
	III (moyen)	III	moyen (III)
		IIc	
	II (ancien)		ancien (II)
5 300		IIb	
	I (le plus ancien)		

Tableau 1. Chronologie du Rubané dans la plaine d'Alsace

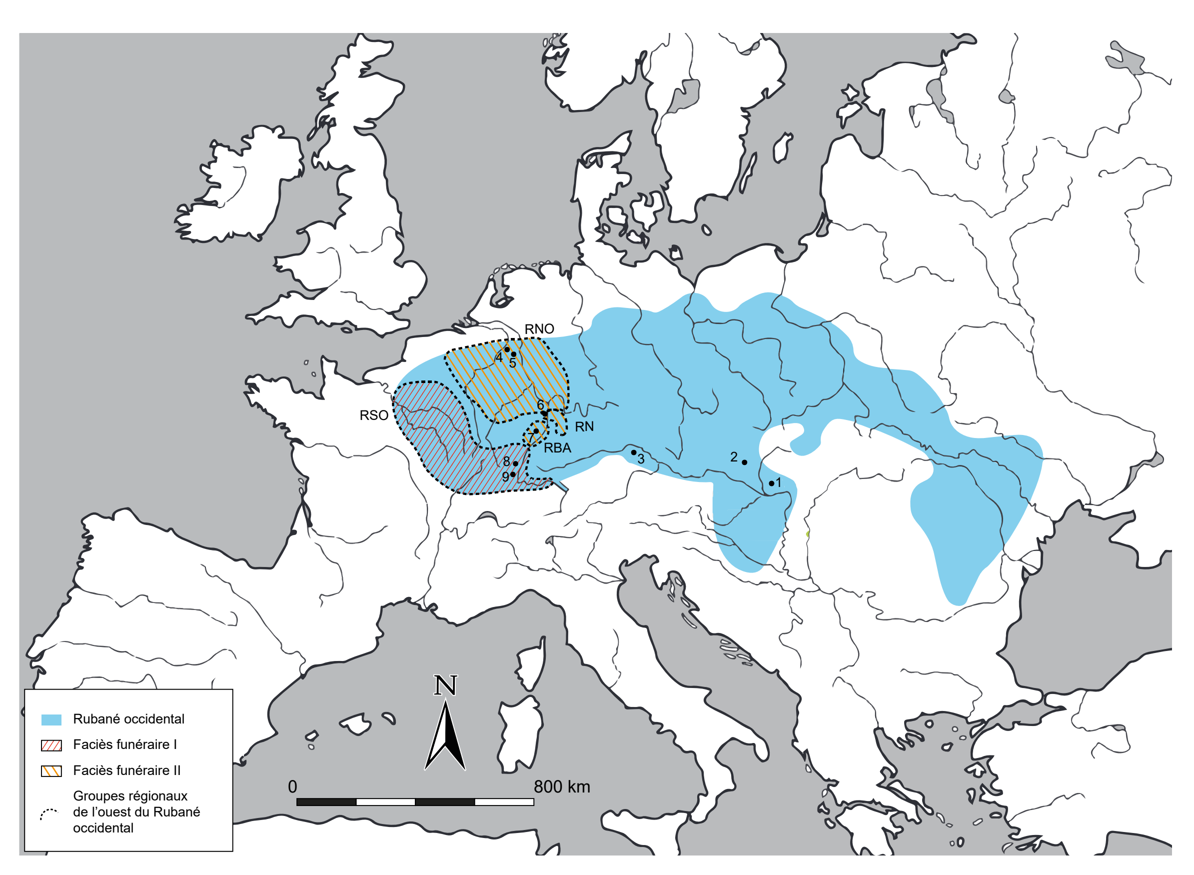


Figure 1. Localisation des deux faciès funéraires de l'ouest du Rubané occidental et des principaux sites mentionnés

1. Nitra « Horné Krškany » **2.** Vedrovice « Široká u lesa » **3.** Aiterhofen-Ödmühle **4.** Elsloo **5.** Niedermerz **6.** Schwetzingen « Schälzig » **7.** Vendenheim « Le Haut du Coteau » **8.** Ensisheim « Les Octrois » **9.** Mulhouse-Est. Groupes céramiques : RBA = Rubané de Basse-Alsace ; RN = Rubané du Neckar ; RNO = Rubané du Nord-Ouest ; RSO = Rubané du Sud-Ouest

DAO : Laura Waldvogel, modifié d'après Jeunesse 2003, fig. 1

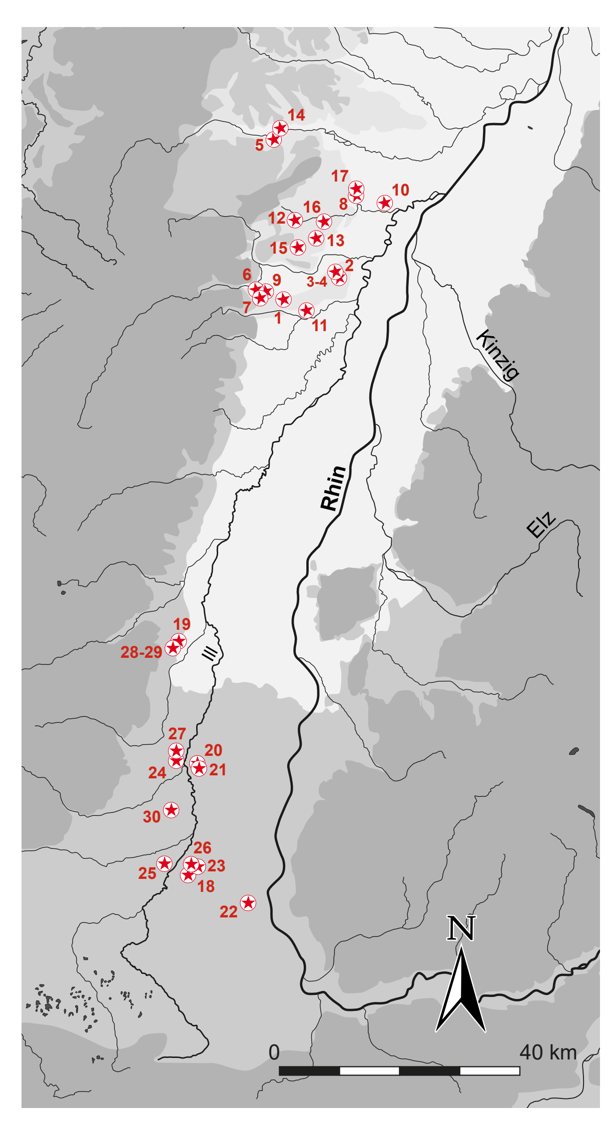


Figure 2. Localisation des sites du corpus
1. Bischoffsheim « AFUA du stade »
2. Entzheim « Sud-est de la gare »
3. Entzheim « Terres de la Chapelle – ZAC »
4. Entzheim « In der Klamm »
5. Ingenheim « Bannenberg »
6. Ittenheim « Complexe sportif et de loisir »
7. Kolbsheim « Lotissement Vogeseblick »
8. Mundolsheim « Peltzstücke »
9. Oberschaeffolsheim « Zwischen Oberschaeffolsheim und Ittenheim »
10. Osthoffen-Breuschwickersheim
11. Osthouse « Kleinfeld »
12. Quatzenheim « Auf dem Spitzenpfad »
13. Rosheim « ZAC du Rosenmeer – Extension Baruch »
14. Schwindratzheim « Terrasses de la Zorn »
15. Souffelweyersheim « Tuilerie Reiss und Bund »
16. Stutzenheim
17. Vendenheim « Le haut du Coteau »
18. Brunstatt « Lang Dudely Acker »
19. Colmar « Route de Rouffach »
20. Ensisheim « Les Octrois »
21. Ensisheim « Ratfeld »
22. Geispitzen « Stuecke »
23. Habsheim « Landserer Weg »
24. Merxheim « Breit »
25. Morschwiller-le-Bas « Ungeheuer Hoelzle »
26. Mulhouse-Est
27. Rouffach « Tuilerie »
28. Wettolsheim « Koenigsbreite »
29. Wettolsheim « Ricoh »
30. Wittenheim « Le Moulin »
DAO : Laura Waldvogel. Fond de carte : A. Denaire

Corpus et méthodologie

Depuis l'article posant les jalons des faciès I et II, le corpus des sépultures de la plaine d'Alsace a connu un accroissement exponentiel de manière à atteindre, en début 2020, un total de 297 inhumations, dont 203 réparties sur 17 sites de Basse-Alsace et 94 sur 13 sites de Haute-Alsace (fig. 2 et tabl. 2). Outre les quelques cas d'environnements indéterminés, les structures les abritant se situent au sein de villages, font partie de « groupements de tombes » constituant probablement les ultimes traces d'ensembles funéraires détruits, ou forment des nécropoles. Les recherches conduites au cours de ces deux dernières décennies ont permis d'exhumer cette dernière catégorie de site à Vendenheim « Le Haut du Coteau »[15] (94 inhumations et 17 tombes « vides », étapes IV/V), Ingenheim « Bannenberg »[16] (27 inhumations[17] et 2 crémations, étape IV) et Wittenheim « Le Moulin »[18] (7 inhumations, étapes IV/V), mais également d'identifier 29 inhumations supplémentaires à Mulhouse-Est[19], Ensisheim « Les Octrois »[20] et Quatzenheim « Auf dem Spitzenpfad »[21]. Si un nombre significatif a pu être attribué à l'une des étapes du Rubané sur la base des décors céramiques, les éléments caractéristiques contenus dans les sépultures restantes (parures en spondyle et « ocre » en poudre) ont autorisé un rattachement plus large à cette culture : les plus anciennes tombes de Haute-Alsace relèvent ainsi de l'étape II – soit environ 5300 av. n.è. – et celles de Basse-Alsace de l'étape III (tabl. 2). La mise en évidence de colorants au

15 Jeunesse 2002.
16 Lefranc 2014.
17 Dont cinq tombes détruites faisant probablement partie de l'ensemble.
18 Vergnaud et Maurer 2014.
19 Jeunesse 2015.
20 Jeunesse 1995b, Jeunesse et Boës 1996.
21 Jeunesse 2005.

Localisation	Contexte	Étape	Nombre d'inhumations	Nombre d'individus (NMI)
Basse-Alsace	Indéterminé	Indéterminée	5	5
	Habitat	Indéterminée	6	9
		III/IV	2	2
		III-V	1	1
		IV	5	6
		IV/V	4	4
		V ?	2	2
	Nécropole	IV	84	84
		IV/V	94	99
Sous-total			203	212
Haute-Alsace	Indéterminé	Indéterminée	1	1
		III	1	1
		IV	1	1
		IV/V	1	1
	Habitat	Indéterminée	1	1
		II	2	2
		III	2	2
		IV/V	1	1
	Groupement de tombes	III/IV	4	4
		IV	5	5
	Nécropole	III	24	25
		IV/V	51	52
Sous-total			94	96
Total			**297**	**308**

Tableau 2. Composition du corpus des sépultures rubanées de la plaine d'Alsace par contexte et par étape chronologique
NMI = Nombre Minimum d'Individus

sein de ce corpus s'est exclusivement appuyée sur le dépouillement et le récolement de la littérature consacrée aux 30 sites identifiés : celle-ci comprend des articles de revues et de colloques, tout comme des rapports de diagnostics et d'opérations de fouilles préventives ou programmées. Les substances colorantes, lorsqu'elles sont signalées, n'ont pas fait l'objet d'analyses physico-chimiques et sont souvent qualifiées d'« ocre » sur la base d'observations portant entre autres sur la coloration brun-rouge du sédiment ou des blocs concernés.

Formes des matières colorantes dans les sépultures rubanées de la plaine d'Alsace

Les fragments de matière brute et semi-transformée

Les colorants découverts sous forme de fragments de matière brute ou semi-transformée ont pour la plupart été assimilés à de l'« ocre » rouge et de l'hématite, voire à du graphite et de l'oxyde de manganèse[22]. Les 23 éléments identifiés, essentiellement concentrés dans trois nécropoles basse-alsaciennes relevant des étapes IV et IV/V, se trouvent auprès d'une poignée d'individus (tabl. 3) : le dépôt de ces éléments dans les cimetières de cette région n'est donc pas systématique, puisqu'ils sont totalement absents à Ingenheim « Bannenberg » et Entzheim « Sud-est de la gare ». Parmi les attestations recensées, certaines se distinguent par la présence d'une perforation : c'est le cas de quelques blocs d'« ocre » (sépulture 6 de Quatzenheim « Auf dem Spitzenpfad », sépultures 114 et 172 de Vendenheim « Le Haut du Coteau »), ainsi que d'un bloc de graphite (sépulture 99 de Vendenheim « Le Haut du Coteau »).

Des objets similaires provenant de nécropoles plus à l'est de notre zone d'étude ont été interprétés comme des perles portées en collier en raison de leur localisation au niveau du cou ou du thorax[23]. Dans le cas alsacien, tout comme à Aiterhofen-Ödmühle, Dillingen-Steinheim et Schwetzingen « Schälzig »[24] (Allemagne), leur port est appuyé par la déformation de leurs perforations, qui présentent des « émoussés » très probablement provoqués par une tension générée par un système de suspension, libre ou contraint, similaire à ceux relevés pour les éléments de parure[25]. Ainsi, à Vendenheim – ensemble pour lequel nous disposons de données détaillées – les arêtes de la perforation des *items* des tombes 99 (graphite) et 114 (« ocre ») sont adoucies, tandis que celles de la sépulture 172 sont clairement arrondies (fig. 3). Quant à leur emplacement par rapport au corps, seul l'un des blocs perforés de Quatzenheim permet d'envisager son intégration à une parure en raison de sa localisation au niveau du cou du défunt et à proximité de 13 perles de *Nucella lapillus* formant un collier. Cette possibilité est toutefois à exclure pour le second élément du même site, ainsi que pour deux des exemplaires de Vendenheim, tous localisés dans la zone du bassin et des cuisses[26] (fig. 3). Si ces cas suggèrent leur suspension à la taille, ils permettent en outre d'appuyer la thèse d'un port des colorants à des finalités pratiques, et non esthétiques[27] : un argument renforcé par la mise en évidence de facettes d'abrasion à Aiterhofen-Ödmühle (sépulture 92), Dillingen-Steinheim (sépulture 6) et Schwetzingen (sépultures 98 et 131), attestant de leur utilisation pour l'obtention de poudre fine[28]. Un usage similaire peut être avancé pour les fragments de matière brute des sites alsaciens, systématiquement déposés dans une zone comprise entre le crâne et les genoux et présentant souvent des facettes d'abrasion : si le fort taux d'« ocre » et d'hématite dans la région démontre l'importance de la couleur rouge, les quelques blocs de graphite et d'oxyde de manganèse indiquent l'utilisation par ces communautés de pigments noirs et bruns à noirs. La présence d'hématite en Basse-Alsace est par ailleurs à souligner en raison de l'absence de gisements locaux – le plus proche se trouvant en Forêt-Noire[29] –, contrairement à l'ocre « géologique »[30]. Ce constat, également valable pour le graphite et l'oxyde de manganèse, démontre que le choix des colorants reposerait sur un autre critère que la proximité géographique de la matière première[31], comme cela avait été proposé pour les nécropoles bavaroises[32]. De nombreux témoignages, notamment ethnographiques, ont en effet montré que l'hématite et l'oxyde de manganèse

22 La fouille de la nécropole de Vendenheim « Le Haut du Coteau » a permis de démontrer le dépôt de blocs d'oxyde de manganèse et de graphite à l'ouest du Rubané occidental, contrairement à un constat posé par certains spécialistes (Kitzig et Ramminger 2016, p. 181, Nieszery 1995, p. 161-162).

23 Jeunesse 1997, p. 80, Augereau 2021, p. 109.

24 Aiterhofen (sépulture 10, 31, 70, 71/2, 72, 92, 98, 104), Dillingen-Steinheim (sépulture 6), Schwetzingen (sépulture 131). Voir Nieszery 1995, Gerling 2012. Notons que C. Gerling a souligné que les blocs perforés concernaient uniquement les colorants noirs et brun-noir, tandis qu'à Vendenheim, il n'existe pas de lien entre la couleur des blocs et la présence d'une perforation.

25 Bonnardin 2009.

26 Dans la tombe 98 de Schwetzingen, cet élément se trouve sur l'un des fémurs (Gerling 2012, pl. 76).

27 Une hypothèse sous-entendue chez Gerling 2012, p. 110 et Nieszery 1995, p. 162.

28 Nieszery 1995, p. 162, Pradeau 2015, p. 75. Les publications des sites alsaciens ne précisent pas la présence de facettes sur les blocs perforés.

29 Kitzig et Ramminger 2016, p. 183.

30 C'est-à-dire du « sable riche en oxy(hydroxy)des de fer » (Pradeau 2015, p. 59). Parmi les gisements exploités connus se trouve sur la colline du Bischenberg, près du village de Bischoffsheim « Le Village » et « AFUA du stade » : un site qui a d'ailleurs livré plus de 500 fragments d'ocre ainsi que des outils dont les traces indiquent leur utilisation pour la transformation de cette matière (Lefranc 2007a, p. 70).

31 Voir aussi Gerling 2012, p. 111.

32 Nieszery 1995, p. 162.

		Contexte	Étape	Nb total de sépultures exploitables	Sépultures sans colorants en bloc	Sépultures avec colorants en bloc			
						« Ocre » rouge	Hématite	Graphite	MnO
BA	Quatzenheim « Auf dem Spitzenpfad »	Nécropole	IV	17	15	2	0	0	0
BA	Souffelweyersheim « Tuilerie Reiss und Bund »	Nécropole	IV	34	26	4	4	0	0
BA	Vendenheim « Le Haut du Coteau »	Nécropole	IV/V	94	86	7	0	1	0
BA	Stutzheim « Über dem Stutzenweg »	?	Indéterminée	1	1	1	0	0	0
HA	Ensisheim « Les Octrois »	Nécropole	IV/V	44	43	0	0	0	1

Tableau 3. Nombre de sépultures avec et sans colorants en blocs de matière brute ou semi-transformée dans les sites où cette substance est attestée
BA = Basse-Alsace ; HA = Haute-Alsace ; MnO = oxyde de manganèse

se distinguaient par leur important pouvoir colorant[33], asséchant et siccatif[34], mais aussi couvrant[35] et assainissant dans le cas de l'hématite. Les propriétés particulières de cette dernière substance permettent en outre son utilisation pour l'entretien des peaux, mais également comme dégraissant, cicatrisant ou encore pour la momification des corps en vue du ralentissement de leur pourrissement, à l'image des pratiques relevées chez certains aborigènes d'Australie[36].

Les colorants en poudre

Tandis que l'essentiel des blocs de colorants de la plaine d'Alsace se répartit sur la zone englobée par le faciès funéraire II, les colorants rouges en poudre assimilés à de l'« ocre » ont été identifiés pour leur quasi-totalité en Haute-Alsace (tabl. 4), aire recouverte par le faciès I. La nécropole de Vendenheim « Le Haut du Coteau » fait toutefois exception, puisque d'infimes traces ont été signalées dans les sépultures 134 (crâne et membres supérieurs) et 148 (crâne et membres inférieurs)[37].

33 « […] faculté d'un pigment (et du matériau colorant qu'il compose) de transmettre durablement sa teinte à ce qui l'entoure » (Pradeau 2015, p. 43).
34 Pradeau 2015, p. 43.
35 « Il caractérise le volume de matière nécessaire pour couvrir une surface donnée. Il dépend de la granulométrie et de la nature du pigment principalement » (Pradeau 2015, p. 43).
36 Berndt et Berndt 1964.
37 Contrairement à ce qu'annoncent J. Kitzig et B. Ramminger (Kitzig et Ramminger 2016, p. 181), aucune trace de colorant en

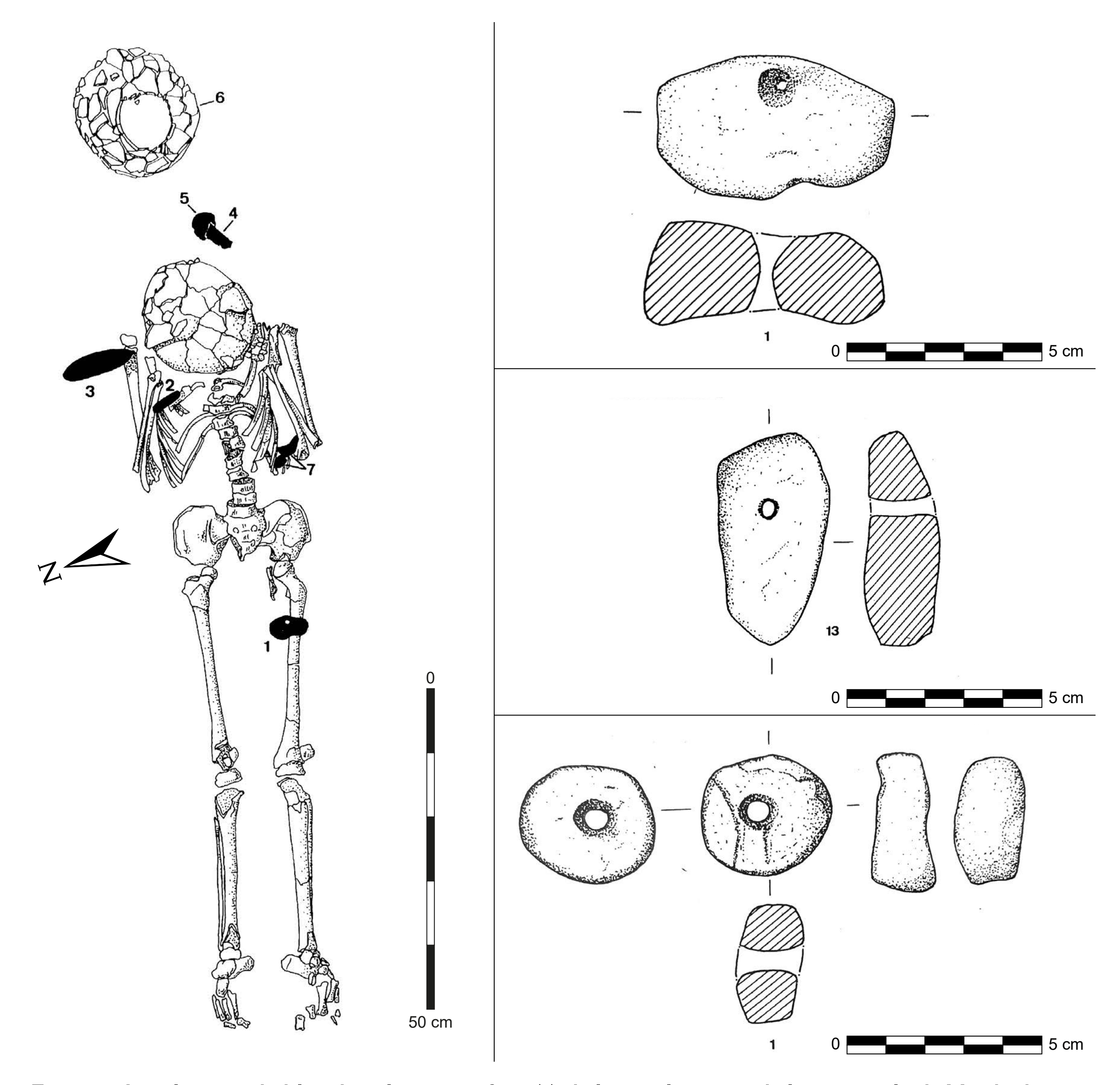


Figure 3. Localisation du bloc de colorant perforé (1) de la sépulture 172 de la nécropole de Vendenheim « Le Haut du Coteau » (Basse-Alsace, étapes IV/V) et caractéristiques des blocs perforés des sépultures 99, 114 et 172

DAO : Laura Waldvogel, modifié d'après Jeunesse 2002

À cela s'ajoute le cas très incertain de la sépulture 7 de Quatzenheim « Auf dem Spitzenpfad », pour laquelle A. Stieber mentionne la présence d'une terre « rougeâtre » au niveau du crâne qui pourrait être de l'« ocre »[38]. Bien que la rareté des colorants en poudre en Basse-Alsace ait récemment été expliquée par la présence dans la région de contenants rigides en bois[39], il convient de préciser qu'aucun indice suggérant l'existence de tels éléments n'a été mis en évidence par les anthropologues à Vendenheim. Concernant les attestations haute-alsaciennes, les colorants en poudre ont été relevés dans l'ensemble des nécropoles de la région, où ils concernent entre 62,96 % et 100 % des inhumations. En l'état actuel des recherches, l'« ocre » est identifiée sous cette forme au moins à partir de l'étape III. Essentiellement visible au niveau de l'ensemble du squelette (75,38 %), parfois sur plusieurs centimètres d'épaisseur[40] et au-delà de l'emprise du corps (fig. 4), elle peut plus rarement concerner une à deux régions anatomiques. Dans ce cas, elle est localisée soit uniquement dans la zone du crâne (10,77 %), de la partie supérieure (9,23 %) ou inférieure du corps (1,54 %), soit au niveau du crâne et des membres supérieurs ou inférieurs (3,08 %). Si ces tâches « ocrées » ont été perçues comme les vestiges

poudre n'a été identifiée à Oberschaeffolsheim-Breuschwickersheim et à Oberschaeffolsheim « Zwischen Oberschaeffolsheim und Ittenheim » (voir Forrer 1916, Arbogast 1983).

38 Notons que parmi les 14 perles en *Nucella lapillus* découvertes au niveau du cou, 13 présentent des traces d'« ocre ». Ce constat tend à appuyer l'hypothèse de la présence de cette matière sous forme de poudre dans la zone du crâne (Jeunesse 2005).

39 Thevenet 2010, p. 591.

40 Celle-ci atteignant 5 cm dans la tombe 4/2014 de Mulhouse-Est et 30 cm dans la tombe 5/2014 (Jeunesse 2015).

		Contexte	Étape	Nb total de sépultures exploitables	Sépultures sans « ocre » en poudre	Sépultures avec « ocre » en poudre
BA	Quatzenheim « Auf dem Spitzenpfad »	Nécropole	IV	17	16	1 ?
	Vendenheim « Le Haut du Coteau »	Nécropole	IV/V	94	92	2
HA	Mulhouse-Est	Nécropole	III	24	1	23
	Brunstatt « Lang Dudely Acker »	?	III	1	0	1
	Geispitzen « Stuecke »	Groupement de tombes	III/IV	4	0	4
	Wettolsheim « Koenigsbreite »	?	IV	1	0	1
	Wittenheim « Le Moulin »	Nécropole	IV/V	7	0	7
	Ensisheim « Les Octrois »	Nécropole	IV/V	44	17	27

Tableau 4. Nombre de sépultures avec et sans colorants en poudre dans les sites où cette substance est attestée
BA = Basse-Alsace ; HA = Haute-Alsace

d'éléments en matière périssable[41], les éléments rapportés pour les défunts de la plaine d'Alsace ne permettent pas d'identifier la présence de systèmes de type « coussin funéraire » destinés à surélever le crâne. Notons enfin qu'outre ces attestations de colorants rouges en poudre au niveau du squelette, deux surfaces « ocrées » ont été relevées en dehors du volume corporel : la première est localisée sous un briquet et appuie effectivement l'hypothèse de la présence d'un élément en matière végétale (tombe 40 d'Ensisheim « Les Octrois »), tandis que la seconde se situe au niveau des tessons de trois vases et pourrait avoir initialement constitué le contenu de l'un ou de plusieurs de ces récipients (structure 6 de Geispitzen « Stuecke »).

Les matières colorantes dans le cadre des pratiques funéraires du Rubané occidental

La mise en parallèle des données relatives à la forme prise par les substances colorantes dans les sépultures de la plaine d'Alsace avec celles des principaux sites du reste de la zone d'extension du Rubané occidental permet de poser plusieurs constats. Tout d'abord, la récente publication de la nécropole de Vedrovice « Široká u lesa »[42], localisée dans la zone nucléaire de cette culture, a permis de confirmer la coexistence au sein d'un même ensemble de colorants en poudre – invariablement rouges – et en blocs dès l'étape I. Cette pratique, qui se poursuit dans la zone jusqu'à l'étape IV (Aiterhofen-Ödmühle par exemple), détonne ainsi par rapport aux éléments recueillis en Alsace, où la réactualisation des données confirme l'existence de deux modalités de dépôt des colorants coïncidant avec les zones recouvertes par les deux faciès funéraires de la région. Si la question de la formation de ces entités était jusqu'à présent entravée par l'absence de nécropoles antérieures à l'étape III, la découverte en 2019 d'un ensemble funéraire de l'étape II à Ensisheim « Réguisheimer Feld » (Haute-Alsace, étude en cours) permettra sans aucun doute d'apporter un éclairage nouveau sur cet aspect. La mise en évidence de blocs d'« ocre »[43], notamment indiquée dans le rapport de diagnostic, tend toutefois à étayer l'hypothèse de leur mise en place au cours de l'étape III : l'« ocre » en poudre étant déjà généralisée à

41 Thevenet 2016.
42 Podborský 2002.
43 Roth-Zehner M. 2019, *Importante nécropole néolithique à Ensisheim*. [en ligne] https://www.inrap.fr/importante-necropole-neolithique-ensisheim-14679 [consulté le 22 décembre 2021]. Je tiens à remercier ici C. Jeunesse pour nos échanges sur le sujet.



Figure 4. Sépulture 4/2014 de la nécropole de Mulhouse-Est (Haute-Alsace, étape III)
Elle présente une épaisse couche d'« ocre » rouge en poudre au niveau de l'ensemble du squelette et dans ses environs
Cliché : C. Jeunesse

Mulhouse-Est au cours de cet horizon (Haute-Alsace). En tout état de cause, les caractéristiques des faciès I et II restent inchangées par rapport à celles décrites en 1995, plus particulièrement en ce qui concerne les colorants que l'on retrouve essentiellement en blocs en Basse-Alsace (faciès II) et en poudre en Haute-Alsace (faciès I). L'existence de ces deux formes dans la zone nucléaire dès l'étape I et leur « régionalisation » à l'ouest du Rubané occidental plaide ici en faveur d'une sélection à partir d'un fond commun, permettant notamment à ces communautés de se démarquer des groupes voisins. Les cas de Vendenheim « Le Haut du Coteau » et d'Ensisheim « Les Octrois », qui comportent de rares attestations de la forme concurrente, ne doivent quant à eux pas être considérés comme aberrants et traduisent probablement une perméabilité de la frontière séparant ces deux faciès dans la région, un fait d'ailleurs appuyé par la présence de céramiques relevant stylistiquement du Rubané de Basse-Alsace en Haute-Alsace, et inversement[44].

L'examen des données récentes issues des zones initialement englobées dans l'un ou l'autre de ces faciès confirme leur extension au-delà de la plaine d'Alsace[45]. Si la prédominance des colorants en blocs avait déjà été notée à Elsloo et Niedermerz[46], favorisant l'insertion du groupe céramique du Rubané du Nord-Ouest dans le faciès II, la publication de la nécropole de Schwetzingen « Schälzig » (étapes III à IV, faciès II) a permis d'appuyer ce constat : parmi ses 195 inhumations, sept renferment des blocs[47], tandis que deux comportent des traces d'« ocre »[48] limitées, dans le seul cas analysable, à la zone du crâne. De la même manière, la fréquence des sépultures présentant de l'« ocre » en poudre dans le Bassin parisien – 80 % du corpus[49] – fait écho à la situation en Haute-Alsace, où cette matière est attestée dans 95,83 % des tombes de Mulhouse-Est, 61,36 % d'Ensisheim « Les Octrois » et 100 % de celles de Wittenheim « Le Moulin »[50]. Ces données contrastent nettement avec celles du Bassin du Danube, où cette forme apparaît dans 1,37 % de l'effectif de Nitra « Horné Krškany »[51],

44 Lefranc 2007b.
45 Ces aspects sont actuellement développés dans le cadre d'une thèse de doctorat que je mène à l'Université de Strasbourg sous la direction de C. Jeunesse.
46 Jeunesse 1995a, tab. 1.
47 Il s'agit pour la plupart de graphite et d'oxyde de manganèse, l'hématite étant minoritaire.
48 Sépulture 176 et 189 (Gerling 2012).
49 Thevenet 2010, p. 201.
50 Notons ici que les nécropoles de Wittenheim et de Mulhouse-Est n'ont probablement pas été découvertes dans leur intégralité.
51 Pavúk 1972.

4,4 % d'Aiterhofen-Ödmühle, 10,26 % de Kleinhadersdorf et 27,06 % de Vedrovice « Široká u lesa ». La comparaison avec les nécropoles du faciès II est également éloquente : les colorants en poudre représentent 3,54 % des sépultures d'Elsloo, 7,83 % de Niedermerz, 1,03 % de Schwetzingen « Schälzig » et 2,13 % de Vendenheim « Le Haut du Coteau ». Outre le taux élevé de colorants en poudre relevé dans le Bassin parisien et en Haute-Alsace, ces deux aires ont pour autre point commun de générer des traces distinctes de celles des sites orientaux conduisant non plus à « ocrer » la zone du crâne[52], mais bien l'ensemble du corps[53] (tabl. 5).

	Faciès I (étapes III à V)	**Faciès II (étapes III à V)**	**Bassin du Danube**
Colorants en blocs	Rare	Très fréquent	Fréquent
Colorants en poudre	Très fréquent	Rare	Fréquent
Localisation	Essentiellement au niveau de l'ensemble du corps	Essentiellement dans la zone du crâne	Essentiellement dans la zone du crâne

Tableau 5. Forme des matières colorantes dans les faciès I et II, ainsi que dans la zone nucléaire du Rubané occidental (bassin du Danube)

Si ces surfaces « ocrées » ont été interprétées comme des vestiges colorés provenant de contenants serrés, de nattes ou de supports en matières périssables placés derrière le crâne[54], il convient de garder à l'esprit l'importance que devait revêtir la couleur et d'envisager un lien non fortuit avec les zones anatomiques qu'elle englobe pouvant procéder d'une modification de la relation originellement établie entre le cadavre et le colorant. Dans ce contexte, la présence de cette matière sur la totalité du défunt à la fois dans le Bassin parisien et en Haute-Alsace est susceptible de procéder de gestes partagés par ces communautés, en plus d'autres spécificités décrites par C. Jeunesse et dont la validité demeure[55]. Loin de conclure en l'« autonomie respective [de ces deux zones] dans le domaine funéraire »[56] et à l'exclusion du Bassin parisien du faciès I, ces éléments démontrent une nouvelle fois leurs similitudes[57] : des similitudes qui n'excluent toutefois pas l'existence d'une variabilité propre à chacune d'entre elles.

Conclusion

La réactualisation du corpus des inhumations rubanées de la plaine d'Alsace confirme l'existence de deux faciès funéraires à l'ouest du Rubané occidental particulièrement reconnaissables par la forme prise par les matières colorantes. Coexistant dans des proportions quasi équivalentes en blocs et en poudre dans les ensembles funéraires de la zone nucléaire de cette culture (bassin du Danube), ces substances ont fait l'objet, plus à l'ouest, d'un traitement distinct au moins à partir de l'étape III sur la base de ce fond commun. Ainsi, tandis que les communautés relevant du faciès I adoptent des gestes conduisant à la présence d'« ocre » en poudre au niveau du défunt – essentiellement aux environs du crâne en Haute-Alsace et de l'ensemble du corps dans le Bassin parisien –, celles du faciès II se caractérisent par le dépôt de blocs bruts ou semi-transformés de colorants. Les rares attestations de la forme concurrente dans ces deux entités semblent toutefois témoigner d'une certaine perméabilité de leurs frontières : un fait déjà mis en évidence par la présence de céramiques du Rubané de Haute-Alsace en Basse-Alsace, et inversement.

52 Lenneis 2007, p. 131.
53 Thévenet 2016, p. 192. Dans le Bassin parisien, tout comme dans la sépulture 5/2014 de Mulhouse-Est, l'« ocre » en poudre ne se trouve jamais sur les banquettes (Thevenet 2010, p. 204, Jeunesse 2015).
54 Thévenet 2016. Certaines sépultures vont toutefois à l'encontre d'une telle hypothèse : rappelons à cet effet le cas de la sépulture 4/2014 de Mulhouse-Est, où de l'« ocre » en poudre a été relevé bien au-delà de la surface occupée par le corps et sur 5 cm d'épaisseur (Jeunesse 2015).
55 Jeunesse 1995a, Jeunesse 1996, Jeunesse 1997.
56 Thevenet 2010, p. 602.
57 Ainsi, la plus ancienne attestation de banquette, architecture perçue comme spécifique au Bassin parisien où elle est combinée à un système de niche, se trouve dans la sépulture 5/2014 de Mulhouse-Est (Jeunesse 2015).

Résumé. *En 1995, l'étude des pratiques funéraires du Rubané occidental, culture archéologique du Néolithique ancien trouvant son origine dans le bassin du Danube, a permis d'identifier deux faciès funéraires visibles dans la partie ouest de sa zone d'extension. La plaine d'Alsace présente ainsi la particularité d'être scindée en deux avec une frontière localisée au niveau de la ville actuelle de Colmar. Parmi les traits distinctifs de ces entités, la forme prise par les matières colorantes situées au niveau du défunt a été perçue comme déterminante : en poudre dans le faciès I, ces substances sont déposées en blocs bruts ou semi-transformés dans le faciès II. Vingt-six ans après la publication de C. Jeunesse, la révision d'un corpus alsacien considérablement accru et sa mise en parallèle avec les données des ensembles funéraires situés à l'ouest et à l'est de cette région permettent non seulement de confirmer l'existence de ces faciès au moins à partir de l'étape III, mais également d'identifier de nouvelles particularités propres à la Haute-Alsace et au Bassin parisien (faciès I) relatives à la localisation de l'« ocre » en poudre.*

Abstract. *In 1995, the study of the* Linearbandkeramik*'s (LBK) funerary practices, an archaeological culture of the Early Neolithic originating from the Danube basin, led to the identification of two funeral facies on its western areas. The Alsace plain has thus the particularity to be split into two with a border near the present town of Colmar. For both entities, the shape taken by colorants deposited with the deceased has been seen as a defining factor: in powder form within the facies I, these substances are found in raw or semi-processed blocs in the facies II. Twenty-six years after C. Jeunesse's article, the review of the Alsatian corpus, which has significantly increased since, and its comparison with the data from necropolises located at the west and the east of this region not only confirm the existence of these facies from stage III, but also allow to identify new distinctive features shared by the Parisian basin and the Haute-Alsace (facies I) regarding the localization of powdered 'ochre'.*

Bibliographie

Arbogast R.-M. 1983, *Les sépultures rubanées d'Alsace*, thèse de doctorat, Université des sciences humaines de Strasbourg, 2 vol.

Augereau A. 2021, *Femmes néolithiques. Le genre dans les premières sociétés agricoles*, Paris.

Berndt R.M. et Berndt C.H. 1964, *The world of the first Australians: an introduction to the traditional life of the Australian aborigines*, Londres.

Bonnardin S. 2009, *La parure funéraire des premières sociétés agro-pastorales des Bassins parisien et rhénan. Rubané, Hinkelstein et Villeneuve–Saint-Germain*, Mémoires de la Société préhistorique française 49, Paris.

Dohrn-Ihmig M. 1983 « Das bandkeramische Gräberfeld von Aldenhoven-Niedermerz, Kreis Düren », *in* Bauchhenss G. (éd.), *Archäologie in den Rheinischen Lössbörden. Beiträge zur Siedlungsgeschichte im Rheinland*, Rheinische Ausgrabungen 24, Cologne, p. 47-190.

Forrer R. 1912, « Das Neolitische Gräberfeld bei Lingolsheim verglichen mit unsern bandkeramischen Gräbern », *Anzeiger für Elsässiche Altertumskunde* 12, p. 215-231.

Forrer R. 1916, « Spondylus-Muschelschmuck der Steinzeit aus dem Elsass », *Anzeiger für Elsässische Altertumskunde* 2, p. 715-726.

Gerling C. 2012, « Das linearbandkeramische Gräberfeld von Schwetzingen, Rhein-Neckar-Kreis », *Fundberichte aus Baden-Württemberg* 32/1, p. 7-263.

Jeunesse C. 1995a, « Les groupes régionaux occidentaux du Rubané (Rhin et Bassin parisien) à travers les pratiques funéraires », *Gallia Préhistoire* 37/1, p. 115-154.

Jeunesse C. 1995b, *Campagne de fouille 1995 sur la nécropole d'Ensisheim « Les Octrois » (Haut-Rhin)*, rapport de fouille programmée, SRA Alsace, DRAC Grand-Est, Strasbourg (inédit).

Jeunesse C. 1996, « Variabilité des pratiques funéraires et différenciation sociale dans le Néolithique ancien danubien », *Gallia préhistoire* 38, p. 249-286, DOI : https://doi.org/10.3406/galip.1996.2147 [consulté en juin 2022].

Jeunesse C. 1997, *Pratiques funéraires au néolithique ancien sépultures et nécropoles des sociétés danubiennes 5500-4900 av. J.-C.*, Paris.

Jeunesse C. 2002, *Vendenheim « Le Haut du Coteau ». Une nécropole du Néolithique ancien*, document final de synthèse, SRA Alsace, DRAC Grand-Est, Strasbourg (inédit).

Jeunesse C. 2003, « Les pratiques funéraires du Néolithique ancien danubien et l'identité rubanée : découvertes récentes, nouvelles tendances de la recherche », *in* P. Chambon et J. Leclerc (éd.), *Les pratiques funéraires néolithiques avant 3500 av. J.-C. en France et dans les régions limitrophes. Table ronde SPF, Saint-Germain-en-Laye 15-17 juin 2001*, Mémoires de la Société préhistorique française 33, p. 19-32.

Jeunesse C. 2005, « Nouvelles données sur la nécropole du Néolithique ancien de Quatzenheim (Bas-Rhin) », *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire* 48, p. 5-30.

Jeunesse C. 2015, *Illzach « Steinlache » (nécropole de Mulhouse-Est)*, rapport de fouille programmée, SRA Alsace DRAC Grand-Est, Strasbourg (inédit).

Jeunesse C. (à paraître), « A proposal for the classification of Neolithic and Chalcolithic funerary practices in Europe », *Proceedings of the 1st Conference on the Early Neolithic of Europe, Barcelona, 6-8 November 2019*.

Jeunesse C. et Boës E. 1996, *Campagne de fouille 1996 sur la nécropole rubanée d'Ensisheim « Les Octrois » (Haut-Rhin)*, rapport de fouille programmée, SRA Alsace, DRAC Grand-Est, Strasbourg (inédit).

Jeunesse C., Lambach F., Mathieu G. et Mauvilly M. 1993, « La nécropole rubanée d'Ensisheim "Les Octrois" (Haut-Rhin). Conclusion », *Cahiers pour la promotion de la recherche archéologique en Alsace* 9, p. 81-88.

Kitzig J. et Ramminger B. 2016, « Use and distribution of colorants in Western LBK sites », *Anthropologica et Praestorica* 126, p. 179-186.

Labriffe P.-A. 1995, *Les sépultures danubiennes dans le Bassin parisien*, mémoire de Maîtrise, Université de Paris 1, Paris.

Lefranc P. 2007a, « Origine, circulation et exploitation des matières premières », *Bilan scientifique de la région Alsace Hors-série* 1, p. 67-72, en ligne : https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Grand-Est/Files/Patrimoines-Architecture-Urbanisme/Archeologie/BSR-Alsace/BSR-Alsace-Hors-Serie-n-1 [consulté en juin 2022].

Lefranc P. 2007b, *La céramique du Rubané en Alsace : contribution à l'étude des groupes régionaux du Néolithique ancien dans la plaine du Rhin supérieur, Monographies d'Archéologie du Grand-Est,* Rhin Meuse Moselle 2, Strasbourg.

Lefranc P. 2014, « La nécropole Rubané récent d'Ingenheim "Bannenberg" (Bas-Rhin) », *in* P. Lefranc, A. Denaire et C. Jeunesse (éd.), *Données récentes sur les pratiques funéraires néolithiques de la Plaine du Rhin supérieur*, *Actes de la table ronde internationale de Strasbourg organisée par l'UMR 7044 (CNRS et Université de Strasbourg), Maison interuniversitaire des sciences de l'homme-Alsace (MISHA), 1er juin 2011*, BAR International Series 2633, Oxford, p. 5-58.

Lefranc P., Bakaj B., Robert F. et Zehner M. 2004, *Bischoffsheim « AFUA du stade »*, document final de synthèse de fouilles de sauvetage urgent, SRA Alsace, DRAC Grand-Est, Strasbourg (inédit).

Lenneis E. 2007, « Mesolithic heritage in early Neolithic burial rituals and personal adornments », *Documenta Praehistorica* 34, p. 4-15.

Modderman P.J.R. 1970, *Linearbandkeramik aus Elsloo und Stein*, Analecta Praehistorica Leidensia 3, Leyde.

Nieszery N. 1995, *Linearbandkeramische Gräberfelder in Bayern*, Espelkamp.

Pavúk J. 1972, « Neolithisches Gräberfeld in Nitra », *Slovenská Archeológia* 20, p. 5-106.

Podborský V. 2002, *Dvě pohřebiště neolitického lidu s lineární keramikou ve Vedrovicích na Moravě*, Brno.

Pradeau J.-V. 2015, *Les matières colorantes au sein des systèmes techniques et symboliques au Néolithique (VIe et Ve millénaires BCE) dans l'arc liguro-provençal*, thèse de doctorat, Université de Nice Sophia Antipolis.

Roth-Zehner M. 2019, « Ensisheim, Haut-Rhin. ZAID de Ensisheim / Réguisheim. Tranche 4, Reguisheimer Feld », rapport de diagnostic préventif, SRA Alsace DRAC Grand-Est, Strasbourg, en ligne : https://www.calameo.com/read/003725038b2a039200b56 [consulté en juin 2022].

Schweitzer R. et Schweitzer J. 1977, « La nécropole danubienne de Mulhouse-Est », *Bulletin du Musée historique de Mulhouse* 84, p.11-63.

Stieber A. 1947, « Le cimetière néolithique à céramique rubanée de Quatzenheim (Bas-Rhin) », *Cahiers alsaciens d'histoire et d'archéologie* 128, p. 21-30.

Stieber A. 1955, « Quatre nouvelles tombes du cimetière néolithique à céramique rubanée de Quatzenheim », *in Congrès Préhistorique de France. Compte rendu de la XIVe session, Strasbourg-Metz 1953*, Paris, p. 594-606.

Thevenet C. 2010, *Des faits aux gestes… des gestes aux sens ? Pratiques funéraires et société durant le Néolithique ancien en Bassin parisien*, thèse de doctorat, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Thevenet C. 2016, « Quelques hypothèses quant à l'usage des matières colorantes rouges dans les sépultures du Néolithique ancien du Bassin parisien », *Anthropologica et Præhistorica* 126, p. 187-199.

Ulrich H. 1939, « Le cimetière néolithique à céramique rubanée de Hoenheim-Souffelweyersheim », *Cahiers alsaciens d'histoire et d'archéologie* 117-120, p. 9-24.

Ulrich H. 1953, « Le cimetière néolithique à céramique rubanée de Hoenheim-Souffelweyersheim. Bilan d'ensemble avec les nouvelles sépultures », *Cahiers alsaciens d'histoire et d'archéologie* 133, p. 21-36.

Vergnaud L. 2016, *Morschwiller-le-Bas « Ungeheuer Hoelzle ». Un ensemble funéraire rubané, un habitat Horgen et Bronze final*, rapport final d'opération d'archéologie préventive, SRA Alsace SRA Alsace DRAC Grand-Est, Strasbourg (inédit).

Vergnaud L. et Maurer D. 2014, « Les sépultures rubanées du site de Wittenheim "Le Moulin" », *in* P. Lefranc, A. Denaire et C. Jeunesse (éd.), *Données récentes sur les pratiques funéraires néolithiques de la Plaine du Rhin supérieur. Actes de la table ronde internationale de Strasbourg organisée par l'UMR 7044 (CNRS et Université de Strasbourg), Maison interuniversitaire des sciences de l'homme-Alsace (MISHA), 1er juin 2011*, p. 59-66.

Frontières et mobilités en Campanie à l'époque orientalisante : questions de culture matérielle

Borders and Mobility in Campania in the Orientalizing Period: Material Culture Issues

DOI : 10.35562/frontieres.1382

Anna Maria Desiderio
Post-doctorante, Université Paris Nanterre, laboratoire ArScan (UMR 7041), équipe ESPRI-LIMC, Università degli studi di Salerno

*L'article est issu d'une communication proposée à l'occasion de la Première rencontre des doctorants et jeunes docteurs sur l'Italie préromaine « Du Bronze récent à la romanisation (XIVe-IVe siècles av. n.è.) », organisée par Solène Chevalier et Ariane Huteau, qui s'est tenue les 1er et 2 juin 2017 à Paris. La communication présentait l'avancement d'une recherche doctorale en cours sur les interactions culturelles en Campanie antique, menée dans le cadre d'une cotutelle entre l'université Paris Nanterre et l'université de Salerne sous la direction d'A. Rouveret et L. Cerchiai. Si les éléments d'analyse présentés demeurent inchangés, seule la conclusion a été légèrement revue à la lumière des résultats issus de l'achèvement de la thèse doctorale. Je tiens à remercier chaleureusement mes directeurs de recherche pour leur encadrement et pour les conseils utiles à la rédaction du texte, ainsi que le comité éditorial de la revue Frontière·s pour l'accueil de cet article remanié.**C'est dans une perspective éminemment archéologique que cette étude tâchera d'appréhender les phénomènes de mobilité observables à Pontecagnano entre le VIIIe et le VIIe siècle av. J.-C.*

À partir du milieu du VIIIe siècle av. J.-C., le site de Pontecagnano, installé sur la rive gauche du fleuve Picentino, dans la plaine du Sélé, est au cœur d'un système de relations complexes avec le monde italique. Un indicateur archéologique de ces rapports est sensible dans les données funéraires : de nombreuses études ont en effet montré dans les nécropoles urbaines la présence d'individus ou de groupes d'individus qui, tant dans les rituels adoptés que dans le mobilier funéraire déposé dans les tombes, se rattachent à des horizons culturels allogènes[1]. Ces caractéristiques matérielles se rapportent au monde de la *Fossakultur* campanienne, plus précisément à la culture d'Oliveto Citra-Cairano, à celle de la vallée du Sarno et de la Campanie septentrionale, mais peuvent également renvoyer à l'aire nord-lucanienne ou adriatique.

L'analyse de trois espaces funéraires de la nécropole occidentale – Promenade Archéologique, Biblioteca et Gaeta (fig. 1) –, utilisés à partir du dernier quart du VIIIe siècle av. J.-C., apporte de nouveaux éléments à la

1 Cuozzo 2000 ; Cinquantaquattro et Cuozzo 2002 ; Cinquantaquattro et Cuozzo 2003 ; Cuozzo 2003 ; Cuozzo et Guidi 2013 ; Cerchiai 2013 ; Cerchiai *et al.* 2013 ; Cuozzo et Pellegrino 2016 ; Pellegrino *et al*. 2017.



Figure 1. Pontecagnano : la nécropole de Piazza Sabbato

Pellegrino *et al.* 2017, p. 227, fig. 9

question de la mobilité et des phénomènes d'intégration qu'elle implique, permettant de mieux en préciser les articulations[2].

Dans le secteur Promenade Archéologique, la tombe 9211 du premier quart du VIIe siècle av. J.-C. constitue le point de départ de la réflexion[3]. Dans la représentation funéraire de la défunte, des indicateurs matériels très variés évoquent un réseau complexe de relations avec le monde indigène (fig. 2)[4]. Le mobilier céramique en *impasto* intègre des formes locales ainsi que des types qui renvoient à la culture d'Oliveto Citra-Cairano, tels le bocal à petits boutons plastiques et la cruche à col *a tromba*, qui est aussi proche de certaines productions de la vallée du Sarno[5]. La jarre à quatre anses évoque justement la région du Sarno, notamment les sites de San Valentino Torio et de Striano[6].

À cet ensemble vient s'ajouter une amphore locale en *impasto* décorée de lamelles métalliques : la technique et le schéma décoratif trouvent un parallèle ponctuel avec une amphore à anses complexes, un type caractéristique de la culture d'Oliveto Citra-Cairano, provenant de la tombe 11 de Bisaccia, datée de la même époque[7]. Les bracelets dits *ad arco inflesso*, portés au bras gauche, sont aussi typiques de la sphère d'Oliveto Citra-Cairano[8]. Un grand pendentif est placé à hauteur du bassin (fig. 3) : au sommet se trouve une plaque triangulaire inspirée du motif de la barque solaire, présentant des parallèles à Suessula, Capoue et Cumes ; à cette plaque sont accrochées trois chaînes de pendentifs « à rouelle », largement répandus en Italie méridionale dans des contextes indigènes et villanoviens ; l'ensemble est uni à une lamelle rectangulaire terminale à laquelle sont appendus onze pendentifs « à goutte », un type attesté, entre autres, dans les centres de la culture d'Oliveto Citra-Cairano[9]. Le pendentif se présente donc comme une composition originale impliquant l'assemblage progressif d'éléments hétérogènes.

Les liens avec différentes sphères culturelles indigènes, une marque distinctive de la stratégie identitaire en œuvre dans la tombe 9211, caractérisent également les autres sépultures du secteur Promenade Archéologique[10]. Ici, une première phase d'occupation du secteur plutôt dense, entre la fin du VIIIe et le milieu du VIIe siècle av. J.-C., est représentée par quarante-neuf sépultures. Après une période d'abandon d'une vingtaine d'années, l'espace funéraire est à nouveau utilisé entre le dernier quart du VIIe siècle et la première moitié du VIe siècle av. J.-C., comme en témoignent onze tombes. Parmi les tombes de la première phase, dix-sept sépultures peuvent être attribuées à des adultes et vingt-six à des individus non adultes parmi lesquels des enfants en bas âge, en accord avec le profil démographique des nécropoles orientalisantes du site[11].

---

2 Les trois secteurs funéraires apparaissent dans le cadre d'une réorganisation topographique générale des nécropoles et de l'habitat à l'époque orientalisante, en nette discontinuité avec la phase précédente. Sur les changements en œuvre à cette période, voir : Pellegrino 1999, p. 36-40 ; Cuozzo *et al.* 2005, p. 181 ; Bonaudo *et al.* 2009, p. 172-178 ; Pellegrino 2015.

3 L'aire funéraire Promenade Archéologique se trouve dans la partie orientale de la nécropole occidentale (notices préliminaires dans : Nava 2009, p. 892-904 ; Cuozzo et Pellegrino 2015, p. 466-469 ; Pellegrino *et al.* 2017, p. 249-258).

4 En l'absence de données anthropobiologiques, l'étude du mobilier funéraire suggère la présence d'un défunt de genre féminin.

5 Pour la cruche et le bocal, voir respectivement : D'Agostino 1964, p. 44-45 (type 5C) et p. 45-47 (type 7A2). Pour la cruche, voir encore : Gastaldi 1979, p. 39-40 (type 2a2).

6 Collectif 2004, p. 29, fig. 30-31 (San Valentino Torio, tombe 818) ; D'Ambrosio 2009, p. 108 et p. 110, fig. 5 (Striano, tombe 1, inv. 40509), p. 115 et p. 116, fig. 8 (Striano, tombe 2, inv. 40550).

7 L'amphore correspond au type 41a du répertoire local : D'Agostino 1968, p. 109-110 et p. 111, fig. 22. Pour l'exemplaire de Bisaccia, voir : Bailo Modesti 2009, p. 9, fig. 4.

8 Pour les bracelets, voir : Bailo Modesti 1980, p. 40-41, pl. 18 (type 35) (avec bibliographie précédente).

9 Pellegrino *et al.* 2017, p. 253-254. Pour les pendentifs campaniens inspirés du motif de la barque solaire, voir : Nizzo 2007, p. 333-335. Pour les pendentifs « à goutte », voir : Bailo Modesti 1980, p. 43 et pl. 97 (type 41).

10 Pellegrino *et al.* 2017, p. 249-258.

11 En l'absence d'analyses anthropologiques, l'identification des classes d'âge se fonde sur des paramètres empiriques tels les dimensions des restes du squelette ou, en son absence, les dimensions des fosses ou des caisses. À ces observations s'ajoute le concept de « mesure anthropométrique » qui correspond à la stature hypothétique du défunt au regard de la disposition du mobilier céramique et des parures personnelles. Comme plusieurs auteurs l'ont déjà souligné, ces paramètres sont confrontés à une série de données statistiques portant sur la stature moyenne d'un échantillon d'individus inhumés à l'époque orientalisante dans les nécropoles de Pontecagnano : Lombardi Pardini *et al.* 1984, p. 32. Sur la base de ces critères, on peut attribuer aux adultes les tombes dont l'espace interne dépasse 1,40 m de long ; en revanche, les sépultures dont l'espace interne est inférieur à 1,30 m de long sont attribuées à la catégorie générique des non-adultes. Pour l'explication et l'application de ces critères interprétatifs, voir : Cinquantaquattro 2001, p. 65 ; Cuozzo 2003, p. 77-79. Pour le profil démographique des nécropoles de Pontecagnano, on renverra en particulier à : Cuozzo 2003, p. 90, p. 134-137, p. 171, p. 182 et p 186-187 ; Pellegrino 2004-2005, p. 210, n. 175. Ces travaux ont montré que, pendant l'époque orientalisante, les enfants représentent environ 60 % du total des sépultures En ce qui concerne les adultes, les deux nécropoles

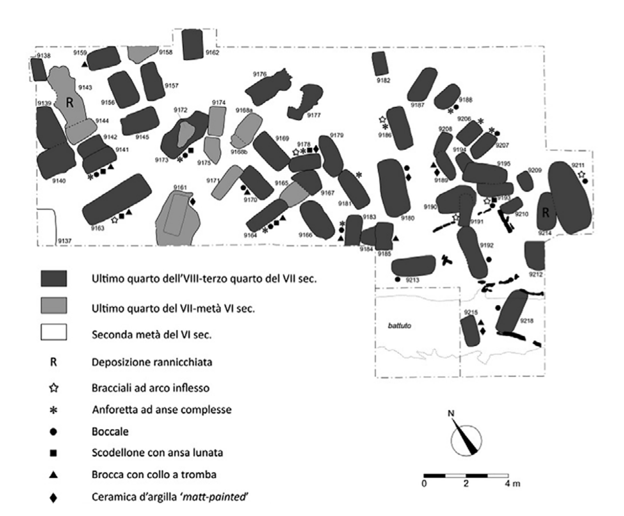


Figure 2. L'aire funéraire de la Promenade Archéologique
Pellegrino *et al.* 2017, p. 250, fig. 20

La lecture de la topographie du secteur Promenade Archéologique permet de vérifier l'ordonnancement des tombes en deux noyaux. Les choix rituels, ainsi que le mobilier déposé dans presque la moitié des sépultures appartenant aux deux noyaux, renvoient à un horizon indigène externe à Pontecagnano. Les éléments de mobilier évoquent notamment le faciès d'Oliveto Citra-Cairano et caractérisent aussi bien les enfants que les adultes des deux genres. Ils peuvent constituer des ensembles homogènes de céramiques ou de parures, ou se retrouver plus rarement isolés au sein des assemblages funéraires.

Preuve en est, aux deux sépultures d'adultes 9173 et 9163, respectivement de genre masculin et féminin, vient s'ajouter la tombe d'enfant 9141 qui suit une même orientation. Le mobilier funéraire de ces trois tombes intègre des formes typiques du répertoire céramique d'Oliveto Citra-Cairano : le petit bocal et le bol à anse en forme de croissant lunaire, associés à l'amphore à anses complexes (tombe 9141) ou à la cruche à col *a tromba* (tombes 9141 et 9163)[12]. L'*askos* et les bracelets *ad arco inflesso* qui accompagnent le défunt de la tombe 9163 appartiennent au même horizon culturel, tout comme les autres éléments de parure, tels la boucle d'oreille à extrémités spiralées, l'anneau *a ovuli* et la grande fibule *a sanguisuga* au décor incisé[13].



Figure 3. Pendentif de la T. 9211
Pellegrino *et al.* 2017, p. 253, fig. 23

Les mobiliers caractéristiques des centres d'Oliveto Citra-Cairano se retrouvent également dans le secteur oriental de l'espace funéraire Promenade Archéologique ; il est intéressant de noter que dans les tombes d'enfant 9189 et d'adultes 9178, 9215 et 9180 ces objets sont associés à de la céramique *matt-painted* provenant du nord-ouest de la Lucanie[14]. C'est justement cette région ou l'aire médio-adriatique qu'évoque l'inhumation en position recroquevillée du défunt de la tombe 9214, datée de la première moitié du VIIe siècle av. J.-C., en relation topographique étroite avec la tombe 9211. En effet, le rituel de l'inhumation du corps en position recroquevillée est inhabituel à Pontecagnano et se rattache plutôt à une vaste zone géographique qui s'étend principalement à l'est de l'Apennin, sur l'aire adriatique et ionienne, comprenant le Picénum, la Daunie et la Basilicate orientale[15].

L'étude du secteur Biblioteca, un espace funéraire adjacent au secteur Promenade Archéologique, montre des caractéristiques similaires. L'aire funéraire est utilisée, bien qu'avec des césures, de la fin du VIIIe au Ve siècle av. J.-C. (fig. 4).

Vingt-six sépultures documentent la première phase d'utilisation de ce secteur, entre la fin du VIIIe et le début du VIIe siècle av. J.-C. ; parmi ces sépultures, on dénombre huit adultes et quatorze enfants[16]. Les tombes, qui s'organisent en petits regroupements distincts libérant un espace central, composent vraisemblablement un noyau unique[17]. Quatorze sépultures

---

urbaines – orientale et occidentale – montrent des valeurs très similaires : dans la nécropole orientale, les adultes représentent entre 20 % et 25 % du total des sépultures ; à Piazza Sabbato, ils représentent près de 20 % du total (Cuozzo *et al.* 2005, p. 178).

12 Pour l'amphore à anses complexes et le bol, voir respectivement : D'Agostino 1964, p. 42 (type 1) et p. 45 (type 6A1).

13 Pour l'*askos* à deux cols, voir : Bailo Modesti 1980, p. 71 et pl. 9 (type 78A, en argile fine). Pour les boucles d'oreilles, voir : D'Agostino 1964, p. 62 et p. 63, fig. 23.1-2 (tombe 10). Pour l'anneau *a ovuli*, voir : Bailo Modesti 1980, p. 42 et pl. 16 (type 37). Pour la fibule, voir : Colucci Pescatori 1971, p. 487, nº10, fig. 5 (tombe 5).

14 Pellegrino *et al.* 2017, p. 256-257.

15 Sur les modalités de gestion du corps des défunts chez les populations non helléniques d'Italie méridionale, voir en dernier lieu : Carollo et Osanna 2009, p. 388. Pour la région picénienne, voir : D'Ercole 2002, p. 331, n. 126 (avec bibliographie précédente).

16 Pour les critères d'identification de l'âge des défunts, voir supra note 11. La composition démographique de l'échantillon funéraire du secteur Biblioteca est à peu près similaire à celle des nécropoles orientalisantes du site.

17 Les analogies matérielles dans la sélection du mobilier funéraire semblent relier les tombes entre elles. Pour une analyse des espaces

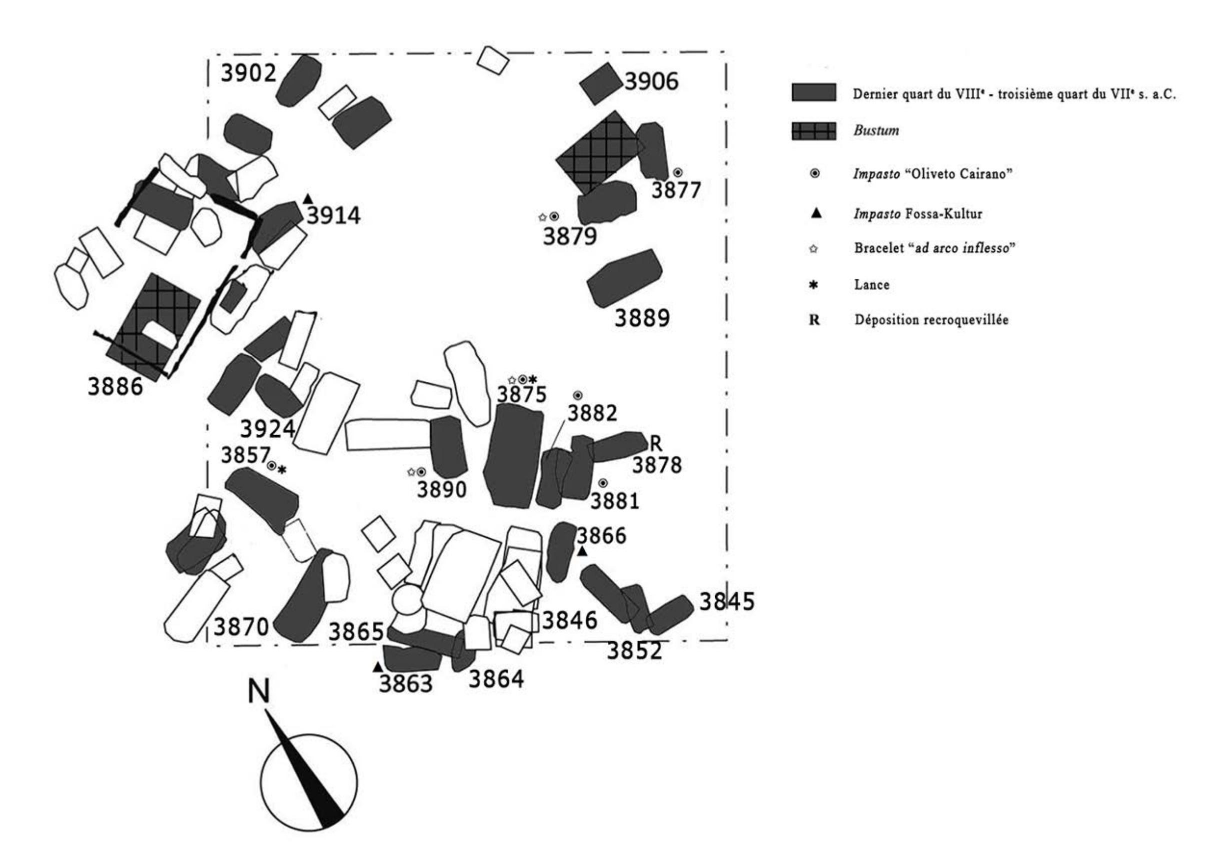


Figure 4. L'aire funéraire dans le secteur Biblioteca
Cerchiai *et al.* 2013, p. 92, fig. 5A

réparties dans les différents groupes de tombes évoquent la culture d'Oliveto Citra-Cairano ou la Campanie septentrionale ; les indicateurs culturels allogènes composent des assemblages céramiques homogènes et caractérisent aussi bien les enfants que les adultes des deux genres[18].

Une des plus anciennes attestations est représentée par la tombe d'enfant 3879, située dans la partie nord-orientale de l'aire funéraire. Dans le service céramique de la tombe 3879, qui comprend une amphore, une cruche et une jarre en *impasto*, on remarque la présence d'une cruche en céramique *matt-painted* de l'aire nord-lucanienne[19]. Le mobilier est aussi caractérisé par des éléments en *impasto* typiques de la culture d'Oliveto Citra-Cairano : le bol à anse en croissant lunaire, le bocal, la cruche à lèvre évasée, ainsi que le torque, les bracelets *ad arco inflesso* et le pendentif « à goutte »[20]. Les assemblages funéraires des tombes d'enfants 3906 et 3877 sont moins caractéristiques, mais en adéquation avec l'horizon culturel d'Oliveto Citra-Cairano[21].

Une concentration particulière d'éléments renvoyant au monde de la *Fossakultur* campanienne est également observable au sein de l'agrégation méridionale de l'aire funéraire, organisée autour des tombes d'adultes 3875 et 3857, respectivement de genre féminin et masculin.

La défunte de la tombe 3875, caractérisée par le dépôt d'une lance utilisée comme *sema*[22], est accompagnée d'une parure complexe de bronzes comprenant, entre autres, des bracelets *ad arco inflesso*. Le mobilier céramique est constitué de petites amphores, d'un bol et de jarres locales en *impasto*, associés à des productions en *impasto* typiques de la culture d'Oliveto Citra-Cairano tels le petit bocal ovoïde et l'*askos* ; le service intègre aussi une cruche avec une anse à la lèvre et un bol hémisphérique en *impasto*, deux exemplaires proches des

« vides » et, plus généralement, du paysage funéraire des nécropoles de Pontecagnano, voir en dernier lieu : Cuozzo et Pellegrino 2015.

18 Les tombes 3872 et 3876 ne sont pas replacées sur le plan de ce secteur de nécropole ; elles ont livré un torque, deux pendentifs « à goutte » (tombe 3872) et deux boucles d'oreilles à extrémités spiralées (tombe 3876).

19 Yntema 1990, p. 125 et p. 126, fig. 99 ; Cerchiai *et al.* 2013, p. 81 et p. 93, fig. 7H.

20 Pour la cruche en *impasto*, voir : D'Agostino 1964, p. 76, fig. 36.14 (en argile fine). Pour le torque en bronze, voir : Colucci Pescatori 1971, p. 528, nº 8 et p. 529, fig. 43.8.

21 Les sépultures réunissent un torque et un pendentif « à goutte » (tombe 3906), ainsi qu'un bocal et une petite amphore à anses surélevées (tombe 3877). Pour l'amphore, voir : Bailo Modesti 1980, p. 58 et pl. 8 (type 58).

22 Cerchiai *et al.* 2013, p. 82. Une lance, dont la pointe en fer a été retrouvée parmi les pierres de couverture de la tombe 3875, devait signaler en surface la sépulture ; le rituel, qui n'est pas attesté ailleurs à Pontecagnano, caractérise certaines sépultures – d'adultes ou enfants – du faciès culturel d'Oliveto Citra-Cairano et de l'intérieur des terres de Pontecagnano. À ce propos, voir : Bailo Modesti 1982, p. 245-246 (Bisaccia, tombes 33 et 28) ; Tomay *et al.* 2017, p. 877 (S. Maria a Vico, tombe 214).

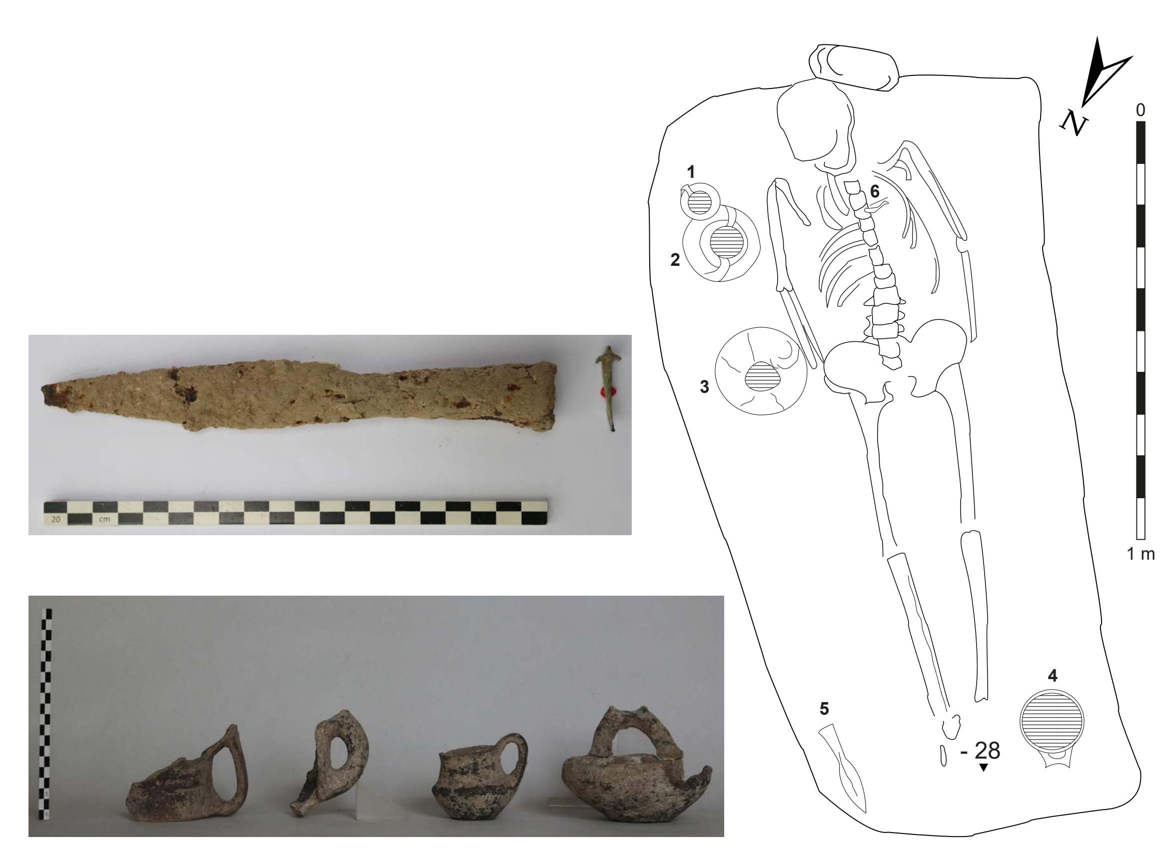


Figure 5. Mobilier et relevé de la T. 3857
Clichés et DAO : A. M. Desiderio

types de la vallée du Sarno[23]. Les formes en *impasto* attestées dans la tombe 3857 évoquent aussi la sphère culturelle d'Oliveto Citra-Cairano (fig. 5) : c'est le cas pour le bol à anse en forme de croissant lunaire, le bocal et le cruchon, associés à une amphore de production locale. De manière plus ponctuelle, les objets qui font écho à l'horizon d'Oliveto Citra-Cairano se retrouvent aussi dans les sépultures d'enfants adjacentes, telles les tombes 3882 et 3890[24].

Par ailleurs, les petites amphores et les *skyphoi* en *impasto* des tombes 3863, 3866 et 3914, appartenant respectivement à un adolescent et deux enfants, renvoient plutôt à la Campanie septentrionale. Les récipients trouvent des parallèles avec des productions des centres de la vallée du Sarno et de la *mesogaia*, notamment Abella[25].

Enfin, à l'instar du secteur Promenade Archéologique, le groupe utilisant l'espace Biblioteca accueille la sépulture d'un adulte dont le corps a été déposé en position recroquevillée (tombe 3878), un rituel qui rappelle de nouveau l'aire nord-lucanienne. Le défunt était accompagné d'une seule amphore en *impasto* de type local[26].

Dans le secteur Gaeta de la nécropole occidentale, l'intégration d'éléments allogènes semble suivre un modèle différent. L'espace funéraire, à l'ouest des précédents, est utilisé à partir de la fin du VIII[e] siècle av. J.-C. On peut rattacher à la première phase d'occupation vingt-huit sépultures – on dénombre huit tombes d'adultes, cinq d'adolescents et quinze d'enfants – organisées en deux noyaux distincts (fig. 6). En associant les données anthropologiques à l'étude du mobilier funéraire, on constate que pour les sépultures d'adultes le rapport entre hommes (tombes 6089 et, probablement, 6056) et femmes (tombes 6032, 6037, 6039, 6071, 6083 et, probablement, 6057) n'est pas équilibré[27].

23 Pour l'*askos*, voir : Cuozzo 2000, fig. 7.A.3. Pour le bol hémisphérique, voir : Gastaldi 1979, p. 42 et fig. 12.15 (type 15).

24 Les jeunes défunts étaient tous deux accompagnés d'un petit bocal en *impasto* et, dans un cas, de bracelets *ad arco inflesso* (tombe 3890).

25 Pellegrino *et al.* 2017, p. 229. Pour les petites amphores de la vallée du Sarno, voir : D'Ambrosio 2009, p. 44-45 (type VI 1c1-2). Pour les exemplaires d'Abella, voir : Cinquantaquattro 2006-2007, p. 119, fig. 14.3, et p. 121 (tombe 1/1995A). Pour la distribution des *skyphoi*, voir : Gastaldi 1979, p. 43 (type 19) ; Johannowsky 1983, p 152 et pl. 46.4, n° 8 (Capoue, tombe 282) ; Scatozza Höricht *et al.* 1996, p. 79, fig. 21 et p. 83 (Abella, n° 108722).

26 D'Agostino 1968, p. 110-112 (type 42).

27 Une partie des sépultures du secteur Gaeta a fait l'objet d'analyses anthropobiologiques : celles-ci sont inédites. Ainsi, les tombes d'adultes 6032, 6037, 6039, 6071, 6083 appartiendraient à des femmes et la tombe 6089 à un homme. Parmi les tombes d'enfants, le défunt de la tombe 6042 serait un immature de 6-7 ans. Les tombes 6056 et 6057 pourraient être attribuées à des individus adultes



Figure 6. L'aire funéraire dans le secteur Gaeta
Cerchiai 2013, p. 162, fig. 10

Les travaux de T.E. Cinquantaquattro et M. Cuozzo ont montré la présence, dans les deux regroupements, de deux femmes déposées en position contractée (tombes 6032 et 6071)[28]. Un tel rituel, ainsi que les associations des mobiliers, renvoient à la moyenne vallée de l'Ofanto : en effet, la tombe 6032 renfermait une amphore en *impasto* à anses surélevées, des bracelets *ad arco inflesso* et des boucles d'oreilles aux extrémités spiralées, des objets qui caractérisent non seulement les centres de la culture d'Oliveto Citra-Cairano, mais aussi des sites tels Lavello ou Melfi ; le mobilier était complété par une aiguille en bronze, un objet rarement attesté à cette époque[29]. La tombe 6071 a livré, quant à elle, un cruchon en *impasto* de production locale, une fibule à arc serpentant et un anneau en bronze[30].

Il est intéressant de relever que, pendant la première phase d'utilisation de l'espace funéraire Gaeta, les éléments renvoyant à des horizons culturels différents concernent un très petit nombre de sépultures qui peuvent toutes être attribuées à des femmes.

L'examen archéologique croisé de ces trois secteurs de la nécropole occidentale de Pontecagnano à l'époque orientalisante permet de s'interroger sur les modalités d'intégration des individus provenant du monde italique alentour.

Dans le secteur Gaeta, les éléments allogènes se retrouvent dans les sépultures de femmes adultes. Si l'hypothèse d'échanges matrimoniaux pourrait être évoquée pour expliquer l'intégration des deux femmes

sur des bases anthropométriques (cf. supra note 11).

28 D'après les analyses anthropobiologiques, l'âge à la mort des deux femmes est estimé à 40-50 ans au moins.

29 L'aiguille est également attestée, aux côtés d'une fusaïole, dans la tombe 9164 du secteur Promenade Archéologique, correspondant probablement à un individu d'âge adulte accompagné d'un service en *impasto* caractéristique de la culture d'Oliveto Citra-Cairano. Enfin, l'aiguille est aussi présente dans la tombe 5980 du secteur Chiancone IV de la nécropole orientale, un espace funéraire utilisé par un groupe se rattachant à la culture d'Oliveto Citra-Cairano.

30 À propos des tombes 6032 et 6071, voir : Cinquantaquattro et Cuozzo 2002, p. 132-134.

issues de l'aire nord-lucanienne (tombes 6032 et 6071), la documentation funéraire permet de nuancer cette proposition[31]. Tout d'abord, on peut insister sur la situation isolée des tombes 6032 et 6071 au sein du secteur Gaeta qui n'a pas restitué d'autres contextes similaires ; de plus, l'âge et le sexe des individus composant ce groupe funéraire révèlent une sous-représentation de la composante adulte masculine. Ces données, ainsi que l'âge avancé des femmes des tombes 6032 et 6071, pourraient donc suggérer l'existence de formes d'intégration liées à des rapports de subordination ou, tout du moins, alternatives au *connubium*.

En effet, plusieurs auteurs ont souligné l'implication des communautés indigènes de l'arrière-pays de Pontecagnano dans la stratégie de contrôle du territoire environnant exercée par le centre étrusque. Dans ce contexte d'interaction, la composante indigène est également intégrée aux activités productives du site[32]. G. Bailo Modesti a plus particulièrement pointé le rôle joué par les centres de la culture d'Oliveto Citra-Cairano dans la transformation et la redistribution des produits textiles, et notamment celui des femmes dont les mobiliers funéraires renferment toujours un grand nombre d'outils liés aux activités de tissage et de filage[33].

Quoi qu'il en soit, le modèle d'intégration observable dans l'aire Gaeta se distingue de celui des secteurs Promenade Archéologique et Biblioteca qui réunissent adultes et enfants de genre masculin et féminin, et où les éléments de culture matérielle non locale sont bien plus généralisés. Dans le cas des secteurs Promenade Archéologique et Biblioteca, la composition des groupes funéraires permet d'envisager des phénomènes de mobilité impliquant l'arrivée de groupes entiers d'individus. Un cas de figure similaire a été identifié par M. Cuozzo dans la nécropole orientale de Pontecagnano où, pendant la première moitié du VII[e] siècle av. J.-C., un secteur est utilisé par un groupe homogène que l'on peut rattacher à la culture d'Oliveto Citra-Cairano[34]. En effet, M. Cuozzo a démontré que les sépultures d'adultes et d'enfants des deux genres composant le noyau sud-ouest de l'aire Chiancone IV évoquaient sans ambiguïté la sphère d'Oliveto Citra-Cairano : les éléments de cet horizon culturel se retrouvaient aussi bien dans le costume personnel, féminin ou masculin, que dans le répertoire céramique composé de vases en *impasto*.

Ainsi, les phénomènes d'intégration observables dans la documentation archéologique des nécropoles urbaines de Pontecagnano suggèrent l'existence de différentes modalités d'inclusion des individus externes au centre étrusque. Ils impliquent une révision critique de l'hypothèse d'échanges matrimoniaux – il devait sans doute s'agir d'une forme d'intégration parmi d'autres – montrant l'impossibilité d'appliquer un seul modèle interprétatif jusqu'au sein d'un même site[35]. L'enjeu est d'étudier quels espaces de négociation sont activés, dans la culture matérielle, lorsque, à partir de positions asymétriques, des composantes distinctes entrent en relation, et quels sont les mécanismes – et leurs nuances – par lesquels peuvent se vérifier des formes d'inclusion et/ou assimilation ou, au contraire, de marginalisation sociale. La prise en compte de ces aspects souligne alors la nécessité d'une approche, synchronique et diachronique, du rapport entre ces présences et le fonctionnement des multiples stratégies de représentation funéraire des groupes.

Une dernière réflexion concerne, enfin, l'extrême variabilité funéraire observée dans les trois secteurs analysés. Celle-ci est due à l'intégration de composantes culturelles variées qui montrent l'utilisation de voies de circulation très précises. En effet, l'axe Ofanto-Sélé est emprunté par les groupes de la culture d'Oliveto Citra-Cairano, ainsi que par ceux de l'aire daunienne et de la Lucanie du nord. De plus, comme l'a déjà souligné B. d'Agostino, le monde daunien et adriatique est relié à la Campanie par les voies septentrionales qui, à travers les vallées fluviales du Calore, pénètrent dans la plaine campanienne et, de là, mènent à la vallée du Sarno[36]. Il paraît utile de rappeler le rôle fondamental joué par cette vallée dans le temps long : comme l'ont souligné G. Colonna et L. Cerchiai en prenant appui sur le récit de Denys d'Halicarnasse, la vallée était fréquentée par les Étrusques et les populations sud-italiques pendant la guerre contre Cumes en 524 av. J.-C. ; elle a ensuite représenté au V[e] siècle av. J.-C. la voie de pénétration la plus ancienne des Samnites en Campanie[37].

Ainsi, les différentes composantes indigènes que l'on rencontre dans les nécropoles orientalisantes de Pontecagnano nous renseignent-elles indirectement sur la mobilité d'individus et de groupes d'individus le

31 Le sujet des mariages mixtes dans les colonies grecques a fait couler beaucoup d'encre. Pour une approche critique de la question, voir par exemple : Esposito et Zurbach 2010 (et bibliographie). Dans la culture latiale, à Praeneste, la présence de parures italiques datables aux VIII[e]-VII[e] siècles av. J.-C. est interprétée par G. Colonna comme le résultat de dynamiques d'attraction des peuples adriatiques et samnites vers ce centre du Latium et, plus généralement, les côtes tyrrhéniennes : Colonna 1992.

32 Le système d'intégration des ressources entre Pontecagnano et les centres de l'*Ager Picentinus* a été souligné dans Cinquantaquattro 2001, p. 123-130 ; Cerchiai 2010, p. 28 et 45.

33 Les centres du faciès culturel d'Oliveto Citra-Cairano jouent un rôle important dans le commerce de la laine qui, provenant de l'aire daunienne, arrive sur la côte tyrrhénienne à travers l'axe Ofanto-Sele, soit en tant que matière première, soit en tant que produit fini. Sur la question, voir : Bailo Modesti 1996, p. 44-47. C'est justement dans cette perspective qu'on pourrait interpréter la présence dans la tombe 6032 d'une aiguille en bronze, un outil peu répandu à Pontecagnano pendant l'époque orientalisante.

34 Cuozzo 2000, p. 344-349 ; Cuozzo 2003, p. 133-167 et p. 219-223.

35 Cuozzo 2003, p. 219-220 ; Cerchiai *et al.* 2013, p. 81 ; Pellegrino 2015, p. 43 ; Pellegrino *et al.* 2017, p. 222.

36 D'Agostino 1984, p. 249-250.

37 Colonna 1994, p. 95-96 ; Cerchiai 2013, p. 149.

long de certains axes stratégiques de circulation. Il est aussi possible d'imaginer que des phénomènes d'agrégation impliquant des groupes divers advenaient le long de ces voies. À partir des particularités propres aux ensembles funéraires analysés, il paraît possible d'apporter de nouvelles données et de nouvelles interprétations à la problématique des phénomènes d'échanges et de mobilité en Campanie entre la deuxième moitié du VIIIe et la première moitié du VIIe siècle av. J.-C., en questionnant le fonctionnement de plusieurs réseaux et circuits de relations, actif à différentes échelles.

Résumé. *La contribution vise à étudier les formes de distinction des individus, induites par des facteurs ethniques et sociaux, au sein de trois secteurs funéraires inédits de Pontecagnano (VIIIe-VIIe siècles av. J.-C.). Le site représente un observatoire privilégié des phénomènes de mobilité et d'intégration culturelle, objet d'un débat interdisciplinaire qui touche des thèmes aussi bien anthropologiques qu'archéologiques. À partir de ces prémisses, l'analyse portera sur des zones funéraires dont la formation relève de la réorganisation du site au passage à l'âge orientalisant. La récurrence d'indicateurs spécifiques dans le mobilier funéraire des sépultures examinées sera considérée en relation avec le rituel et avec la stratigraphie horizontale et verticale des sépultures. Ainsi, la réflexion cherchera à mettre en évidence la matérialisation des frontières culturelles entre les différentes composantes sociales de Pontecagnano à l'époque orientalisante. Enfin, la contribution soulève d'importantes questions méthodologiques concernant le rapport problématique qu'entretiennent ethnicité et culture matérielle, dont on souligne la valeur active dans la formation et la représentation des constructions identitaires.*

Abstract. *The contribution aims to study the distinction strategies, regulated by ethnic and social factors, adopted in three sepulchral units of Pontecagnano during the Orientalizing period (8th-7th centuries BC). The site provides a privileged observation point on mobility and integration issues, which are to the fore in the anthropological and archaeological international debate. Under these premises, this speech aims to examine the incidence of these phenomena in the western cemetery of Pontecagnano, focusing particularly on the inclusion forms and the representation strategies adopted by such components. The incidence of specific indicators in the funerary costumes and pottery will be considered in relation to ritual and spatial organisation. In this way, the paper will seek to highlight the materialisation of the cultural boundaries between the different social components of Pontecagnano in the Orientalizing period. Finally, the contribution raises important methodological issues related to the problematic relationship between ethnicity and material culture, of which we enhance the active role in identity construction and representation, also of an ethnic kind.*

Bibliographie

Bailo Modesti G. 1980, *Cairano nell'età arcaica. L'abitato e la necropoli*, Annali del Seminario di studi del mondo classico. Sezione di archeologia e storia antica 1, Naples.

Bailo Modesti G. 1982, « Oliveto Cairano : l'emergere di un potere politico », *in* G. Gnoli et J.-P. Vernant (éd.), *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge-Paris, p. 241-256.

Bailo Modesti G. 1996, « L'Età del Ferro », *in* G. Colucci Pescatori (éd.), *Storia illustrata di Avellino e dell'Irpinia* I. *L'Irpinia antica,* Pratola Serra, p. 33-47.

Bailo Modesti G. 2009, « Le popolazioni indigene dell'entroterra », *Salternum* 13-22/23, p. 5-16.

Bonaudo R., Cuozzo M., Mugione E., Pellegrino C. et Serritella A. 2009, « Le necropoli di Pontecagnano : studi recenti », *in* R. Bonaudo, L. Cerchiai et C. Pellegrino (éd.) 2009, *Tra Etruria, Lazio e Magna Grecia : indagini sulle necropoli. Atti dell'Incontro di studio, Fisciano, 5-6 marzo 2009*, Tekmeria 9, Paestum, p. 169-208.

Carollo A. et Osanna M. 2009, « Organizzazione territoriale e produzioni ceramiche specializzate in area nord lucana : Torre di Satriano e Ripacandida », *in* M. Bettelli, C. De Favori et M. Osanna (éd.), *Prima delle colonie. Organizzazione territoriale e produzioni ceramiche specializzate in Basilicata e in Calabria settentrionale ionica nella prima età del ferro. Atti delle giornate di studio, Matera, 20-21 novembre 2007*, Archeologia, Venouse, p. 383-420.

Cerchiai L. 2010, *Gli antichi popoli della Campania*, Studi superiori-Archeologia 598, Rome.

Cerchiai L. 2013, « Mobilità nella Campania preromana : il caso di Pontecagnano », *in* G. Della Fina (éd.), *Mobilità geografica e mercenariato nell'Italia preromana. Atti del XX Convegno internazionale di studi sulla storia e l'archeologia dell'Etruria*, Annali della Fondazione per il Museo « Claudio Faina » 20, Rome, p. 139-162.

Cerchiai L., Cinquantaquattro T.E. et Pellegrino C. 2013, « Dinamiche etnico-sociali e articolazioni di genere nell'Agro Picentino », *in* L. Guidi et M.R. Pelizzari (éd.), *Nuove frontiere per la Storia di genere*, Collana scientifica dell'Università di Salerno. Studi Storici, Salerne, p. 77-95.

Cinquantaquattro T.E. 2001, *Pontecagnano* II. 6. *L'Agro Picentino e la necropoli di località Casella*, Annali del seminario di studi del mondo classico. Sezione di archeologia e storia antica Quaderno 13, Naples.

Cinquantaquattro T.E. 2006-2007, « Rituale funerario e dinamiche di genere nel mondo indigeno della mesogaia campana : il caso di Avella », *Annali di Archeologia e Storia Antica. Nuova Serie* 13-14, p. 111-134.

Cinquantaquattro T.E. et Cuozzo M. 2002, « Relazione tra l'area daunia e medio-ofantina e la Campania. Nuovi apporti archeologici », *in* L. Pietropaolo (éd.), *Sformate immagini di bronzo. Il carrello di Lucera tra* viii *e* vii *secolo a.C.*, Foggia, p. 127-138.

Cinquantaquattro T.E. et Cuozzo M. 2003, « Elementi medio-adriatici nella necropoli di Pontecagnano (SA) » *in I Piceni e l'Italia medio-adriatica. Atti del XXII Convegno di studi etruschi ed italici, Ascoli Piceno, Teramo, Ancona, 9-13 aprile 2000*, Pise-Rome, p. 261-267.

Collectif 2004, *Le principesse vestite di bronzo*, cat. exp. (Eboli, Museo Archeologico Nazionale, 29 maggio – 30 settembre 2004), Rome.

Colonna G. 1992, « Praeneste arcaica ed il mondo etrusco italico », *in La necropoli di Praeneste. Periodi orientalizzante e medio repubblicano. Atti del 2º Convegno di studi archeologici, Palestrina 21-22 aprile 1990,* Rome, p. 13-45.

Colonna G. 1994, « Le iscrizioni di Nocera e il popolamento pre- e paleosannitico della Valle del Sarno », *in* A. Pecoraro (éd.), *Nuceria Alfaterna e il suo territorio. Dalla fondazione ai Longobardi*, Nocera Inferiore, p. 85-99.

Colucci Pescatori G. 1971, « *Cairano (Avellino). Tombe dell'età del Ferro », Notizie degli scavi di antichità* 25, p. 481-537.

Cuozzo M. 2000, « Orizzonti teorici e interpretativi, tra percorsi di matrice francese, archeologia postprocessuale e tendenze italiane : considerazioni e indirizzi di ricerca per lo studio delle necropoli », *in* N. Terrenato (éd.), *Archeologia teorica. X Ciclo di lezioni sulla ricerca applicata in archeologia, Certosa di Pontignano (Siena), 9-14 agosto 1999*, Quaderni del Dipartimento di archeologia e storia delle arti-Sezione archeologica-Università di Siena 49-50, Florence, p. 323-360.

Cuozzo M. 2003, *Reinventando la tradizione. Immaginario sociale, ideologie e rappresentazione nelle necropoli Orientalizzanti di Pontecagnano*, Paestum.

Cuozzo M., D'Andrea A. et Pellegrino C. 2005, « L'insediamento etrusco campano di Pontecagnano. Metodi di indagine ed elementi di topografia delle necropoli e dell'abitato in età orientalizzante », *in* P.A.J. Attema, A. Nijboer et A. Zifferero (éd.), *Papers in Italian archaeology* VI. *Communities and settlements from the Neolithic to the Early Medieval period. Proceedings of the 6th Conference of Italian archaeology, held at the University of Groningen, Groningen Institute of Archaeology, the Netherlands, April 15-17, 2003*, British Archaeological Reports. International Series 1452, Oxford, p. 178-185.

Cuozzo M. et Guidi A. 2013, *Archeologia delle identità e delle differenze*, Bussole 486, Rome.

Cuozzo M. et Pellegrino C. 2015, « Paesaggi funerari a Pontecagnano tra prima Età del Ferro ed età arcaica : pianificazione, forme di monumentalizzazione e aspetti ideologici », *in* G. Della Fina (éd.), *La delimitazione dello spazio funerario in Italia dalla protostoria all'età arcaica. Recinti, circoli, tumuli. Atti del XXII Convegno internazionale di studi sulla storia e l'archeologia dell'Etruria, Orvieto, 19-21 dicembre 2014*, Annali della Fondazione per il Museo Museo « Claudio Faina » 22, Rome, p. 441-479.

Cuozzo M. et Pellegrino C. 2016, « Culture meticce, identità etnica, dinamiche di conservatorismo e resistenza : questioni teoriche e casi di studio dalla Campania », *in* L. Donnellan, V. Nizzo et G.-J. Burgers (éd.), *Conceptualising early colonisation*, Artes 6, Bruxelles, p. 117-136.

D'Agostino B. 1964, « Oliveto Citra. Necropoli arcaica in località Turni », *Notizie degli scavi di antichità* 18, p. 40-99.

D'Agostino B. 1968, « Pontecagnano. Tombe orientalizzanti in contrada S. Antonio », *Notizie degli scavi di antichità* 22, p. 75-196.

D'Agostino B. 1984, « Appunti sulla posizione della Daunia e delle aree limitrofe rispetto all'ambiente tirrenico », *in* A. Neppi Modona et C. Cianferoni (éd.), *La civiltà dei Dauni nel quadro del mondo italico. Atti del XIII Convegno internazionale di Studi Etruschi e Italici, Manfredonia, 21-27 giugno 1980*, Florence, p. 249-261.

D'Ambrosio A. 2009, *La necropoli protostorica di Striano. Gli scavi dal 1983 al 1994*, Quaderni di studi Pompeiani 3, Pompéi.

D'Ercole M.C. 2002, *Importuosa Italiae litora. Paysage et échanges dans l'Adriatique méridionale à l'époque archaïque*, Études du Centre Jean Bérard 6, Naples, DOI : https://doi.org/10.4000/books.pcjb.522 [consulté en juin 2022].

Esposito A. et Zurbach J. 2010, « Femmes indigènes et colons grecs : quelques observations », *in* P. Rouillard (éd.), *Portraits de migrants, portraits de colons* II, Colloques de la Maison René-Ginouvès 6, Paris, p. 51-70.

Gastaldi P. 1979, « *Le necropoli protostoriche della Valle del Sarno. Proposta per una suddivisione in fasi* », *Annali di Archeologia e Storia Antica* 1, p. 13-57.

Johannowsky W. 1983, *Materiali di età arcaica dalla Campania*, Monumenti antichi della Magna Grecia 4, Naples.

Lombardi Pardini E.C., Polosa D. et Pardini E. 1984, « Gli inumati di Pontecagnano (Salerno) (vii-vi secolo a.C.) », *Archivio per l'Antropologia e l'Etnologia* 114, p. 3-92.

Nava M.L. 2009, « Attività della Soprintendenza di Salerno, Avellino, Benevento e Caserta », *in* A. Arcangelo, M. Lombardo et A. Siciliano (éd.), *Cuma. Atti del quarantottesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 27 settembre – 1 ottobre 2008*, Tarente, p. 892-904.

Nizzo V. 2007, « Le produzioni in bronzo di area medio-italica e dauno-lucana », *in* M.G. Benedettini (éd.), *Il Museo delle antichità etrusche e italiche II. Dall'incontro con il mondo greco alla romanizzazione*, Rome, p. 327-357.

Pellegrino C. 1999, « Continuità/discontinuità tra l'Età del Ferro e l'Orientalizzante nella necropoli occidentale di Pontecagnano », *Annali di Archeologia e Storia Antica. Nuova Serie* 6, p. 35-62.

Pellegrino C. 2004-2005, « Ritualità e forme di culto funerario tra vi e v sec. a.C. », *Annali di Archeologia e Storia Antica. Nuova Serie* 11-12, p. 167-216.

Pellegrino C. 2015, « Pontecagnano e l'Agro Picentino : processi sociali, dinamiche territoriali e strutturazione urbana tra viii e vii secolo a.C. », *in* G. Saltini Semerari et G.-J. Burgers (éd.), *Early Iron Age communities of Southern Italy*, *Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome* 63, p. 26-47.

Pellegrino C., Rizzo C. et Grimaldi T. 2017, « Dall'Irpinia alla costa tirrenica : fenomeni di mobilità e integrazione in Campania tra viii e vii secolo a.C. », *in* V. Franciosi, A. Visconti, A. Avagliano et V. Saldutti (éd.), *Appellati nomine lupi. Giornata internazionale di studi sull'Hirpinia e gli Hirpini, Napoli 28 febbraio 2014*, Naples, p. 207-273.

Scatozza Höricht L.A., Landi M.E. et Murolo N. 1996, « Per uno studio delle necropoli di Avella. Alcuni corredi », *Bollettino di archeologia* 41-42, p. 65-89.

Tomay L., Cannavacciuolo R. et Rizzo C. 2017, « Giffoni Valle Piana – S. Maria a Vico. Nuove indagini archeologiche nell'area della necropoli », *in* A. Pontrandolfo et M. Scafuro (éd.), *Dialoghi sull'archeologia della Magna Grecia e del Mediterraneo. Atti del I° Convegno internazionale di studi, Paestum, 7-9 settembre 2016*, Paestum, p. 875-881.

Yntema D.G. 1990, *The matt-painted pottery of Southern Italy. A general survey of the matt-painted pottery styles of Southern Italy during the final Bronze Age and the Iron Age*, Galatina.

Pour une étude des limites des nécropoles étrusques : apports de la Banditaccia à Cerveteri

For a study of the boundaries of Etruscan necropolises: benefits of the Banditaccia at Cerveteri

DOI : 10.35562/frontieres.1262

Anne-Lise Baylé
Doctorante en archéologie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
ArScAn (UMR 7041), AOROC (UMR 8546)

Les cimetières modernes et les nécropoles de l'Antiquité classique ont imposé dans nos esprits le modèle d'un espace funéraire défini clairement à la fois dans sa fonction et son emprise spatiale, avec parfois des murs pouvant servir d'enclos à l'ensemble de la nécropole ou à une tombe. Le rejet extra-muros place une frontière nette entre mondes des morts et des vivants. Les sociétés romaines et grecques sont connues pour faire une distinction très claire entre les deux[1]. Comme le rappelle Mike Parker Pearson, la notion de frontière, par le concept de liminalité (*liminality*), est au cœur des rites funéraires et du traitement de la mort : « *liminality as the institutionalized categorization of certain moments in time and specific locations in the landscape as sacred, both outside of the ordinary time and betwixt and between the world of the 'here and now' and the 'other' world* »[2]. Il est intéressant de constater que sa définition est ancrée dans l'espace. Les rites de passage nécessiteraient ainsi un lieu distinct marqué « *by physical boundaries that divide the sacred from the profane*[3] ». La culture étrusque ne semble pas faire exception à cette règle antique : les nécropoles entourent la ville sans se mélanger aux habitats. Dans des cités comme Cerveteri, Tarquinia ou Vulci, le relief accentue même cette délimitation : les nécropoles se situent sur des reliefs indépendants de celui de l'établissement urbain, séparés par un cours d'eau. Partant de ce constat, la question des limites au sein de l'espace funéraire même n'a été que peu abordée par les chercheurs[4]. Pourtant l'acte de délimitation, important et indéniable chez les Étrusques, est bien étudié chez d'autres peuples[5]. On connaît en effet par les textes l'importance des limites chez les Étrusques : le mythe de Vegoia[6], un livre de *Disciplina Etrusca* dédié à cette pratique[7] et bien sûr les bornes *tular*[8]. Comment étaient donc définis les espaces funéraires étrusques? Quelle forme prend cette limite ? Est-elle matérielle, symbolique, topographique ? La nécropole était-elle mise en contraste avec des

1 Paturet 2021, p. 194.
2 Parker Pearson 1993, p. 204 ; Leach 1976, p. 33-36, et 77-79.
3 Parker Pearson 1993, p. 204.
4 À l'exception du colloque Della Fina 2015.
5 Edlund-Berry 2006 et bibliographie.
6 *Gromatici veteres*, I, p. 350 ; Lachmann et Heurgon 1959 ; Turcan 1976.
7 Frontin d'après Varron, *De limitibus*, 22, 10-11.
8 Lambrechts 1970 ; Zeviani 2022.

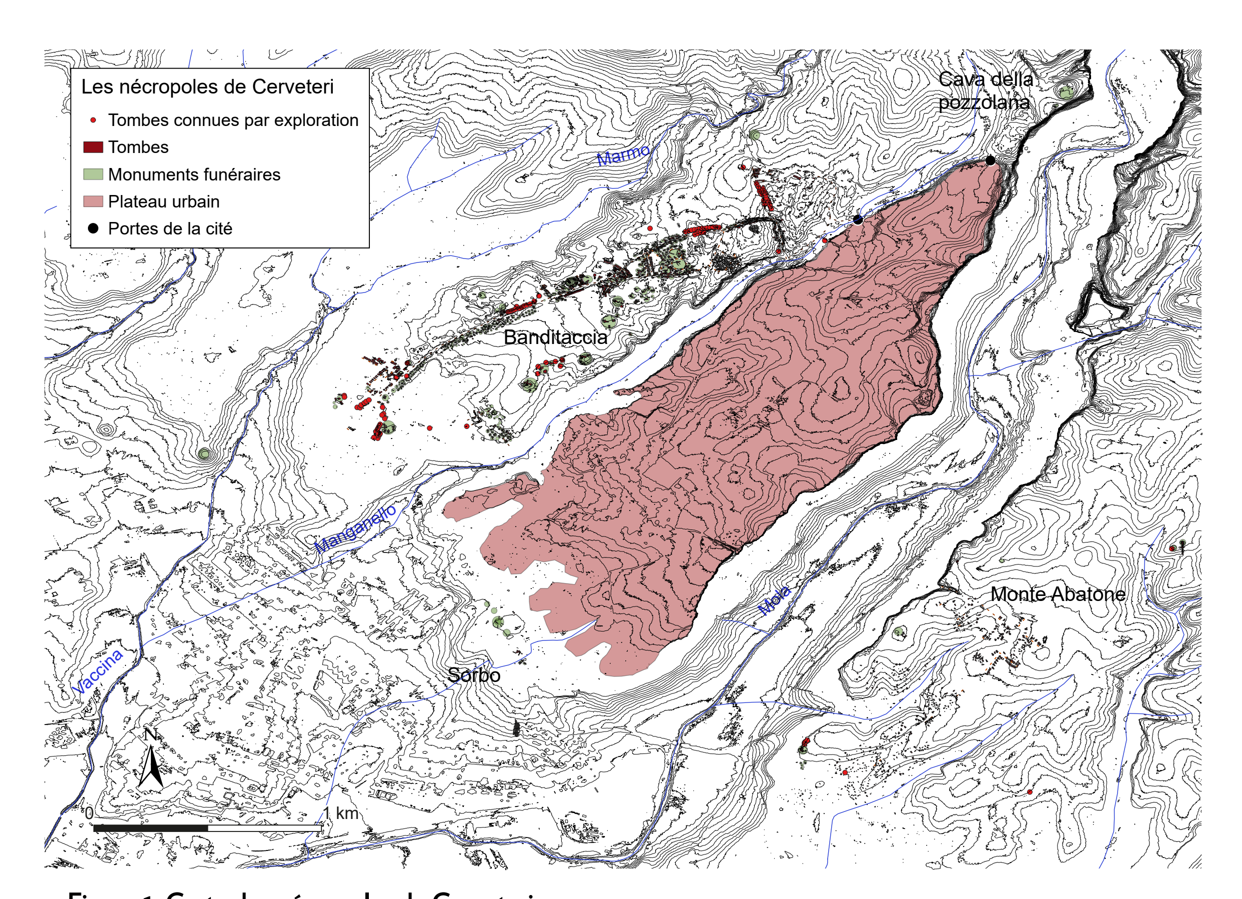


Figure 1. Carte des nécropoles de Cerveteri
SIG : A.-L. Baylé, fond de carte : Lidar Lazio MinAmbiente, CC BY-SA 3.0 IT

espaces de natures diverses[9] ? Et comment l'environnement la singularise-t-il ? Nous ferons ici l'état des lieux de ces questions à partir du cas concret d'une célèbre nécropole étrusque : la Banditaccia à Cerveteri (fig. 1). Nous essaierons, à travers une analyse spatiale et historiographique multiscalaire, d'établir l'inscription spatiale de la nécropole de la Banditaccia dans son environnement. Les données et les questions traitées sont extraites de mon travail de thèse (en cours) sur l'organisation spatiale des nécropoles étrusques, et découlent à la fois d'une compilation bibliographique, de l'examen des archives et d'explorations sur place de la nécropole.

Une définition morcelée de la nécropole au fil des explorations

La Banditaccia, l'une des quatre nécropoles cérétaines avec le Monte Abatone, le Sorbo et la Cava della Pozzolana est un plateau de tuf localisé au nord-ouest du plateau urbain des Vignali de l'ancienne Caere, cité étrusque située dans le nord du Latium à une quarantaine de kilomètres de Rome. Il est délimité par les rivières Manganello au sud et Marmo au nord. Le relief relativement accidenté en aplomb des cours d'eau facilite la délimitation des contours du plateau. Seule la limite de la partie nord-est est moins claire, à la fois à cause du relief qui s'adoucit et d'une moins bonne connaissance archéologique de ces espaces. L'emprise de la nécropole est donc souvent assimilée à celle du plateau. Toutefois, la carte de la nécropole ne couvre pas toute la Banditaccia, les tombes se répartissent le long d'un axe sud-ouest/nord-est, mais on en connaît surtout un noyau au centre est. Ponctuellement, d'autres secteurs sont connus sur le plateau.

L'aspect actuel de la nécropole est dû à une longue succession de campagnes de fouilles, dont celles, importantes, de Raniero Mengarelli dans la première moitié du xxe siècle[10]. Il effectue sur le plateau, aux lieux ensuite nommés Recinto et Autostrada, les premières fouilles systématiques et extensives, révélant des centaines de tombes, parfois profondément enfouies, et montrant un réseau dense de tombes *a camera*, à fosse et à puits, bien plus nombreuses que ne le laissaient penser les *tumuli* en surface, déjà identifiés et représentés par Luigi Canina en 1838 (fig. 2). R. Mengarelli œuvre en outre à leur restauration et, ainsi, à la création d'un paysage

9 Leclerc 2010.
10 Pace 1955 ; Porretta 2019.

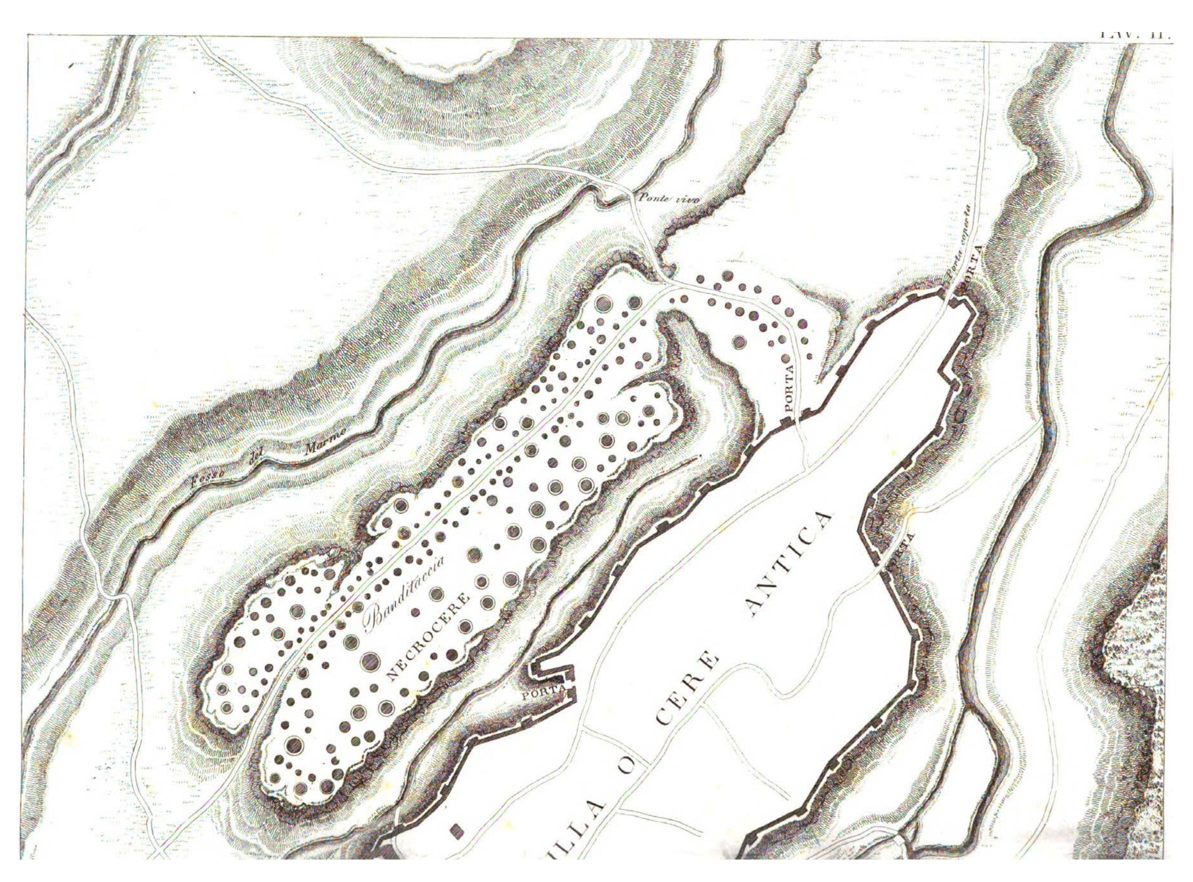


Figure 2. Représentation de la nécropole au XIXe siècle
Canina 1838, tav. 2.

funéraire qui puisse accueillir les visiteurs[11]. Mario Moretti poursuit les fouilles de cette zone appelée Recinto jusque dans les années 1950. C'est la partie actuellement mise en valeur et classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Traditionnellement, cette partie constitue le cœur de la nécropole. La Fondazione Lerici est aussi très active dans les années 1950-1960[12], avec notamment la fouille minutieuse et extensive d'un nouveau secteur, le Laghetto, qui se trouve entre le Recinto et la Via degli Inferi, et des prospections au-delà de la Via degli Inferi à la Bufolareccia[13]. De nombreuses zones sont ainsi ponctuellement explorées sur tout le plateau entre les années 1950 et aujourd'hui[14], étendant notre connaissance de la nécropole vers l'ouest (Autostrada, Campo della Fiera, zone autour de la tombe des Cinq Sièges), au nord (Affienatora, Comune), au sud (Onde Marine, secteur Tablino) et à l'est (Bufolareccia, Via degli Inferi) (fig. 3). La Bufolareccia est aussi importante pour la délimitation de la nécropole car son relief sud présente une pente douce vers la cité et la rivière Manganello. La topographie ne marque donc plus une frontière entre le centre urbain et les tombes. Tous ces secteurs ont souvent été envisagés séparément par leurs inventeurs, ce qui se comprend aisément vu l'étendue de la nécropole, mais rend difficile l'établissement d'une cartographie à l'échelle de tout le site.

L'ensemble des fouilles n'ayant pas été publié, il manque à cette carte les résultats de quelques campagnes Lerici[15], mais aussi des fouilles de Maria Antonietta Rizzo dans les années 1980[16]. Toutefois la cartographie présentée ici bénéficie des apports inédits d'une carte de 1962 des archives de la Fondazione Lerici montrant une plus grande extension du Laghetto que celle publiée jusqu'à présent[17]. De plus, des activités de prospection pédestres, réalisées entre autres par le Gruppo Archeologico Romano (GAR) permettent de renseigner de nouveaux secteurs. Quelques exemples sont particulièrement intéressants[18]. Un rapport du 16 février 1969 fait

11 Porretta 2019, p. 167-227.
12 Bugli 1980 ; Linington 1980.
13 Ciucarelli 2018.
14 Le tumulus delle Ploranti a été inauguré à l'automne 2021 ; il a été fouillé/nettoyé par le NAAC : *nucleo archeologico antica Caere onlus* (Benedettini 2021).
15 Laghetto 1 (Alberici Varini 1999, Sartori 2002), Ponte Vivo 1957 (Lerici 1960).
16 Rizzo 2018, Colonna 2006.
17 Baylé (à paraître). Je remercie la Fondazione Lerici de m'avoir accordé l'accès à leurs archives, et plus particulièrement Alessandro Gobbato pour sa confiance et son aide dans cette recherche.
18 Je remercie le GAR et le Dott. Alessandro Ballarò pour l'accès aux archives du GAR et leurs aides dans ma recherche.

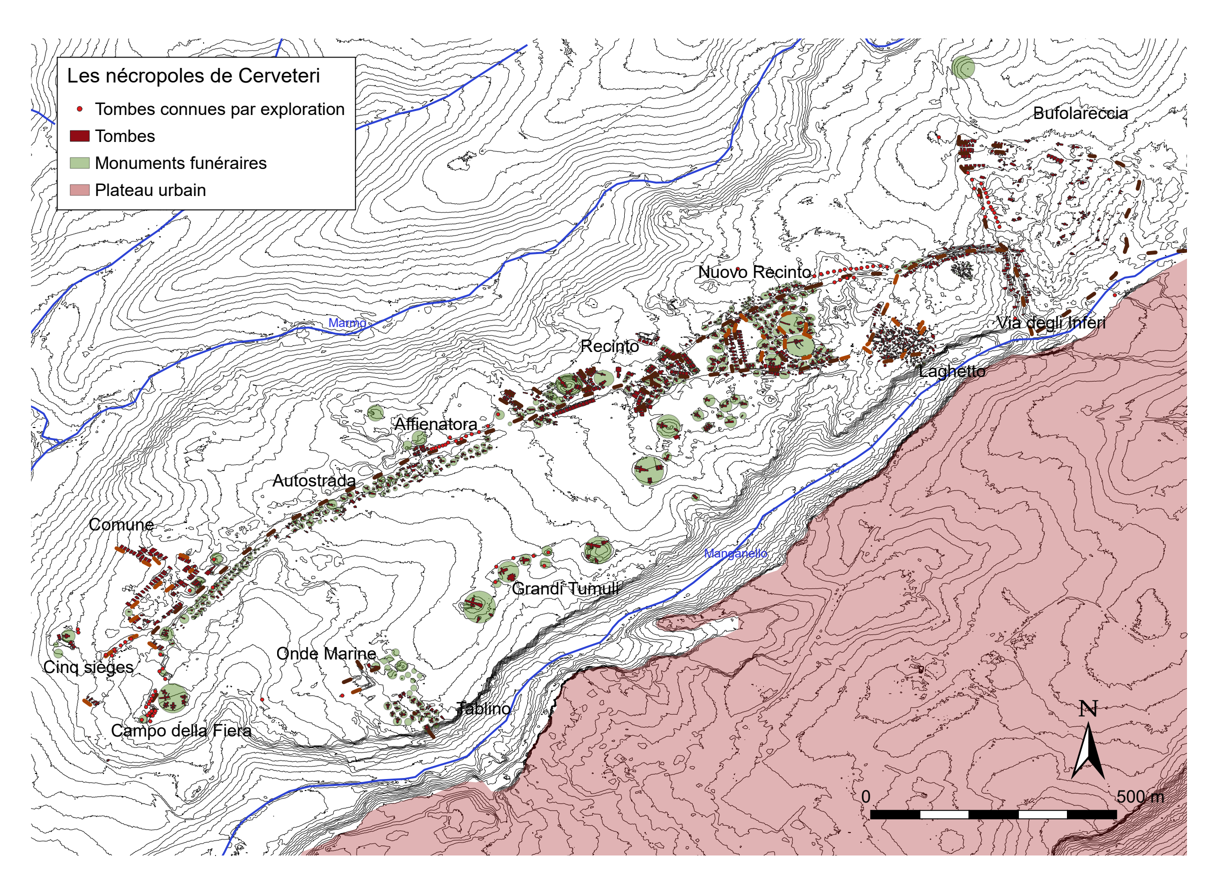


Figure 3. Carte de la Banditaccia en l'état actuel des publications
SIG A.-L. Baylé, fond de carte : Lidar Lazio MinAmbiente, CC BY-SA 3.0 IT

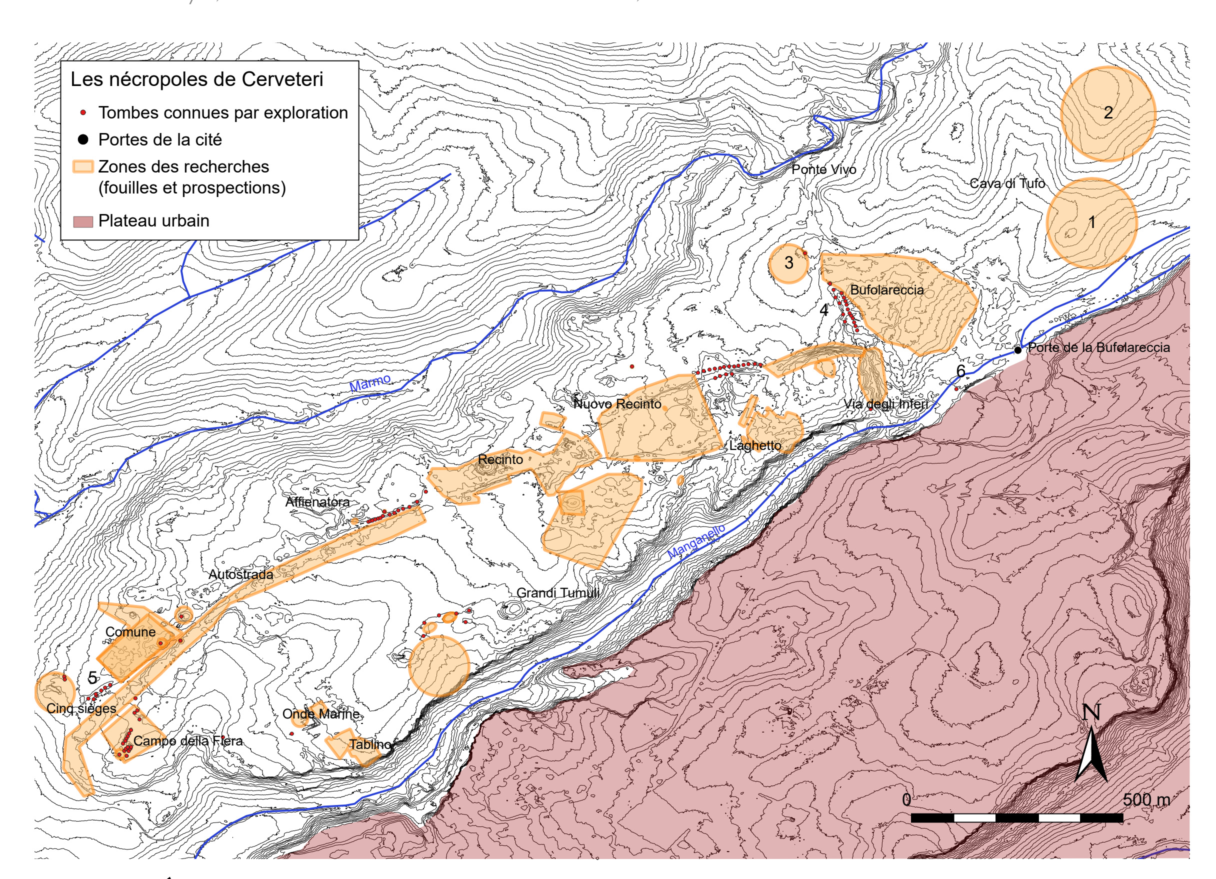


Figure 4. État des connaissances à la Banditaccia : cartographie des zones déjà explorées (prospections et fouilles)
SIG A.-L. Baylé, fond de carte : Lidar Lazio MinAmbiente, CC BY-SA 3.0 IT



Figure 5. Exemple de tombes près du Manganello
Cliché A.-L. Baylé (2019)

état d'une série de 84 tombes à Cava di Tufo[19] (fig. 4, nº 1). De même, en février 1969, le dossier rapporte la présence de 43 tombes à Ponte Vivo[20], près de la cote 134 (fig. 4, nº 2), un peu plus au nord de la zone explorée précédemment. Un autre rapport de 1968 décrit une vingtaine de tombes retrouvées pillées au nord de la Via degli Inferi (fig. 4, nº 3). De nombreux autres exemples se cachent sans doute encore dans les archives des différentes associations[21] en charge du plateau, ou celles de la Surintendance.

Aujourd'hui, il est toujours possible d'observer des tombes inédites en plus ou moins bon état, inégalement dégagées en de nombreuses zones de la Banditaccia sans qu'on puisse les rattacher à une campagne de fouilles particulière. J'ai ponctuellement procédé au relevé GPS de ces structures grâce à l'application QField (fig. 4, points rouges), ainsi que d'une description rapide de ce qui était visible et accessible[22]. Je développerai ici trois exemples qui montrent que la nécropole doit s'étendre bien au-delà de ce que nous connaissons actuellement. Tout d'abord, le coude formé par les deux tronçons de la Via degli Inferi est en fait un croisement avec une troisième voie partant vers le nord, vers Ponte Vivo et les Monti Ceriti (fig. 4, nº 4). Dans la paroi de tuf sont creusées au moins 16 tombes *a camera* (à chambre simple, avec pilier central et plus rarement à plusieurs chambres). Celles-ci remontent sans doute plus au nord, tant que la veine de tuf continue, mais la terre et la végétation y ont repris leurs droits[23]. Une autre voie funéraire se dessine aussi à l'ouest de la nécropole (fig. 4, nº 5), un peu au nord de la route goudronnée qui mène au Recinto. Là, le tuf est taillé par une voie présentant de part et d'autre des tombes à chambre en partie effondrées, en partie pleines de terre. Il y a sans doute là plus de sept tombes. Il faudrait pour le vérifier dégager plus largement la zone afin d'atteindre partout la strate géologique. On peut également émettre l'hypothèse d'une continuité des tombes vers le nord-ouest, vers le secteur de la tombe des Cinq Sièges. Il s'agit là en effet de la tombe la plus éloignée du noyau funéraire, qui pourrait sembler isolée. Mais des travaux récents ont mis au jour une rue bordée de tombes encaissées, deux

19 Malheureusement aucun relevé n'a encore été retrouvé.
20 De même, aucun relevé n'a encore été retrouvé présentement dans les archives.
21 GACT : *Gruppo Archeologico del Territorio Cerite* ; NAAC : *nucleo archeologico antica Caere onlus* ; NGE : *Nuove Generazione Etrusche* ; GAR.
22 Ces enregistrements sont intégrés à mon travail de thèse.
23 La zone est nettoyée par le GAR – sezione Ladispoli, aucun relevé n'est connu.



Figure 6. Figure 6 : Vue aérienne au lieu-dit Cava di Tufo
Photographie satellite : Google Earth

mètres sous le niveau actuel de la route[24]. Il est donc possible qu'un continuum de tombes profondément enfouies relie ce nouveau secteur à l'Autostrada d'une part et à l'extrémité nord d'autre part. Enfin le dernier exemple de tombes inédites observées sur le terrain se trouve dans une zone où aucune tombe n'était jusqu'alors documentée. Il faut pour cela remonter vers le nord, vers la porte de la Bufolareccia, après avoir quitté la Via degli Inferi, où des ouvertures de tombes apparaissent ponctuellement dans le tuf affleurant (fig. 5 et fig. 4, nº 6)[25]. Il est alors intéressant de constater qu'on se situe sur la rive gauche du Manganello, entre la rivière et le mur de la ville ; le cours d'eau ne semble pas faire office de limite contrairement à une idée communément répandue[26]. La seule frontière visible séparant alors le monde funéraire de celui des vivants est celle construite par les vivants, c'est-à-dire le mur d'enceinte.

Si on s'intéresse parallèlement aux données acquises par télédétection, comme Patrizia Tartara[27] l'a fait, on obtient un maillage encore plus dense de possibles tombes qui s'étend bien au-delà du cœur historiquement connu. Les plans de P. Tartara s'étendent jusqu'au Marmo et même au-delà. En revanche ses relevés s'arrêtent juste après la Bufolareccia, sans doute en raison de la disponibilité documentaire et de la lisibilité des photos aériennes. Or en utilisant les images satellites Google, on voit nettement au lieu-dit Cava di Tufo de nombreuses tombes à tumulus, et sans doute à chambres, organisées de part et d'autre de voies funéraires (fig. 6). La limite nord-est de la nécropole semble donc se situer bien au-delà de la Bufolareccia, et on peut faire l'hypothèse que le tissu funéraire était quasiment continu jusqu'à la nécropole de la Cava della Pozzolana, située encore plus au nord vers la Porta Coperta[28].

En croisant ces diverses informations, on prend à la fois la mesure de tous les renseignements déjà exhumés qu'il reste à traiter, et de toutes les données potentielles des espaces non explorés. Ponctuellement de vastes espaces sans structures funéraires sont visibles au sein du maillage dense des tombes. Ils soulèvent alors cette question : pourquoi un vide au sein d'un tissu funéraire si dense ? Je voudrais mettre en avant deux espaces qu'il me semble utile d'explorer davantage pour vérifier s'ils sont effectivement vides. D'une part, une immense lacune entre l'Autostrada et les Grandi Tumuli qu'on retrouve aussi dans la carte de P. Tartara. Il faudrait mener une campagne de prospection géophysique pour déterminer s'il y a une occupation du terrain avant d'ouvrir ponctuellement des sondages pour vérifier la nature des structures et la continuité ou non de

24 Cosentino 2016.
25 Lors de ses explorations, Raniero Mengarelli avait aussi remarqué des sépultures entre les cours d'eau qui entourent le plateau urbain : « *Anche sui pendìi, fra le basi delle roccie inaccessibili e i due corsi d'acqua nominati, che quasi recingono la città, vi sono antichi sepolcreti* » : Mengarelli 1937, p. 77. Des tombes orientalisantes aux abords du Ponte della Via degli Inferi détruites par le creusement du fossé défensif ont également été relevées par Vincenzo Bellelli : Bellelli 2020, p. 366. La nécropole de Greppe Sant'Angelo sur le côté sud-ouest de la cité a une disposition similaire, au pied de la ville, mais seulement séparé par la différence de relief : Proietti 1977 et 1980.
26 Edlund-Berry 2006, p. 120-121.
27 Tartara 2003 ; Tartara 2018.
28 Cette nécropole, principalement villanovienne mais ayant des tombes allant jusqu'à l'époque romaine, fut fouillée par R. Mengarelli sans jamais être publiée. Sa localisation reste encore aujourd'hui imprécise.



Figure 7. Vue de l'espace vide de tombes à Campo della Fiera
Le grand tumulus est sur la droite, dans le fond on distingue un tumulus et deux tombes a dado
Cliché : A.-L. Baylé (2021)

l'espace funéraire dans cette zone. D'autre part, un vide est visible à l'entrée actuelle de la Banditaccia, au Campo della Fiera (fig. 7). Entre la route au nord et la veine de tuf encore en surface, creusée de tombes au sud et à l'est, une vaste zone semble complètement laissée en friche. Le fait que de l'autre côté de la route les tombes soient plus profondes laisse penser qu'il pourrait y avoir des tombes creusées plus profondément dans le tuf. Si, au contraire, les sondages dans ces zones se révélaient négatifs, il faudrait chercher à comprendre la nature et l'usage de ces espaces qui ont sans doute une fonction différente dans la nécropole. Il pourrait s'agir d'aires de célébration, comme le podium-autel de la nécropole de la Pianacce à Sarteano, l'aire sacrée voisine au tumulus Cima à San Giuliano, ou d'autres espaces nécessaires au traitement des corps.

Un autre aspect transparaît de ces observations du paysage funéraire : on ne peut envisager la nécropole simplement en deux dimensions. Celle-ci se développe en étages : tout d'abord les *tumuli* orientalisants puis les *dadi*[29] archaïques organisés le long de voies funéraires qui s'enfoncent parfois profondément. L'exemple le plus parlant à ce propos est l'étagement des tombes dans le secteur de la tombe de Marce Ursus dans le Recinto. Celle-ci donne sur une route qui est au niveau du haut du *dado* des chambres hypogées 412 et 413 de la Banditaccia A[30]. Les tombes de ce *dado* s'ouvrent sur une voie encaissée plus de deux mètres plus bas que la voie précédente (fig. 8). Au nord de ces structures se trouve une place à une altitude plus basse que le reste de la nécropole. Il semble que les Étrusques ont suivi la pente naturelle du tuf pour faciliter leur construction. En effet, la veine de tuf n'est pas très haute au niveau de la tombe Marce Ursus, qui se trouve d'ailleurs être semi-construite, alors que le *dado* 412-413 est quasi entièrement taillé dans la roche. Peut-être pouvons-nous imaginer une continuité de la nécropole vers le Marmo s'étageant au fur et à mesure de la pente. Il faudrait pour cela sonder ponctuellement le côté nord de la Banditaccia. Les télédétections de Tartara, bien que moins denses de ce côté-là, semblent indiquer que cette recherche ne serait pas vaine.

Malheureusement, les confins de la nécropole de la Banditaccia sont encore aujourd'hui fixés par les limites de nos connaissances. En l'état actuel des données, je ne peux que présenter des interrogations et des hypothèses sur les limites réelles de la nécropole et inviter à se pencher sur cette question à travers les travaux

29 Un *dado* (dé) est un monument funéraire de plan quadrangulaire ou construit, ou taillé dans le tuf, ou combinant ces deux techniques.
30 Ricci 1955, col. 941.



Figure 8. Le *dado* des tombes 412 et 413 de la Banditaccia A au premier plan, et la tombe Marce Ursus au second plan
Cliché : A.-L. Baylé (2021)

déjà effectués, qu'ils soient publiés ou inédits, et à la reprise des recherches de terrain. Il ne s'agirait pas de conduire de grands décapages qui nécessiteraient des moyens considérables de conservation, de restauration et de mise en sécurité des vestiges, mais plutôt d'ouvrir des tranchées ponctuelles pour déterminer l'extension maximale de la nécropole. Les zones « vides » présentes au sein du tissu funéraire actuel gagneraient aussi à être explorées afin de certifier l'absence de vestiges et ainsi initier une réflexion sur leurs possibles autres fonctions ou natures.

A contrario, la discontinuité de l'espace funéraire est aussi intéressante dans ce questionnement des limites de la nécropole. Si on y trouve des espaces d'autre nature, peut-on conclure à un espace vraiment liminaire tel que le théorise Leach ? Les limites peuvent aussi être recherchées à l'intérieur de l'espace, car sous une apparence uniforme – d'un point de vue fonctionnel et chronologique : nécropole du Ier millénaire av. J.-C. – des discontinuités peuvent apparaître, d'une part en comparant les temporalités d'usage, et d'autre part les fonctions des lieux. La discontinuité des espaces funéraires pourrait aussi être cherchée dans le statut des défunts[31].

Discontinuité des noyaux funéraires

Le plateau de la Banditaccia a servi de nécropole du début du VIIIe jusqu'au Ier siècle av. J.-C. Sur un temps aussi long, les frontières et l'organisation des lieux funéraires ont pu changer. Une étude par phase de la nécropole permettrait de mettre en évidence les discontinuités. Je passerai relativement rapidement sur ce point, car trop de données chronologiques sont encore manquantes pour mener une étude satisfaisante. Toutefois, à travers le prisme de deux secteurs bien connus et dont la plupart des tombes ont fait l'objet d'une datation, le Recinto[32] et le Laghetto[33], il est possible de constater que les mêmes espaces sont réutilisés au cours du temps. Seuls les noyaux originels de l'âge du Fer semblent relativement contraints spatialement à la colline

31 Cerasuolo 2018.
32 Proietti 1986.
33 Linington 1980, Rizzo 2018b, Baylé (à paraître).

du Laghetto[34]. Ailleurs sur la Banditaccia, les voies ont été taillées profondément dans le tuf entre les tumuli orientalisants ; on peut se demander si des tombes, dont l'architecture très simple (fosse, *pozzetto*), sans signes extérieurs, n'ont pas pu être oblitérées lors de ces excavations. Cette réutilisation des mêmes espaces interroge sur la possible pression spatiale qui a pu toucher la nécropole, qui s'est peut-être fait davantage sentir vers la fin de la période d'utilisation de la nécropole ; c'est le cas par exemple lorsque des tombes hellénistiques ont été réutilisées jusqu'au Ier siècle av. J.-C[35]. Si le phénomène a pu toucher à des degrés variés les divers secteurs, celui du Laghetto semble, d'après la densité des tombes[36], avoir subi une pression plus importante que celui du Recinto.

La discontinuité peut aussi s'observer dans l'usage fait des espaces funéraires. Selon Jean Leclerc, les espaces funéraires pouvaient avoir des fonctions mortuaires diverses : « destruction des cadavres, conservations des restes, lieu cérémoniel, lieu de mémoire[37] ». L'absence de sépultures n'est donc pas forcément synonyme de fin de l'espace funéraire, qui se définit par contraste avec les espaces d'activités profanes. Si des traces d'habitat ou d'atelier n'ont pas été mises au jour sur la nécropole, on ne peut non plus exclure une utilisation agropastorale des espaces[38], sans pour autant que des éléments viennent corroborer cette hypothèse. Le seul témoignage d'une activité qui ne soit ni funéraire ni rituelle, est offert par les nombreuses traces d'extraction du tuf. Mais c'est là encore une thématique qui laisse de nombreuses questions en suspens. Aucune étude tracéologique n'a été conduite à l'échelle de la nécropole. Ponctuellement des auteurs font état de carrières[39], mais ils ne développent pas sur la taille des blocs extraits (blocs de construction ou pour des sarcophages, ou des cippes ?), le processus, les outils, le volume extrait, la chronologie, les remblais d'exploitation, etc. Il faudrait aussi pouvoir distinguer les traces de taille liées à la simple construction des tombes et de celles dues à l'extraction. Une étude approfondie permettrait en outre d'établir la chronologie relative entre les tombes et les carrières, et éventuellement d'identifier les « techniques d'extraction et les logiques d'exploitation, et d'éventuelles mains, équipes et phases de travail différentes[40] ». Ce travail devra s'accompagner d'une fouille stratigraphique fine souvent manquante dans la nécropole, et prêter plus particulièrement attention aux remblais d'exploitation.

Richard E. Linington, dans le cas du Laghetto, conclut à une réutilisation des carrières comme places où s'articulent de nouvelles tombes (*piazza*)[41]. Cela invite à penser la nécropole de manière très pragmatique et peut-être cyclique : les carrières facilitent l'implantation de tombes et la construction des espaces funéraires pouvait constituer une source de matière première et donc de richesse, puisque le tuf représentait alors un matériau de construction à faible coût au sein de la nécropole (*dadi* construits ou semi-construits) ou dans l'agglomération, mais aussi être exporté vers d'autres cités[42]. Même si on ignore les enjeux économiques, cela réintroduit dans la sphère funéraire des considérations plus prosaïques. La liminalité du lieu reposerait alors plus sur le temps que sur le lieu, car celui-ci peut être à la fois sacrée et profane.

*

La réflexion initiée au sujet des limites de la nécropole de la Banditaccia a ainsi été l'occasion de faire une synthèse sur l'organisation de l'espace funéraire et d'en présenter une nouvelle carte, plus complète que celles publiées jusqu'à présent[43]. À travers la confrontation des données publiées, des archives et des observations de terrain, j'ai ainsi pu constater que les sépultures s'étendent largement et plus densément sur l'ensemble du plateau de la Banditaccia, et bien au-delà. À la suite de cette étude faisant état de nouvelles observations sur le terrain, il ne semble pas que les nécropoles soient visiblement limitées ni dans l'espace ni dans leur fonction. La frontière entre vivants et morts est claire car les sépultures sont hors de l'espace urbain, mais les tombes s'étendent au-delà des reliefs qui semblaient les circonscrire, et parfois jusqu'au pied même des murailles. L'espace interne des nécropoles faisait peut-être l'objet d'une division suivie et sans doute institutionnalisée[44] ; le faible recoupement des tombes et leur étagement vont dans le sens d'une certaine planification. Ainsi, un enclos autour de la célèbre Tombe des Reliefs suivrait les traces d'une séparation plus ancienne du terrain, qui

34 À la fois pour le secteur exploré par Richard E. Linington et celui exploré par M.A. Rizzo.
35 Par exemple : tombes 23, 26 ou 27 Banditaccia A (Ricci 1955).
36 Laghetto 660 tombes/ha, Recinto : 76 tombes/ha.
37 Leclerc 2010, p. 90.
38 De manière anecdotique, aujourd'hui encore des moutons paissent entre les tombes de l'Autostrada.
39 Ricci 1955, Linington 1980.
40 Expertise issue d'échanges privés avec D. Morleghem, docteur en archéologie, chercheur associé UMR 7324 Citeres-LAT.
41 Linington 1980, p. 42.
42 Par exemple, le tumulus de Poggio Gallinaro à Tarquinia a été construit en tuf rouge provenant sans doute de Cerveteri.
43 La dernière en date est celle de Zapicchi 1993, partiellement élaborée à partir de photos aériennes.
44 Un magistrat, le *maru*, pourrait être en charge de mesurer et découper l'espace : Naso 2014, notes 45 et 49 ; Maggiani 2001.

aurait été acquis par Vel Matuna, fondateur de la tombe[45]. Néanmoins de nombreuses zones d'ombre subsistent dans la définition de ces espaces sépulcraux dont j'espère définir la nature grâce à de futurs travaux de terrain. Il serait nécessaire d'avoir un projet d'étude ambitieux, pluridisciplinaire, regroupant les acteurs actuels et locaux de sa maintenance (GAR, GACT, NAAC, NGE), et de sa gestion (Surintendance, Commune, Parc archéologique de Cerveteri et Tarquinia), ainsi que les chercheurs académiques afin d'établir une cartographie la plus précise possible de la nécropole, sous la forme d'une base de données géographiques partagées et idéalement en trois dimensions.

Résumé. *À l'aide d'une compilation nouvelle des divers plans de fouilles des tombes cérétaines, accompagnée de documents d'archives inédits et d'observations sur le terrain, je propose ici une réflexion sur les frontières de la nécropole étrusque de la Banditaccia à Cerveteri. Si une frontière entre les vivants et les morts est bien marquée, l'espace funéraire ne semble pas circonscrit par les reliefs ou une mise à distance par rapport à l'habitat.*

Abstract. *Using a new combination of published maps of the Banditaccia necropolis at Cerveteri, added to unpublished archives and personal exploration on the field, I propose here a reflection about the boundaries of the Etruscan necropolis. If a living/dead boundary is clearly seen, the real delimitation of the necropolis is more complex and doesn't seem to be defined by the hills nor the distance from the settlement.*

45 Naso 2014, p. 470-471.

Bibliographie

Alberici Varini C. 1999, *Corredi funerari dalla necropoli ceretana della Banditaccia-Laghetto I. Tombe 64, 65, 68*, Milan.

Baylé A.-L. (à paraître), « Le paysage funéraire de Cerveteri : premières analyses topographiques du Sorbo et du Laghetto », *in* L. Dumont, P. Perdiguero, M. Rakvin et M. Rode (éd.), *Occuper les espaces aux âges des Métaux : des sites aux paysages.*

Bellelli V. 2020, « Il tufo e l'acqua a Cerveteri. Opere idrauliche di epoca etrusca nel fosso del torrente Manganello », *in* E. Bianchi et M. D'Acunto (éd.), *Opere di regimentazione delle acque in età arcaica. Roma Grecia e Magna Grecia, Etruria e mondo Italico*, Rome.

Benedettini M.G. 2021, *Cerveteri. Il tumulo delle Ploranti*, Rome.

Bugli M. (éd.), 1980, *Gli Etruschi e Cerveteri. Nuove acquisizioni nelle civiche raccolte archeologiche: la prospezione archeologica nell'attività della Fondazione Lerici*, Milano, Palazzo Reale, settembre 1980-gennaio 1981, Milan.

Canina L. 1838, *Descrizione di Cere antica*, Rome.

Cerasuolo O. 2018, « Aspetti funerari di Cerveteri nell'Orientalizzante Antico e Medio », *in* A. Naso et M. Botto, *Caere orientalizzante. Nuove ricerche su città e necropoli*, Rome, p. 33-52.

Ciuccarelli M.R. 2018, « Articolazione dello spazio e dei contesti nella necropoli della Bufolareccia », *in* A. Naso et M. Botto, *Caere orientalizzante. Nuove ricerche su città e necropoli*, Rome, p. 53-66.

Colonna G. 2006, « Cerveteri. La tomba delle iscrizioni graffite », *in* M. Pandolfini Angeletti (éd.), *Archeologia in Etruria meridionale. Atti delle giornate di studio in ricordo di Mario Moretti. Civita Castellana, 14-15 novembre 2003*, Rome, p. 419-468.

Cosentino R. 2016, « Raniero Mengarelli a Cerveteri. Appunti dal carteggio inedito », *Mediterranea* 12-13 (2015-2016), p. 177-191.

Della Fina G.M. (éd.) 2015, *La delimitazione dello spazio funerario in Italia. Atti del XXII convegno internazionale di studi sulla storia e l'archeologia dell'Etruria*, Annali della Fondazione per il Museo "Claudio Faina" (Testo stampato) 22, Rome.

Edlund-Berry I. 2006 « Ritual Space and Boundaries », *in* N. Thomson de Grummond (éd.), *The religion of the Etruscans*, Austin, p. 116-131.

Heurgon J. 1959, « The date of Vegoia's prophecy », *Journal of Roman Studies* 49, p. 41-45.

Lambrechts R. 1970, *Les inscriptions avec le mot « tular » et le bornage étrusque*, Florence.

Leach E. 1976, *Culture and Communication: The Logic by Which Symbols Are Connected*, Cambridge.

Leclerc J. 2010, « Espaces funéraires : introduction au séminaire », *Cahier des thèmes ArScAn* 11, p. 89-92, en ligne : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02277092 [consulté en juin 2022].

Lerici C.M. 1960, *I nuovi metodi di prospezione archeologica alla scoperta delle civiltà sepolte*, Milan.

Linington R.E. 1980, *Lo Scavo nella zona Laghetto della necropoli della Banditaccia a Cerveteri*, Milan.

Mengarelli R. 1937, «La necropoli di Caere. Nuove ossservazioni su speciali usi e riti funerari », *Studi Etruschi* 11, p. 77-93.

Maggiani A. 2001, « Magistrature cittadine, magistrature federali », *in La lega etrusca dalla Dodecapoli ai Quindecim populi. Atti della giornata di studi, Chiusi, 9 ottobre 1999, Pise*, Rome, p. 37-49.

Naso A. 2014, « Opere funerarie di committenza privata e pubblica in Etruria meridionale », *in* Della Fina G. (éd.), *Artisti, committenti e fruitori in Etruria tra* viii *e* v *a.C. Atti del XXI convegno internazionale di studi sulla storia e l'archeologia dell'Etruria*, Annali della Fondazione per il Museo « Claudio Faina » (Testo stampato) 21, Rome, p. 457-500.

Pace B. 1955, « Raniero Mengarelli e gli scavi di Caere », *in* B. Pace, R. Vighi, G. Ricci et M. Moretti (éd.), *Caere. Scavi di Raniero Mengarelli*, Rome, col. 1-22.

Parker Pearson M. 1993, « The powerful dead: Archeological relationships between the Living and the dead », *Cambridge Archaeological Journal* 3/2, p. 203-229.

Paturet A. 2021, « Le mécanisme de l'*actio sepulchri violati* en droit romain », *in* R.-M. Bérard (éd.), *Il diritto alla sepoltura nel Mediterraneo antico,* Rome.

Porretta P. 2019, *L'invenzione moderna del paesaggio antico della Banditaccia. Raniero Mengarelli a Cerveteri*, Rome.

Proietti G. 1977, « Scavi e scoperte. Caere », *Studi Etruschi* 45, p. 442-444.

Proietti G. 1980, « Scavi e scoperte. Caere », *Studi Etruschi* 48, p. 522-523.

Proietti G. 1986, *Cerveteri*, Rome.

Ricci G. 1955, « Necropoli della Banditaccia – zona A del Recinto », in B. Pace, R. Vighi, G. Ricci et M. Moretti (éd.), *Caere. Scavi di Raniero Mengarelli*, Rome, col. 201-1048.

Rizzo M.A. 2018a, *Principi Etruschi. Le tombe orientalizzanti di San Paolo a Cerveteri, Bollettino d'Arte*, Rome.

Rizzo M.A. 2018b, « La necropoli del Laghetto tra vecchi e nuovi scavi », *Scienze dell'Antichità* 24/2, p. 51-78.

Sartori A. 2002, *Caere, Nuove documenti dalla necropoli della Banditaccia. Tombe B25, B26, B36, B69*, Milan.

Tartara P. 2003, « Ortofotopiano storico IGM 1930 del territorio tra Cerveteri e la costa », in Guaitoli M. (éd.), *Lo Sguardo di Icaro : le collezioni dell'Aerofoteca nazionale per la conoscenza del territorio*, cat. exp. (Mostra, 24 maggio-6 luglio 2003, Istituto centrale per il Catalogo e la Documentazione), Rome, p.157-166.

Tartara P. 2018, «The territory of ancient Caere», *in* A. Naso et M. Botto (éd.), *Caere orientalizzante. Nuove ricerche su città e necropoli*, Rome.

Turcan R. 1976, « Encore la prophétie de Végoia », *L'Italie préromaine et la Rome républicaine. I. Mélanges offerts à Jacques Heurgon.* Rome, p. 1009-1019, en ligne : https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1976_ant_27_1_1853 [consulté en juin 2022].

Zapicchi B. 1993, *Cerveteri. Le necropoli della Banditaccia*, Rome.

Zeviani C. 2022, « Confini e frontiere nell'Etruria Nordorientale: uno studio sulle identità di lignaggio e di comunità attraverso i cippi di confine », *in* A.-L. Baylé et M. Jaillet (éd.), *Dépasser la limite. Actes de la Deuxième rencontre des jeunes chercheurs sur l'Italie préromaine*, *Frontière·s supplément* 1, p. 43-51, DOI : https://dx.doi.org/10.35562/frontieres.1001 [consulté en juin 2022].

The territory between Veii and Rome in the Archaic period: Rural structures as territorial markers of cultural frontiers

Le territoire entre Veii et Rome à l'époque archaïque : les structures rurales comme marqueurs territoriaux des frontières culturelles

DOI : 10.35562/frontieres.1297

Marco Arizza
Archaeologist (National Research Council)

Daniela Rossi
Archaeologist

We would like to thank all those who have contributed, in various ways, to the different phases of excavation and research: C. Ariosto, L. Cianfriglia, A. De Santis and L. Paolini (SSBAR) for the information and support they have provided; D. Albertini, L. Conte and B. Pino (Tethys Srl) for their fieldwork; and G. Mantella and S. Guido for the restoration of the grave goods. The content of this paper was originally presented at the conference 'Frontiers of the European Iron Age', held in Cambridge (UK) in 2013 (https://www.arch.cam.ac.uk/iron_age/2013/index.html). The bibliography was updated in 2021.

This paper offers an examination of the territory between Veii and Rome in the 6th to 4th centuries BC, focusing on the north-western quadrant of the present-day suburb of the capital (fig. 1). The predilection of the Veians of the Archaic period for a particular and previously unseen type of funerary architecture (so-called '*a tramite*' or '*a vestibolo*' tombs[1]) allows us to use evidence of these as cultural markers. However, alongside a census and study of these tombs, we wish to provide an analysis of habitation structures of the same period–such as those excavated in Via d'Avack[2]–which, with the research conducted in the last decade by the Soprintendenza Speciale per i Beni Archeologici di Roma, represent a field of study worthy of attention.

1 Arizza 2020a.
2 Arizza *et al.* 2013, Arizza *et al.* 2015, Arizza 2020b.

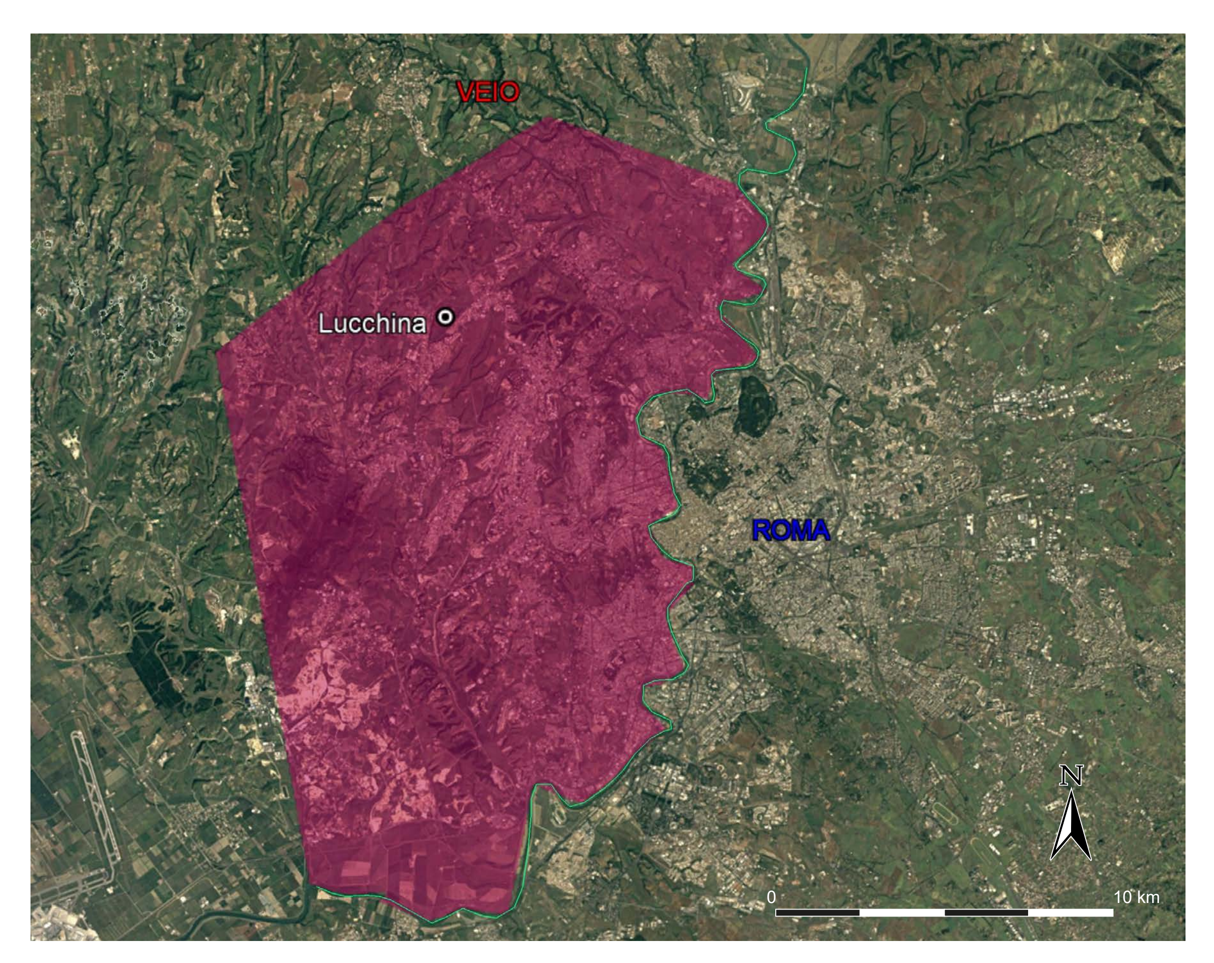


Figure 1. The north-western quadrant of Rome
Satellite photo: Google Earth

The most significant instance has emerged from the investigations undertaken near Tenuta della Lucchina[3]– along a side road forming part of the network of streets around Via Trionfale, at the top of the Grande Raccordo Anulare–which were started in summer 2012 and are still under way: a complex of evidence from the Orientalizing period until the late Roman Imperial period. In particular, for the period spanning the end of Orientalizing period and the Archaic age, there was a rare opportunity to excavate in parallel the remains of the structures of an inhabited area and the burial area pertaining to it. We are dealing here with a territory with a strong agricultural base, and unfortunately in the 1950s it was subjected to an enormous lowering of ground levels and heavy tillage, which profoundly altered its original morphology. Analysis of the historical cartography (fig. 2) (Carta dell'Agro Romano, 1904) shows that the site occupied a long tufa ridge of sub-triangular form, contained within the bifurcation of the Fosso di Palmarola, towards which it faced with very steep sides. The ground levels we find today are considerably lower, although we cannot measure the extent of these changes precisely. The investigative works have brought to light (fig. 3) a roadway carved directly into the tufa bank (4.20 m wide at the surface) and oriented north-east/south-west: at the bottom of the cut, two cart ruts were found 1.10 m apart. The stratigraphy shows that the roadway was used from the Orientalizing period until at least the Republican age, connecting the inhabited sector, the necropolis and a quarry of tufa blocks, and reconnecting the site with the main roadway (probably the Via Trionfale).

Three chamber tombs opened on to the roadside: Tombs 1, 4 and 5, spanning the early and late Orientalizing period. Here the grave goods were quite homogeneous and consistent in terms of quantity and were arranged as banquet services. Tomb 3, on the other hand, which has been dated to the very first years of the 6th century BC, presents a particular architecture: a long *dromos* (not aligned with the nearby Tombs 4 and 5), with a side *loculus* at the end, enclosed by tufa slabs. Inside, with the remains of the inhumed body there were only two items of grave goods: the lower part of a red ware jar or amphora and the upper part of a bucchero chalice, which originally must have had a high foot; on the outer surface of the chalice, there was an Etruscan inscription bearing the donor's (or the owner's) name. Tomb 3 differs slightly from the typical tombs that have

3 Mentioned for the first time in Arizza, Rossi 2014; references in Arizza 2019.

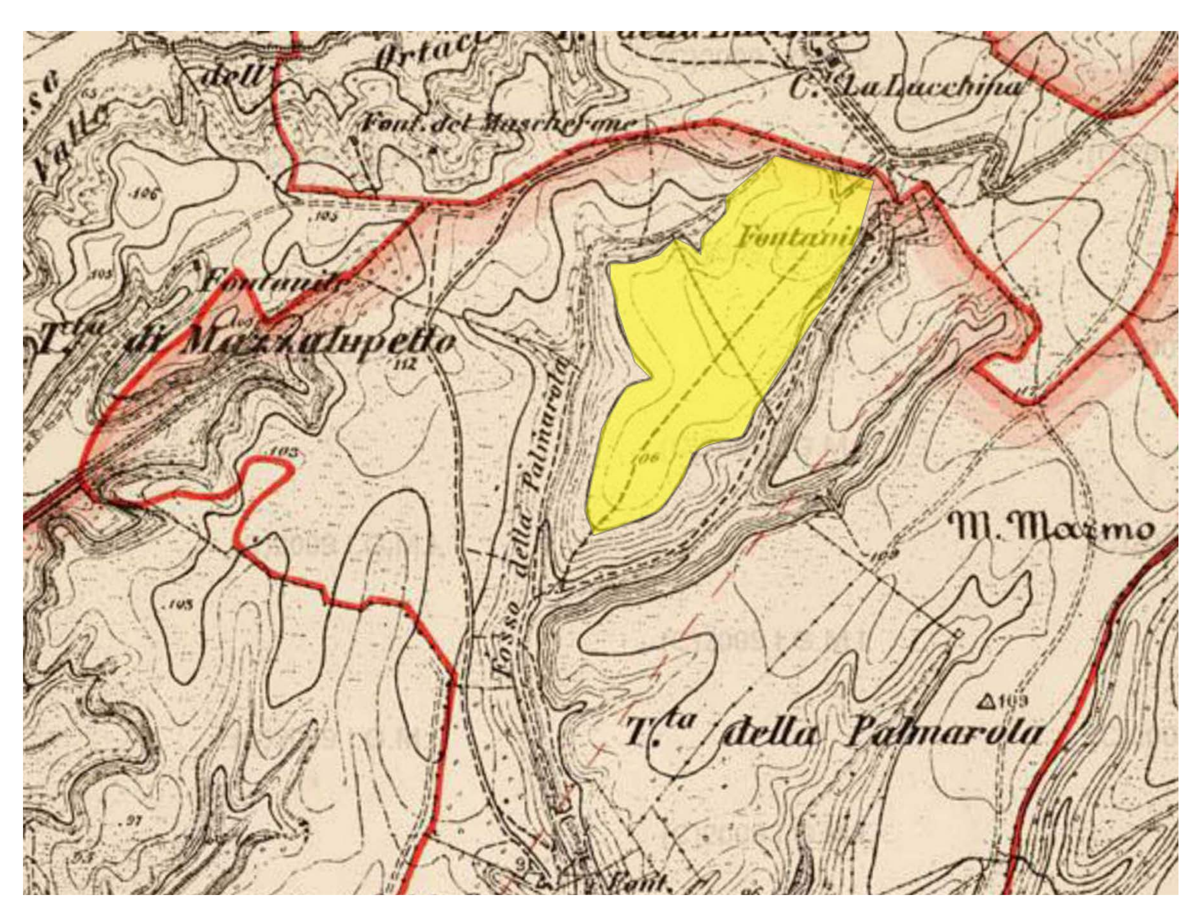


Figure 2. Tenuta della Lucchina. Historical cartograph
Carta dell'Agro Romano, 1904

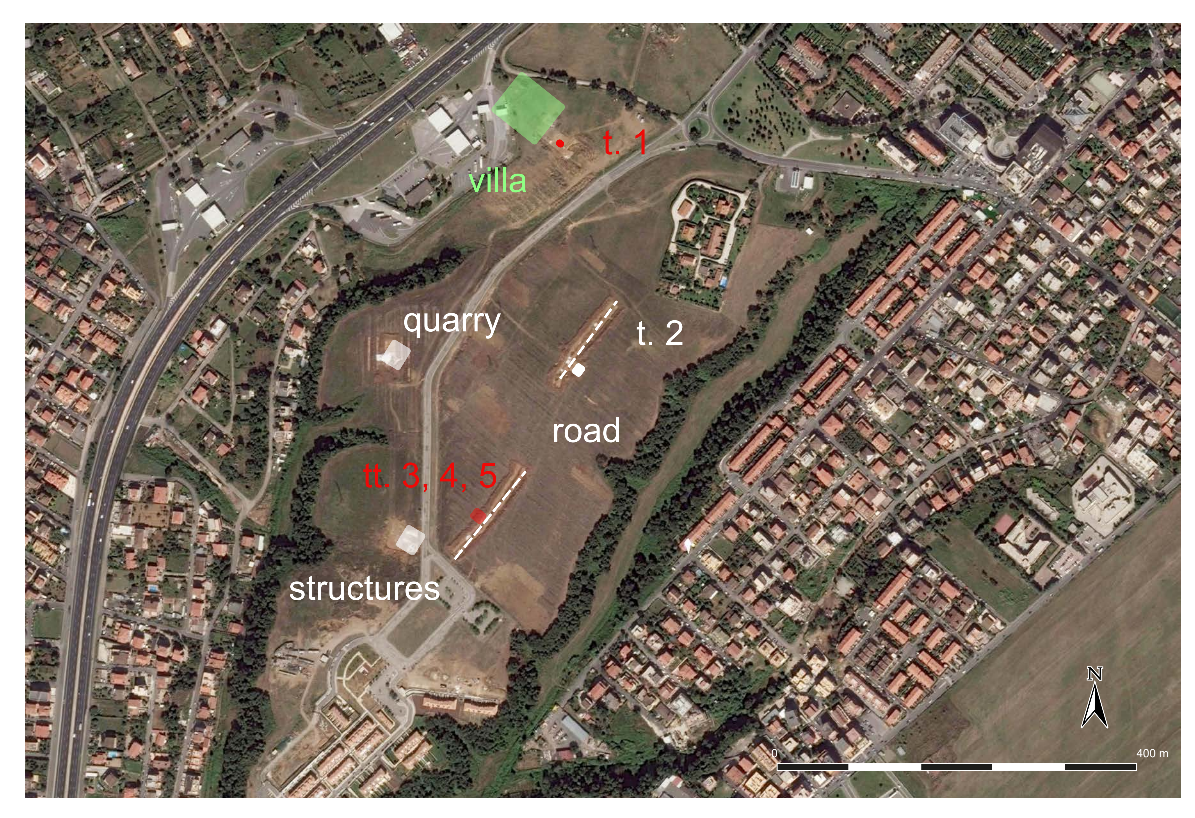


Figure 3. Tenuta della Lucchina. Site map showing the chronological phases
Red: Orientalising period; white: Archaic period; green: Roman Imperial period
Photo satellite : Google Earth



Figure 4. Tenuta della Lucchina. Area L. Structure map
CAD: Tethys Srl, re-elaborated by M. Arizza

a *dromos* and frontal chamber, probably indicating a shift towards new architectural formulas. Tomb 2 (an *a tramite* tomb) and a nearby complex of rooms, which are the subject of this paper, date from only a few years later. The remains of the frequentation during the Republican period consist of traces of cultivation and a few burials in pits. By contrast, the settlement structures that have been identified to the north-west of Tomb 1 date back to the Imperial age. The structure has not yet been investigated and is composed of walls that define rooms; the nearby Lucchina Nymphaeum, found in 1990,[4] is certainly linked to the villa. The frequentation of the area seems to have continued even after the villa was abandoned: indeed, a limekiln has been found, which was used to burn the marbles that once decorated the structures.

In this paper, we will examine the Archaic complex and the Archaic tomb. The removal of the ploughing layers in Area L (fig. 4), which extends across an area of about 600 m^2, revealed large quadrangular cuts (27.30 by 22.12 m approximately) made in the tufa bedrock and connected in some way with the remains of structures built in *opera quadrata* using blocks of local tufa, whose complex layout is yet to be clarified at the present stage of excavation. Indeed, it is yet to be determined whether we are in the presence of a single building comprising a series of non-communicating quadrangular rooms with different functions, or whether on the contrary we are dealing with a sort of small 'quarter' with cells for domestic habitation of limited size (two or three rooms at most, considering the internal partitions), placed one against another and separated, at times, by rainwater channels. The layout seems to form a horseshoe around an open area, which might be identified as a central courtyard; indeed, here we find extensive burnt areas, perhaps associated with open-air fireplaces, and this could amount to an area of collective domestic activity. There remain three rows of blocks reaching a maximum height of 1.1 m, while the absence of the higher levels means we cannot have a complete vision of the structure, particularly in some areas where only the corner sections of a few rooms survive.

On first analysis, the most striking comparisons–even if they are altogether premature–relate to Building C in the acropolis area F of the Etruscan inhabited area of Acquarossa,[5] to the second 'palace' of Murlo,[6] to the buildings of Lago dell'Accesa,[7] and to the building of Veio-Macchia Grande.[8] A recurring feature is the sequence of rooms, roughly quadrangular, lined up along a single long wall, with the possibility that they looked out on a 'courtyard' area. The construction method uses rows of tufa blocks, presumably extracted *in situ*, as demonstrated by the cuts and signs of excavation evident at the lowest level of the room on the tufa bedrock. This system, which is economically practical and highly logical, is found not only at Acquarossa[9] but also in

4 Santolini Giordani 1991-1992, pp. 226-227.
5 Wikander 1985, pp. 46-47, fig. 8; Collective 1986, p. 49, fig. 20; Strandberg Olofsson 2013, p. 33, fig. 14.
6 Nielsen and Phillips 1985, pp. 65-67; Tuck and Wallace 2013, fig. 3.2; p. 217, fig. 5.
7 Camporeale 1985, p. 136.
8 Van Kampen 2003, p. 27, fig. 27.
9 Collective 1986, p. 50.



Figure 5. Tenuta della Lucchina. Area L. Room A. Plan and picture
CAD and picture : Tethys Srl, re-elaborated by M. Arizza

the dwellings in the Via Aurelia area, which will be briefly discussed later. Room A (fig. 5) has a rectangular layout (6 by 4.6 m) which abuts the cut face of the tufa bedrock facing south-east, with a probable entrance facing south-west, consisting of a narrow corridor between the cut face of the bedrock and the south-east wall of an adjacent room. The upper part of the walls must have been built with several main wooden posts, whose imprint can be made out in the ground, which supported a framework of smaller poles and branches, reinforced with a coating of clay, of which a few collapsed fragments remain in the fill; the roof was made of pan-and-cover tiles.

A first analysis of the few ceramics and building materials discovered in the layers of fill allows us to establish an approximate chronology of the building's life–between the 6th and 5th centuries BC (bucchero cups and bowls, fine creamware bowls and large *chiaro-sabbioso* basins). Regarding the typology of the

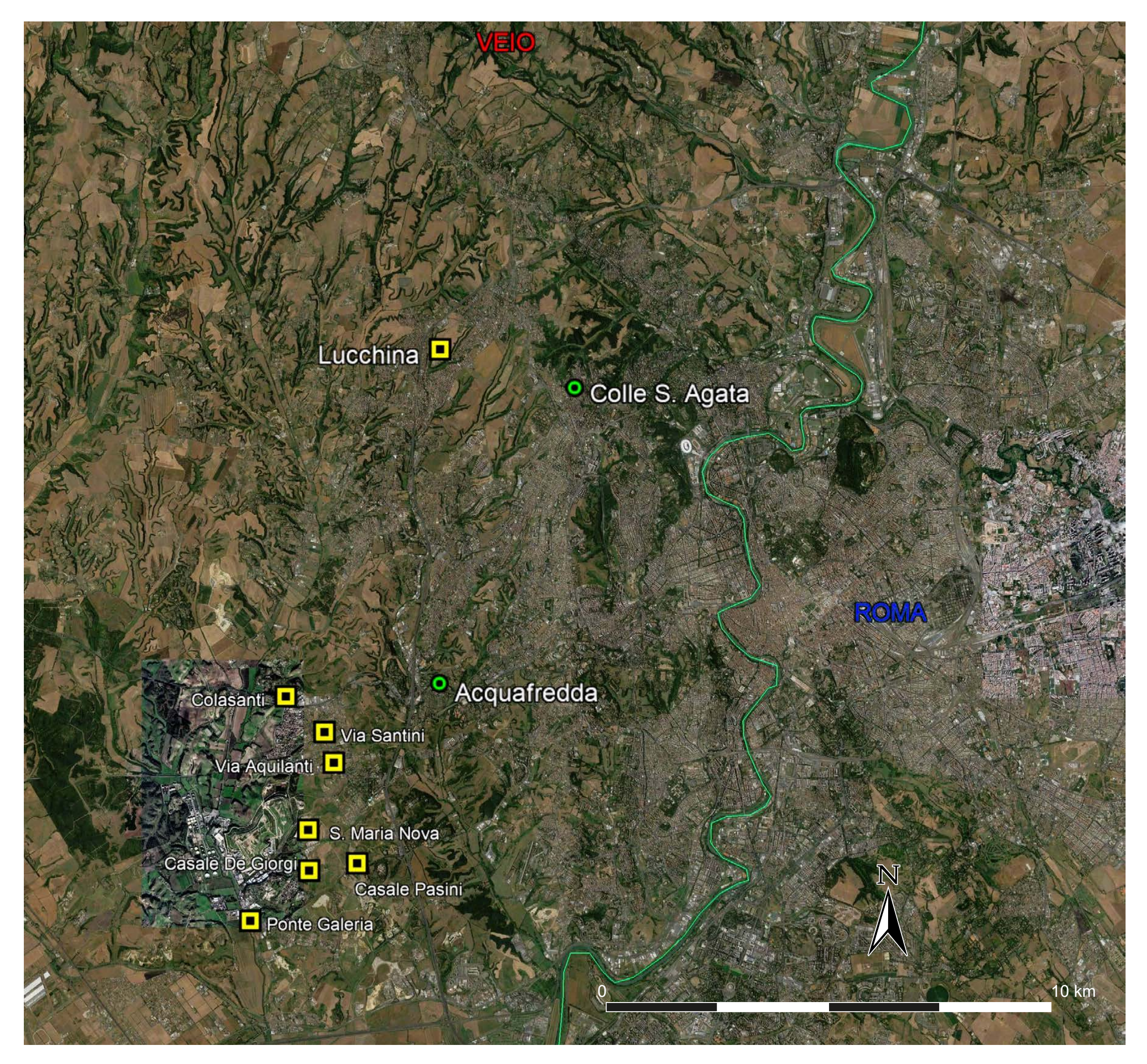


Figure 6. Map of the 'farms' and fortified sites in the Veii territory
Photo satellite : Google Earth

settlement, it seems that here we have not identified the defensive features found at other sites of the period, such as the site of Colle S. Agata[10] not far away (fig. 6). In this period there is the spread of so-called 'farms' which, between the end of the 7th and start of the 5th century BC, are found across a wide band of territory stretching from the centre of Veii almost to the sea; it is based on the establishment of a system of small–in our case, we might say medium-sized–units of habitation, distributed across the countryside, with predominantly productive characteristics.[11] Discoveries of dwellings are generally scarce, especially ones from this period, and they are typologically very diverse and 'inferior' from the size point of view; however, we can refer to the six dwellings discovered in the Massimina area around Via Aurelia, which can be placed in the same chronological range[12] (fig. 6). This territorial context, particularly favourable to transit, transportation and trade due to its proximity to both the ancient roadway and the river Galeria, which ran from the territory of Veii to the Tiber, was unfortunately subjected in the modern age to large-scale quarrying and haphazard urbanisation. The characteristics of these buildings, shown only by those semi-subterranean parts that survived the quarrying and farming processes, are fairly common: set into the tufa bedrock at various depths (from 0.5 to 1.6 m), occasionally with an oval layout but more often sub-rectangular, of limited size (from 12 to 50 m^2 approximately), with one or two rooms and peripheral walls made from local stone (*macco*) or square tufa blocks, and with roofing of pan-and-cover tiles made from *impasto rosso-bruno* or *chiaro-sabbioso*. In terms of chronology, the material found inside can be placed between the late 7th and 5th centuries BC. As in the

10 Caprino 1954.
11 Carandini *et al.* 2006; Cifani 2002; Di Giuseppe 2005.
12 Rossi Diana 2008, pp. 59-72.

case of Tenuta Lucchina, in all the areas adjacent to the structures there are signs that the tufa bedrock has been worked for farming purposes: levelling of the land, channels, silos and drainage systems, and water capture by means of ditches, tunnels and wells. The semi-subterranean construction method and the organisation of the farming areas are in common with coeval evidence found in the suburbs of Rome, also outside the territory of Veii.[13] There is no trace, however, of defensive apparatus; but here too we must remember that there was a fortified site on the main road, Via Aurelia, not far away–that of Acquafredda.[14]

We can therefore imagine that, with the development of an agriculture of structured production in the countryside of Veii in this period, a reasonably tranquil life was guaranteed,[15] thanks to an organised system of fortified sites on the major roads. Furthermore, the establishment of these sites, certainly planned centrally, occurs at the same time as the birth of the farms. Colle S. Agata and Acquafredda both have strategic positions, standing dominant on high ground, protected by watercourses and linked to important roads. They also both have a large, circular, defensive moat created to protect the *arce*, a complex network of various smaller ditches, burnt areas present inside some ditches, and a system of water drainage and collection. These are small agglomerations, then, created for the purposes of control and defence, able to support themselves and to hold out militarily.[16]

D.R.

As already mentioned, the investigations near Tenuta della Lucchina have yielded, among other things, tombs of the so-called *a tramite* or *a vestibolo* type: an uncovered quadrangular room dug out of the tufa which, in many cases, is accessed via steps, with niches and *loculi* in the walls.[17] In the present case, Tomb 2 (fig. 7) has two niches for cremations and a *loculus* for inhumation, all covered with red tiles. Burial number 1 is a cremation: the bones, which are burnt, were probably kept in a wooden or fabric container and were found together at the back of the niche. The grave goods (fig. 8) consisted of gold earrings (*a tubo* type) with cluster decorations,[18] an undecorated bronze mirror, small depurated-ware plates[19] and one glass container;[20] some items among the grave goods were near to or touching the body of the deceased at the time of cremation, as shown by clear signs of deformation due to the heat. Burial number 2, on the other hand, is an inhumation: the deceased was buried supine, and arranged around the body were small depurated-ware plates, an attic red-figure cup-*skyphos* ('bolsal' type) with a depiction of an owl among olive branches,[21] an *oinochoe* of the *a cartoccio* type,[22] and numerous miniature pots (*anforetta a fasce*,[23] *pelike* in *vernice nera sovradipinta*, bucchero-ware *olla*, fine creamware jug[24]), as well as a small, very fragmentary glass ornament and a bronze object, perhaps an *aes rude*.[25] The third and final burial is another cremation: inside the niche a cinerary urn (*olla*) was present, containing the burnt bones of the deceased, another similar *olla*,[26] small depurated-ware plates, a miniature bucchero-ware cup[27], a small, fine creamware jug and a bucchero-ware *kylix*.[28] The chronology of this tomb can be fixed to between the second half of the 5th and the 4th century BC,[29] perhaps after the final Roman conquest, demonstrating that it is not possible, at least based on an examination of these archaeological traces in the territory, to identify a clear break in 396 BC.

This tomb therefore falls within a type of architecture already well delineated by Luciano Drago in the 1990s,[30] taken up again by Alessandro Palmieri,[31] and recently studied and published by the author.[32] In our attempt to investigate the characteristic Veian funerary practices between the 6th and 4th centuries BC, the information generated by new discoveries enables us to pose specific questions and to examine in depth some

13 For example, in Fidene, Centocelle, Casal Brunori and Torrino. See Cifani 2008 pp. 174-218.
14 Rossi and Chianello 1986; Rossi Diana 1988; Rossi Diana 1990; Damiani and Pacciarelli 2006.
15 Bartoloni 2003 p. 21.
16 Arizza and Rossi in press.
17 Arizza 2019, p. 37ff.; Arizza 2020a, pp. 113-139.
18 Ambrosini 1996, pp. 42-43.
19 Murray Threipland and Torelli 1970, pp. 75-76.
20 Grose 1989, p. 139 n. 83.
21 Massoul 1935, pp. 69-70, pls 32, 22/24; similar decoration on a *skyphos* from the territory of Veii – Loc. Muratella: Cianfrigia and Moffa 2008, pp. 408-409.
22 Vighi 1935, p. 67, fig. 11.
23 Ambrosini 2009, pp. 181-182, fig. 5A.
24 Murray Threipland and Torelli 1970, p. 76.
25 Cianfrigia and Moffa 2008, pp. 408-409.
26 Carbonara, Messineo and Pellegrino 1996, pp. 78-79.
27 Murray Threipland and Torelli 1970, pp. 73, 90, I.
28 Murray Threipland and Torelli 1970, pp. 73, 90, H.
29 For the analysis of the bones: Arizza 2020a, pp. 113-139.
30 Drago 1997, pp. 239-280.
31 Palmieri 2009, pp. 371-396.
32 Arizza 2020a.



Figure 7. Tenuta della Lucchina. Tomb 2
Picture: Thetys Srl

subjects of which, for the sake of brevity, we will only cite examples, but which the author is in the process of exploring. The first subject concerns the presence, inside the same tomb, of burials using different rites (cremations and inhumations), as observed not only in Lucchina but also in Casalaccio,[33] in Monte Oliviero[34] and in the tomb in the Muratella locality.[35] The architectural characteristics of the *a tramite* tombs show, in comparison with previous chamber tombs, an enlargement of the access area (from the *dromos* to the vestibule) to the detriment of the areas dedicated to the deceased (from the chamber to the niches). Therefore, it seems justified imagining a family unit which builds a tomb for its members with a 'communal' space where they can gather, and which creates new niches or *loculi* when other family members die. From this perspective, the presence of several burials might indicate that the tomb was used over an extended period, and so the presence also of mixed rites might seem to further strengthen this hypothesis. The analysis of the grave goods, when compared to those of coeval Veian structures, may allow us to identify an evolution over time in the ways these tombs were used.[36] A further path of research to explore is the presence of imported vases in the grave goods of the *a tramite* tombs of this period. For example, among the grave goods of Tomb 2 (Burial 2) there is a red-figure Attic vase, as there is in Tomb 6 in Valle Santa,[37] and also in the tomb in the Muratella locality.[38] At a time, now well documented, in which we observe a general impoverishment in the richness and number of objects in the grave goods in Veii, Rome and Latium,[39] what are we to make of the presence of these vases? A similar question arises concerning the objects of particular value, such as the gold earrings: for example, a coeval tomb in the Pantanaccio locality,[40] also in the territory of Veii, includes numerous items of gold jewellery and ornaments.

A final subject we wish to mention is the rarity among the grave goods of bronze items which might be interpreted as an *aes rude*. Apart from the grave goods of the inhumation in Lucchina, we find such an object– again in the territory of Veii–in the tomb at Muratella, and in Fidene in the well known '*Tomba della Fanciulla*'

33 Tombs 19 and 20: Vighi 1935, pp. 66-68.
34 Tomb 4: Stefani 1928, pp. 104-105.
35 Cianfrigia and Moffa 2008, pp. 406-412.
36 Arizza 2020a, pp. 415-423.
37 De Cristofaro *et al.* 2015, pp. 133-144.
38 Cianfrigia and Moffa 2008, pp. 408-409.
39 Colonna 1977, pp. 131-165; Arizza 2020c; Arizza 2020d.
40 Rizzo 1983, pp. 287-288.







Figure 8. Tenuta della Lucchina. Tomb 2. Selection of the grave goods
Pictures: M. Arizza

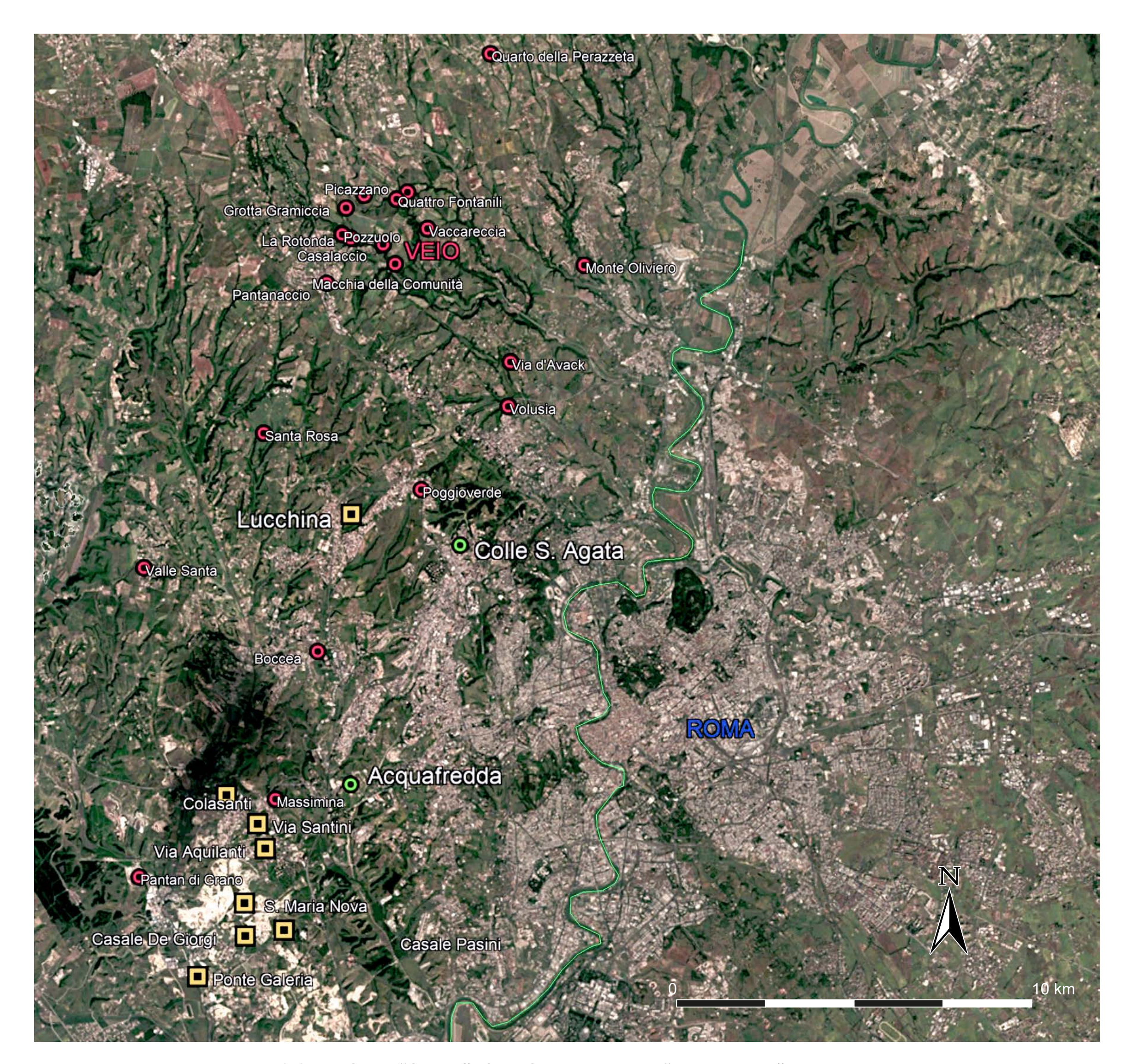


Figure 9. Veii territory. Map of the "farms", fortified sites and "a vestibolo" tombs
Photo satellite : Google Earth

of the Archaic period.[41] In the two Veian examples, the item was in the hand of the deceased or alongside it, while in the tomb in Fidene, post-burial factors have altered the original position. Since the 19th century, one line of interpretation has tried to equate, in terms of their symbolic dimension within the burials, the presence of these items with that of later coins: Charon's obols. This perhaps too obvious association was debated again in the late 1980s, leaving the definitive interpretation once more in doubt.[42]

To summarise, the data revealed so far seem to offer the possibility of contributing important information to our picture of the settlement and culture of the territory and of the inhabitants of the Veian area nearest to Rome between the 6th and 4th centuries BC. Matching the arrangement of the dwelling structures (showing the characteristics mentioned above) with the arrangement of the *a vestibolo* tombs, which as we have seen can certainly be attributed to Veian culture (fig. 9), there emerges a 'boundary' which, though blurred geographically, is nevertheless quite recognisable in terms of cultural affinity. It was a territory of clear significance to the Veians and one that, in the 6th to 4th centuries BC, managed its interests in the salt flats and the sea on the right bank of the Tiber.[43] Certainly, the progress of systematic excavation and the retrieval of archive data will continue to provide information that is useful in defining the issue more fully, and so although the proposed map may undergo some changes, the trend that emerges from it seems clear and rich in meanings to be interpreted.

41 Di Gennaro 1990, pp. 65-68.
42 Bergonzi and Piana Agostinetti 1987, pp. 217-220.
43 De Cristofaro and Piergrossi 2016; Arizza 2020b.

So, in conclusion, we would like to repeat a quote from the anthropologist Ugo Fabietti: '*i contenuti culturali non determinano il confine ma possono servire, in alcune circostanze, a crearlo*'.[44] With this we mean to propose an approach which considers the identification of the boundaries between Veii and Rome by means of analysis of the material culture, funerary customs and settlement methods of two social groups, rather than research motivated by a focus on the geographical demarcation of a territorial line.

M.A.

Abstract. *The recent archaeological discoveries made in the north-western quadrant of Rome, within the ambit of so-called 'emergency archaeology', make it possible to put knowledge into practice in a subject area which stimulates intense academic debate: the territory between Veii and Rome, in the period between the Archaism and the final conquest of the Etruscan city. The data available until now that have been employed in the reconstruction of settlement dynamics come almost exclusively from funerary contexts. The archaeological evidences–pertaining to residential structures–are rare and sporadic, although gradually increasing. The case illustrated here of the excavation in the Lucchina area (Via Trionfale, Ottavia) represents a rare opportunity to examine a 'border' culture in depth through information provided by investigations–still under way–into a complex of Etruscan-Veian dwellings: houses with a tripartite layout of which there remain the bases in tufa blocks and collapsed tiles. In the necropolis, on the other hand, a tomb is being investigated of the Veian type* a vestibolo *or* a tramite*, with access steps and three* loculi *(two for cremations and one for inhumation) which have yielded a rich funerary equipment. A Veian community, then, providing evidence of the phenomenon of 'internal colonisation' of the suburb of the city so close to the border with Rome.*

Résumé. *Les récentes découvertes archéologiques faites dans le quadrant nord-ouest de Rome, dans le cadre de ce que l'on appelle « l'archéologie préventive », permettent de mettre en pratique les connaissances dans un domaine qui suscite d'intenses débats académiques : le territoire entre Véies et Rome, dans la période entre l'archaïsme et la conquête de la ville étrusque. Les données disponibles jusqu'à présent et employées dans la reconstruction des dynamiques de peuplement, proviennent presque exclusivement de contextes funéraires. Les témoignages archéologiques – relatifs aux structures résidentielles – sont rares et sporadiques, bien qu'ils augmentent progressivement. Le cas de la fouille dans la région de Lucchina (Via Trionfale, Ottavia) illustré ici représente une occasion rare d'approfondir une culture « frontalière » à travers les informations fournies par les investigations – toujours en cours – sur un complexe d'habitations étrusco-véiennes : les maisons avec une disposition tripartite dont il reste les bases en blocs de tuf et tuiles effondrées. Dans la nécropole, en revanche, est à l'étude un tombeau de type véien* a vestibolo *ou* a tramite, *avec des marches d'accès et trois* loculi *(deux pour les crémations et un pour l'inhumation) qui ont livré un riche équipement funéraire. Une communauté véienne, donc, témoignant du phénomène de « colonisation interne » de la banlieue de la ville si proche de la frontière avec Rome.*

44 Fabietti 2005, p. 183.

Bibliography

Ambrosini L. 1996, 'La fioritura del centro falisco tra il vi ed il V secolo a.C.', *in* L. Ambrosini, S. Maurizi and L.M. Michetti (eds), *Corchiano ed il suo territorio nell'antichità*. Viterbo, pp. 30-44.

Ambrosini L. 2009, 'La ceramica etrusca a Roma agli inizi del v sec. a.C.: le anforette a fasce e a decorazione vegetale', *in* G. Della Fina (ed.), *Gli Etruschi e Roma: fasi monarchica e alto-repubblicana. Atti del XVI convegno internazionale di studi sulla storia e l'archeologia dell'Etruria*, Annali della Fondazione per il Museo 'Claudio Faina' (Testo stampato) 16, Rome, pp. 177-219.

Collective 1986, *Architettura etrusca nel viterbese: ricerche svedesi a San Giovenale e Acquarossa, 1956-1986. Viterbo, Museo archeologico nazionale, Rocca Albornoz dal 19 settembre 1986*, Rome.

Arizza M. 2019, 'Ideologia funeraria a Veio tra età arcaica e classica: architetture, oggetti e ritualità', *in* M. Arizza (ed.), *Società e pratiche funerarie a Veio. Dalle origini alla conquista romana. Atti della giornata di studi, Roma, 7 giugno 2018*, Rome, pp. 45-66.

Arizza M. 2020a, *Tra Ostentazione e Austerità. Le tombe di Veio tra vi e iv sec. a.C.*, Rome, 2020.

Arizza M. 2020b, 'Un porto di mare! Il *kantharos* di via d'Avack, il commercio di cavalli e la navigazione veiente', *Mediterranea* 17, pp. 133-145.

Arizza M. 2020c, 'Le XII Tavole a Roma, riduzione dei corredi funerari a Veio. tradizione letteraria ed evidenza archeologica a confronto', *in* M.T. D'Alessio and C.C. Marchetti (eds), *RAC in Rome. Atti della 12a Roman Archaeology conference, 2016: le sessioni di Roma*, Rome, pp. 151-158.

Arizza M. 2020d, 'Austerity and cultural tradition: funerary architectures and ideologies in the territory of Veii between the Archaic period and the Roman conquest', *in* V. Acconcia (ed.), *L'età delle trasformazioni. L'Italia medio-adriatica tra il v e il iv secolo a.C. : nuovi modelli di autorappresentazione delle comunità a confronto e temi di cultura materiale. Atti del Workshop internazionale, Chieti, 18-19 aprile 2016*, Rome, pp. 29-40.

Arizza M., De Cristofaro A., Piergrossi A. and Rossi D. 2013, 'La necropoli orientalizzante di via d'Avack (Roma)', *in* R. Cascino, U. Fusco and C. Smith (eds), *Novità nella ricerca archeologica a Veio: dagli studi di John Ward-Perkins alle ultime scoperte. Atti della giornata di studi, British School at Rome, 18 gennaio 2013*, Rome, pp. 147-153.

Arizza M., De Cristofaro A., Piergrossi A. and Rossi D. 2015, 'La tomba di un aristocratico *naukleros* dall'agro veientano. Il *kantharos* con scene di navigazione da via D'Avack', *Archeologia Classica* 63, pp. 51-131.

Arizza M. and Rossi D. 2014, 'Case e tombe etrusche alla Lucchina. I primi risultati delle indagini archeologiche', *Monte Mario*, marzo-aprile 2014.

Arizza M. and Rossi D. in press, '«Buoni confini fanno buoni vicini». Acquafredda: un sito di frontiera tra i territori di Veio e Roma', *in* V. Acconcia, I. Van Kampen and A. Piergrossi (eds), *Gli etruschi e gli altri popoli dell'Italia centrale tra storia, cultura materiale e modelli di autorappresentazione. Scritti in onore di Gilda Bartoloni*, *Mediterranea* 18, in press.

Bartoloni G. 2003, 'Veio e Roma: considerazioni alla luce di recenti indagini', *in* I. Van Kampen (ed.), *Dalla Capanna alla Casa*, Formello, pp. 13-21.

Bergonzi G. and Piana Agostinetti P. 1987, 'L'"obolo di Caronte". "Aes Rude" e monete nelle tombe: la Pianura Padana tra mondo classico e ambito transalpino nella seconda età del ferro', *Scienze dell'Antichità* 1, 1987, pp. 161-223.

Camporeale G. (ed.) 1985, *L'Etruria mineraria*, Milan.

Caprino C. 1954, 'Roma (via Trionfale). I ritrovamenti di Innocenzo dall'Osso sul colle di Sant'Agata di Monte Mario, *Notizie degli scavi di antichità* 8, pp. 195-268.

Carandini A., D'Alessio M.T. and Di Giuseppe H. (eds) 2006, *La fattoria e la villa dell'Auditorium*, Rome.

Carbonara A., Messineo G. and Pellegrino A. (eds) 1996, *La necropoli etrusca di Volusia*, Rome.

Cianfrigia L. and Moffa C. 2008, ‘Poggio della Muratella. Località Casale Somaini. Ritrovamenti archeologici (Municipio XV)’, *Bullettino della Commissione Archeologica comunale di Roma* 109, pp. 406-412.

Cifani G. 2002, ‘Notes on the rural landscape of central Tyrrhenian Italy in the 6th-5th c. B.C. and its social significance’, *Journal of Roman Archaeology* 15, pp. 247-260.

Cifani G. 2008, *Architettura romana arcaica: edilizia e società tra Monarchia e Repubblica*, Rome.

Colonna G. 1977, ‘Un aspetto oscuro del Lazio antico. Le tombe di vi-v secolo a.C.’, *Parola del Passato* 32, pp. 131-165.

Massoul M. 1935, *Corpus Vasorum Antiquorum. France* 13. *Musée National de Sèvres*, Paris.

Damiani I. and Pacciarelli M. 2006, ‘L'insediamento di Acquafredda e l'occupazione rurale del territorio tra Roma, *Caere* e Veio dal primo Ferro all'età arcaica’, *in* A. Carandini, M.T. D'Alessio and H. Di Giuseppe (eds), *La fattoria e la villa dell'Auditorium*, Rome, pp. 511-556.

De Cristofaro A., Matta S. and Sforzini C. 2015, ‘La necropoli di Valle Santa nell’Agro Veientano (Roma, via di Boccea)’, *Orizzonti* 16, pp. 133-144.

De Cristofaro A. and Piergrossi A. 2016, ‘Ripa Veientana. Per una storia del territorio tra Veio e Roma dall’viii al iv secolo a.C.’, *Meditrerranea* 12-13, pp. 31-76.

Di Gennaro F. 1990, ‘Tomba femminile di Fidene’, *in* M.R. Di Mino and M. Bertinetti (eds), *Archeologia a Roma. La materia e la tecnica nell’arte antica*, Rome, pp. 65-68.

Di Giuseppe H. 2005, ‘*Villae*, *Villulae* e fattorie nella Media Valle del Tevere’, *in* B. Santillo Frizell and A. Klynne (eds), *Roman villas around the Urbs : interaction with landscape and environment. Proceedings of a conference at the Swedish Institute in Rome, September 17-18, 2004*, Rome, pp. 1-19.

Drago L. 1997, ‘Le tombe 419 e 426 del sepolcreto di Grotta Gramiccia a Veio. Contributo alla conoscenza di strutture tombali e ideologia funerariaa Veio tra il vi e il v secolo a.C.’, in *Etrusca et Italica. Scritti in ricordo di Massimo Pallottino*, Pisa, pp. 239-280.

Fabietti U. 2005, ‘La costruzione dei confini in antropologia. Pratiche e rappresentazioni’, *in* S. Salvatici (ed.), *Confini. Costruzioni, attraversamenti, rappresentazioni*, Bolzano, pp. 177-186.

Grose D.F. 1989, *Early Ancient Glass*, New York.

Murray Threipland L. and Torelli M. 1970, ‘A semi-subterranean etruscan building in the Casale Pian Roseto (Veii) area’, *Papers of the British School at Rome* 38, pp.62-121.

Nielsen O.E. and Phillips K.M. 1985, ‘Poggio Civitate (Murlo)’ *in* S. Stopponi (ed.), *Case e Palazzi d’Etruria*, Milan, pp. 64-154.

Palmieri A. 2009, ‘Le tombe laziali di vi e v sec. a.C. Considerazioni da una prospettiva etrusca’, *in* L. Drago (ed.), *Il Lazio dai Colli Albani ai Monti Lepini tra preistoria ed età moderna*, Rome, pp. 371-396.

Rizzo M.A. 1983, ‘Veio: Tomba a incinerazione’, *in* M. Cristofani and M. Martelli (eds), *L’oro degli etruschi*, Novara, pp. 287-288.

Rossi Diana D. 1988, ‘Roma, via Aurelia Km.9,400. L’insediamento arcaico in via di Acquafredda. Campagna di scavo 1984’, *Notizie degli scavi di antichità* 8/38-39, pp. 169-205.

Rossi Diana D. 1990, ‘Scavi in località Acquafredda’, *Archeologia Laziale* 19, pp. 113-137.

Rossi Diana D. (ed.) 2008, *Archeologia a Massimina. Frammenti di storia del suburbio romano da un quartiere sulla Via Aurelia*, Roma.

Rossi D. and Chianello M. 1986, ‘Via Aurelia. Km.9,400. Località Acquafredda (Circ.XVIII)’, *Bullettino della Commissione Archeologica comunale di Roma* 91, pp. 762-770.

Santolini Giordani R. 1991-1992, ‘Località Lucchina – Tenuta Colonna (circ. XIX)’, *Bullettino della Commissione Archeologica comunale di Roma* 94, p. 221-230.

Stefani E. 1928, ‘Veio. Scoperta di antichi sepolcri nella tenuta di Monte Oliviero, presso Prima Porta’, *Notizie degli scavi di antichità* 4, pp. 95-105.

Strandberg Olofsson M. 2013, ‘Fragments with horses and wolf’s teeth. Black impasto and its association with periods and buildings in the monumental area at Acquarossa’, *Opuscula* 6, pp. 23-43.

Tuck A. and Wallace R. 2013, 'Letters and Non-Alphabetics Characters on Roof Tiles from Poggio Civitate (Murlo)', *Etruscan Studies* 13/2, pp. 211-262.

Van Kampen I. 2003, 'Dalla capanna alla casa a Veio', *in* I. Van Kampen (ed.), *Dalla Capanna alla Casa*, Formello, pp. 23-29.

Vighi R. 1935, 'Veio. Scavi nella necropoli, degli alunni dell'anno 1927-28 del Corso di Topografia dell'Italia Antica della R. Università di Roma', *Notizie degli Scavi di Antichità* 11, p. 40-68.

Wikander C. 1985, 'Acquarossa. Zona F', *in* S. Stopponi (ed.), *Case e Palazzi d'Etruria*, Milan, pp. 31-63.

Représenter le passage dans l'au-delà : les images de rites funéraires sur les tombeaux (XIIIe-XIVe siècles)

Representing the Crossing into the Afterlife: Images of Funerary Rites on Tombs (13th-14th centuries)

DOI : 10.35562/frontieres.1287

Haude Morvan
Maître de conférences à l'université Bordeaux Montaigne, Ausonius (UMR 5607)

Le XIIIe siècle constitue un moment de mutation du rapport à la mort dans les sociétés chrétiennes occidentales. Il marque une évolution importante dans la conception de l'au-delà, comme l'a montré Jacques Le Goff dans son célèbre livre *La naissance du Purgatoire*[1]. Dans le même temps, ce siècle voit l'aboutissement d'un processus d'unification liturgique, avec la diffusion dans tous les diocèses du pontifical romain[2], unification qui concerne notamment les rites accompagnant la mort, désormais plus étroitement encadrés par l'Église. Ces deux phénomènes se croisent, puisque la « naissance du Purgatoire » comme un lieu défini où l'âme passe une période précisément comptabilisée donne aux rites funéraires et commémoratifs une fonction nouvelle : contribuer au devenir de l'âme dans l'au-delà, en diminuant le temps qu'elle passera au Purgatoire.

Ce contexte a favorisé l'apparition et la diffusion de représentations peintes ou sculptées des rites sur les monuments funéraires. Ces images fixent ce moment où l'âme est encore à la frontière entre le monde des vivants et celui des morts. Malgré une déclinaison des rites funéraires en plusieurs étapes distinctes, depuis l'agonie jusqu'à la mise en terre[3], et malgré la richesse des images évoquées dans les oraisons et les psaumes qui les ponctuent[4], l'iconographie qui se développe au XIIIe siècle sur les tombes se caractérise par une relative standardisation et une polarisation sur quelques motifs, en particulier l'absoute et l'*elevatio animae*. Il s'agira ici d'interroger les raisons et les enjeux de cette sélectivité des images, à partir d'un corpus de monuments situés en France, en Italie et en Castille. L'étude de l'iconographie des funérailles met par ailleurs en lumière des influences à double sens entre l'art funéraire et l'iconographie biblique et hagiographique. Ces échanges reflètent la frontière poreuse qui sépare les défunts prestigieux (hauts ecclésiastiques, princes) des saints.

L'objet au cœur de cet article, le monument funéraire médiéval, est par essence complexe. D'un côté, sa portée est individuelle et eschatologique ; de l'autre, elle est collective et intimement liée à l'ici-bas. En effet,

1 Le Goff 1981.
2 Goullet, Lobrichon et Palazzo 2004, p. 10-24.
3 Pour une description des rites encadrant la mort à la fin du Moyen Âge : Binski 1996, p. 29-69 ; Alexandre-Bidon 1998, en particulier p. 67-133.
4 Les gestes et les prières qui accompagnent l'agonie et les funérailles selon le pontifical romain sont édités et traduits en français dans : Goullet, Lobrichon et Palazzo 2004, p. 342-373.

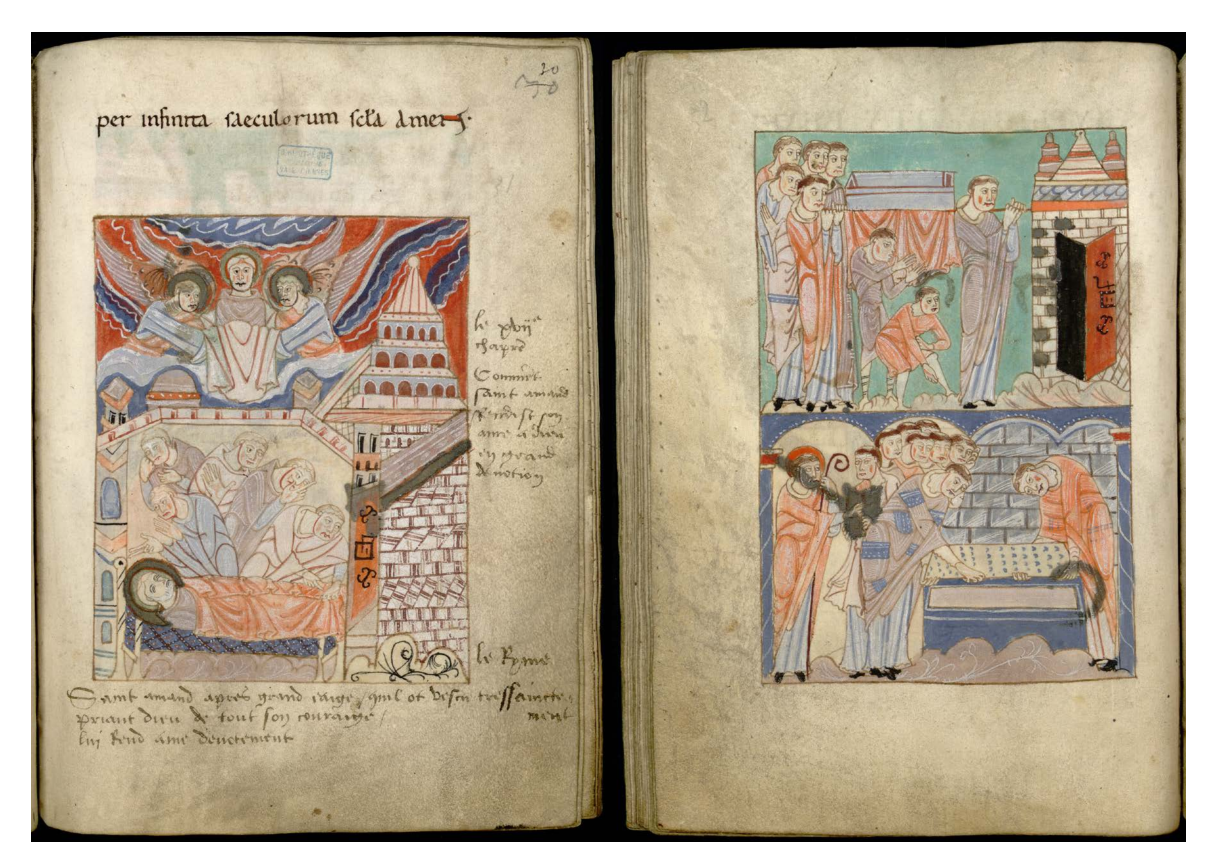


Figure 1. Valenciennes, Bibliothèque municipale, ms. 502 (*Vie et miracles de saint Amand*), 1066-1107, f. 30 r° et v°: mort de saint Amand
© Institut de recherche et d'histoire des textes

une tombe monumentale ne commémore pas seulement un individu, mais aussi un groupe (une famille, la succession des évêques de tel ou tel diocèse, la papauté, un ordre régulier, etc.). En outre, la tombe d'un dignitaire ecclésiastique ou laïque a également une portée collective, en ce qu'elle est le vecteur de la mémoire d'une figure ayant valeur d'*exemplum*, contribuant ainsi à guider le fidèle vers le salut[5]. Ces différents niveaux de lecture doivent être pris en compte dans l'analyse des images de rites funéraires peintes ou sculptées sur les tombes.

Aux origines d'un thème iconographique : la représentation des rites funéraires avant le XIIIe siècle

Jusqu'au XIIIe siècle, les images de la mort sont essentiellement bibliques et, à partir de l'époque romane, hagiographiques[6]. La mort de personnages vétéro- ou néo-testamentaires est largement représentée, notamment la Dormition de la Vierge, qui fait l'objet d'une tradition iconographique importante aussi bien dans la chrétienté occidentale que dans le monde byzantin.

Les images de la mort d'un saint émanent surtout du monde monastique, qui produit une littérature importante dès l'Antiquité tardive autour de la mort du saint moine, seul ou entouré de ses disciples. La dimension liturgique est tantôt absente, tantôt très marquée[7]. Dans le contexte monastique de l'époque romane, le thème est mis en image dans les manuscrits et dans l'art monumental à travers différents moments : le saint recevant les derniers sacrements[8], sa dernière exhortation à ses disciples[9], la montée de l'âme au ciel, portée par des anges (*elevatio animae*)[10], la veillée du corps par les disciples qui récitent des psaumes[11], la procession portant

5 Morvan 2020.
6 Treffort 1993.
7 Leclercq 1982 ; Alexandre 1984 ; Lauwers 1988 ; Henriet 1993.
8 Médiathèque de Troyes, ms. 2273 (vers 1100), f. 73v (mort et inhumation de saint Maur). Voir Denoël 2005.
9 Bibliothèque Nationale de France, n.a.l. 1390 (vers 1100), f. 5r (mort de saint Aubin). Au folio suivant (5v), une autre enluminure pleine page représente les moines réunis autour du tombeau fermé, recouvert d'un drap.
10 Bibliothèque municipale de Valenciennes, ms. 502 (entre 1066 et 1107), f. 30r (mort de saint Amand).
11 Poitiers, Saint-Hilaire, chapiteau représentant la mort du saint éponyme (XIe siècle). La composition inclut également une *elevatio*



Figure 2. Saint-Bertrand-de-Comminges, cathédrale, tombe de l'évêque Hugues de Castillon († 1352) (détail)
Cliché : Haude Morvan

le corps vers son lieu d'inhumation, souvent identique aux représentations de translations[12], ou encore l'encensement du corps placé dans un sarcophage ou un cercueil[13] (fig. 1). Ces images sont d'ailleurs souvent liées à la possession de reliques dont elles matérialisent la présence[14]. Dans les différentes scènes choisies pour illustrer la mort, les clercs qui entourent le saint portent généralement des objets liturgiques – croix processionnelle, luminaires, encensoir –, qui reflètent le développement de la liturgie funéraire en milieu monastique.

La représentation des rites pour des défunts non saints est en revanche très rare à l'époque romane. Un cas bien connu, qui constitue un hapax dans l'histoire de l'enluminure du haut Moyen Âge, est le sacramentaire de l'évêque d'Ivrea Warmundus, où sont illustrées en plusieurs enluminures les funérailles d'un laïc[15].

Le développement des monuments funéraires à partir du XIIe siècle

La mise en image des rites funéraires se développe également sur les tombes à partir du XIIe siècle. La réapparition à cette période d'une matérialisation individualisée des sépultures est un phénomène bien connu : il concerne aussi bien les laïcs que les clercs, et touche au cours des derniers siècles du Moyen Âge une part de plus en plus large de la société[16]. Dès le XIIe siècle, apparaissent sur les tombes des officiants angéliques, tenant, par exemple, un encensoir. Les images évoquant les rites terrestres d'accompagnement de la mort apparaissent peu après, en France et en Espagne[17]. Marie-Pasquine Subes a attiré l'attention sur quelques reliefs assez modestes dans les Pyrénées catalanes, datés autour de 1200, réalisés presque en série[18]. Une représentation de

animae.

12 Bibliothèque municipale de Valenciennes, ms. 502 (entre 1066 et 1107), f. 30v (funérailles de Saint Amand). L'enluminure est divisée en deux scènes : le transport du cercueil vers l'église et la fermeture du couvercle du sarcophage.

13 Voir par exemple les funérailles de saint Benoît et de saint Maur dans le manuscrit vat. lat. 1202 de la Bibliothèque Apostolique Vaticane, copié et enluminé au Mont-Cassin sous l'abbatiat de Desiderius (1058-1086), f. 80 et 168 (Donadieu-Rigaut 2005, p. 224-236), ou encore les funérailles des apôtres sur les portes en bronze de Saint-Paul-hors-les-murs à Rome, réalisées à Constantinople en 1070.

14 Voir par exemple : Voyer et Debiais 2009.

15 Schmitt 1990, p. 209-224 ; Palazzo 1999, p. 85 ; Frugoni 2005, p. 916-936 ; Mackie 2010.

16 Dectot 2006a.

17 S'Jacob 1954, p. 69-108.

18 Subes 2011.

la procession funéraire apparaît pour la première fois sur la tombe de Louis de France († 1260), qui se trouvait originellement à Royaumont[19]. Par ce thème, la tombe met en valeur le lignage princier, les alliances entre la royauté capétienne et l'Angleterre : le cercueil est porté par Louis IX et Henri III d'Angleterre. Ce thème du cortège funèbre est repris sur les tombes de plusieurs prélats ecclésiastiques au XIVe siècle, telles que celles de Raynaud de La Porte († 1325) dans la cathédrale de Limoges, de Clément VI († 1352) à La Chaise-Dieu et de l'évêque Hugues de Castillon († 1352) à Saint-Bertrand-de-Comminges[20] (fig. 2). Outre la procession, d'autres moments du rituel sont également représentés, en particulier la veillée du corps et l'absoute, dont il sera question plus loin.

Parallèlement aux images de liturgie angélique ou terrestre, la mort est aussi évoquée à travers celle du Christ et de la Vierge. Dès l'époque romane, la Dormition constitue une mort exemplaire, aussi bien en Orient qu'en Occident, et se dote d'une dimension liturgique marquée, les apôtres jouant le rôle du clergé. Son intégration sur les tombes a donc une fonction comparable aux représentations de funérailles[21] (fig. 3). L'image de la Crucifixion reflète de son côté la dimension eucharistique du rituel funéraire (fig. 4). À l'époque carolingienne, la célébration d'une messe en présence du corps est introduite dans le rituel des funérailles : en commémorant le sacrifice du Christ à cette occasion, la mort du chrétien est implicitement comparée à celle du Christ, et on rappelle ainsi que c'est grâce à lui que l'âme sera lavée de ses péchés[22].

Les personnages de l'Ancien Testament, pourtant omniprésents dans les prières qui accompagnent la veillée mortuaire et les rites jusqu'à la mise en terre, ne sont, à notre connaissance, jamais représentés sur les tombes de la fin du Moyen Âge.

Le triomphe de l'absoute

Comme le notait déjà Henriette S'Jacob, la représentation des rites funéraires sur les tombes à partir du XIIIe siècle est caractérisée par l'omniprésence de l'absoute (*absolutio*)[23]. Certes, d'autres moments du rituel funéraire sont représentés : la veillée du corps hors de l'église, la procession menant le corps de la maison à l'église ou de l'église au lieu d'inhumation (ainsi que nous l'avons évoqué ci-dessus), la mise au tombeau, etc. Toutefois, l'absoute domine très largement.

Comme nous le rappelions en introduction, la liturgie funéraire et mémorielle se développe à l'époque carolingienne, notamment en contexte monastique, avec des rites célébrés autour du cercueil qui incluent l'office des morts (vêpres, laudes, matines) et la messe[24]. Ils connaissent un processus d'uniformisation progressive qui se cristallise au XIIIe siècle, sous l'impulsion du pouvoir pontifical. Le rite de l'absoute est introduit au XIIe siècle entre la messe et la procession qui mène le corps à son lieu d'inhumation. Il devient le moment clé du rituel funéraire[25]. Son déroulement dans le cas spécifique où le défunt est un ecclésiastique, qui implique un rituel plus complexe que pour les laïcs, est décrit dans le pontifical romain du XIIIe siècle, dans l'*Ordo sepeliendi clericos Romanae fraternitas*[26]. Après la messe, les clercs se réunissent en cercle autour du cercueil et plusieurs oraisons sont chantées. Quatre dignitaires encensent l'autel et le corps. Puis, le plus élevé en dignité absout le défunt de ses péchés. Ensuite, le cercueil est porté en procession vers la tombe, en chantant les antiennes « au paradis » et « le chœur des anges ». La sépulture est à nouveau encensée et également aspergée d'eau bénite[27].

L'image de l'absoute devient un motif récurrent sur les tombes à partir du XIIIe siècle, au moins en France, en Castille et en Italie. Elle peut être peinte ou sculptée. Autour du corps du défunt est réunie une assemblée de clercs, dans laquelle se détache un personnage mitré, le plus souvent placé au centre, qui fait un geste de bénédiction, tandis que des acolytes tiennent les objets nécessaires à la liturgie : livre, encensoir, seau d'eau bénite et goupillon, croix processionnelle, cierges. La scène peut prendre place sur le flanc du sarcophage. C'est par exemple le cas sur la tombe de l'évêque don Rodriguez Díaz, mort en 1339, dans la chapelle Saint-Martin

19 Erlande-Brandenburg 1975, p. 116-117.
20 Gardner 1992, p. 134-138 et 143-146 ; Pradalier-Schlumberger 1998, p. 239-245.
21 Sur la Dormition comme modèle de « bonne mort » pour le chrétien, dans les textes et les images, voir S'Jacob 1954, p. 125-127 ; Andronikof 1975 ; Schreiner 1993 ; Duclow 1999. Il n'est donc pas étonnant qu'il existe un lien étroit entre les représentations de la mort et l'iconographie de la Dormition. Dans l'art byzantin également, la Dormition de la Vierge sert de modèle iconographique pour la représentation de la mort (Walter 1976, p. 115).
22 Sur l'évolution du rituel funéraire à l'époque carolingienne : Sicard 1978 ; Paxton 1990 ; Ottosen 1993 ; Treffort 1996.
23 S'Jacob 1954, p. 73.
24 Pour une approche générale, voir Binski 1996, p. 50-55. Sur l'influence de la liturgie monastique sur le développement des rites funéraires célébrés dans les églises cathédrales et paroissiales, voir Rutherford 1980, en particulier p. 57.
25 Rutherford 1980, p. 61-65 ; Ottosen 1993, p. 39.
26 Rutherford 1980, p. 79. Le texte du pontifical et une traduction en français sont disponibles dans Goullet, Lobrichon, Palazzo 2004, p. 358-373.
27 Sur le développement de l'usage de l'encens et de l'eau bénite pour purifier le corps : Rutherford 1980, p. 63.



Figure 3. Rome, Santa Maria in Trastevere, tombe de Philippe d'Alençon († 1397)
Cliché : Haude Morvan



Figure 4. Clermont, ancienne église dominicaine, tombe du cardinal Nicolas de Saint-Saturnin († 1382) : détail
Cliché : Haude Morvan



Figure 5. Salamanque, Catedral Vieja, tombe de l'évêque don Rodriguez Díaz († 1339)
Cliché : Haude Morvan



Figure 6. Rome, Saint-Jean-du-Latran, tombe de Riccardo Annibaldi († 1289), Arnolfo di Cambio (attr.)
Cliché : Haude Morvan



Figure 7. Madrid, Museo Arqueológico Nacional, tombe d'Inès Rodríguez de Villalobos († 1301), provenant du monastère de Santa María la Real à Aguilar de Campoo (détail)
Cliché : Haude Morvan

de la Catedral Vieja de Salamanque : la cuve du sarcophage, où est sculptée l'absoute, est surmontée d'un gisant, au-dessus duquel figure une Adoration des mages (thème très courant dans l'art funéraire gothique à Salamanque[28]) et un *Ecce homo* (fig. 5). Dans d'autres cas, l'assemblée de clercs est sculptée ou peinte derrière le gisant en relief ou l'effigie gravée, qui incarne ainsi le corps du défunt grandeur nature. De nombreux exemples peuvent être cités : les tombes des évêques Rodrigo Alvarez († 1232) et Martín Arias († 1242) dans la cathédrale de León[29], celle de Fernando Alonso († 1285) dans la Catedral Vieja de Salamanque (voir ci-après), la tombe de Riccardo Annibaldi († 1289) au Latran, sculptée par Arnolfo di Cambio (fig. 6)[30], l'enfeu du cardinal Hugues Aycelin dans l'ancienne église dominicaine de Clermont (voir ci-après), le sarcophage de l'évêque de Brescia Berardo Maggi († 1309), où la scène figure sur le couvercle en bâtière, etc. Les dessins réunis par l'antiquaire François-Roger de Gaignières (1642-1715) permettent de compléter le corpus avec des monuments français aujourd'hui disparus, tels que ceux du chevalier Simon de Corbeil dans la collégiale Saint-Spire de Corbeil, du chambrier Gilles du Chastlet dans l'abbatiale d'Evron, ou de l'évêque de Poitiers Pierre de Châtellerault à Fontevraud[31].

En Castille, les représentations de l'absoute et de la veillée du corps incluent souvent des pleurants laïques, hommes et femmes, qui s'arrachent les cheveux et lèvent les bras en signe de douleur[32]. Cette image « laïque » de la mort prend même parfois plus de place que la représentation des rites accomplis par le clergé. Les manifestations ostentatoires du deuil sont bien documentées en Espagne, dans les sources ecclésiastiques qui cherchent à les canaliser et dans les chroniques. Elles sont illustrées sur les tombes laïques à partir du milieu du XIIe siècle, et sur les tombes d'ecclésiastiques à partir du premier tiers du XIIIe siècle. Selon Rocío Sánchez Ameijeiras, il s'agit pour les prélats de souligner leur rôle dans l'administration civile en reprenant des codes funéraires des princes laïques, et de susciter chez le spectateur du tombeau un sentiment de deuil[33]. Sur la tombe d'Inès Rodríguez de Villalobos († 1301), provenant du monastère de Santa María la Real à Aguilar de Campoo, le récit se déploie sur deux faces du sarcophage. Sur le petit côté est représenté le moment même de la mort ou la veillée mortuaire, en présence de la famille éplorée. Sur le long côté, le clergé célèbre les

28 Sur les images d'Adoration des mages sur des tombes en Castille : Gutiérrez Baños 2007, p. 199-200.
29 Sánchez Ameijeiras 2000.
30 C'est tout du moins la restitution la plus probable : Scalia 1993.
31 Voir https://www.collecta.fr/.
32 Sur l'introduction des pleurants dans l'iconographie funéraire, voir S'Jacob 1954, p. 83-89.
33 Sánchez Ameijeiras 2000, en particulier p. 270-271.



Figure 8. Burgos, cathédrale, tombe de l'évêque Gonzalo de Hinojosa († 1327)
Cliché : Hervé Morvan

funérailles, tandis que des femmes la tête découverte se griffent les joues et que l'une d'elles se jette sur le cercueil, les mains jointes (fig. 7). Dans d'autres cas, les pleurants laïques sont cantonnés à la scène de veillée mortuaire qui se déroule dans la demeure : c'est le cas sur la tombe de Fernando Alonso à Salamanque, sur laquelle nous reviendrons, et sur celle de l'évêque Gonzalo de Hinojosa († 1327) à Burgos (fig. 8).

Quel est le sens de ces images liturgiques, en particulier de l'absoute ? Rappelons en premier lieu que la bonne exécution des rites a, au Moyen Âge, une forte charge symbolique : un accident durant des funérailles est le signe d'une condamnation divine, alors que de belles funérailles annoncent déjà le triomphe de l'âme au paradis. Le rite correctement et dignement effectué, ainsi qu'il est représenté sur les images, est en soi une preuve de la faveur divine dont jouit le défunt. En second lieu, le rite de l'absoute est répété sur la tombe lors des célébrations anniversaires : les images viennent en quelque sorte pérenniser la commémoration liturgique, démultipliant ainsi son effet.

L'efficacité de l'absoute : le motif de l'*elevatio animae*

L'efficacité de l'absoute pour le salut de l'âme est illustrée sur certaines tombes par l'association de l'image de ce rite à celle de l'*elevatio animae*, qui figure l'âme du défunt portée au ciel par des anges ou des saints[34]. La représentation de l'*elevatio animae* est empruntée à l'iconographie hagiographique. Elle illustre la croyance dans un jugement individuel immédiatement successif au décès, qui précède donc le Jugement dernier, et qui permettrait ainsi à certains d'accéder, immédiatement ou après une période passée dans le Purgatoire, à la béatitude céleste. Comme l'avait déjà souligné Philippe Ariès, la fin du Moyen Âge est ainsi marquée par une prédominance donnée au jugement individuel sur le Jugement dernier[35].

À Carcassonne, dans l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire, la tombe de l'évêque Guillaume Radulphe († 1266) intègre l'*elevatio animae* dans la représentation de l'absoute[36]. La composition est plus complexe sur la tombe du cardinal Hugues Aycelin à Clermont[37]. Une représentation de la veillée du corps par des frères prêcheurs figurait sur le soubassement en pierre disparu, tandis que la caisse en métal émaillé était ornée d'une

34 Sur ce motif, voir S'Jacob 1954, p. 118-121 et Le Pogam 2010.

35 Ariès 1977. Sur le jugement individuel, voir : Baschet 1995 et Tingle 2021, p. 34-39. L'iconographie du jugement individuel en Italie a fait l'objet d'une thèse de doctorat par Virginia Brilliant, dont elle a tiré un article de synthèse (Brilliant 2009).

36 Pradalier-Schlumberger 1998, p. 91.

37 Sur cette tombe, voir Morvan 2017.



Figure 9. Clermont, ancienne église dominicaine, tombe du cardinal Hugues Aycelin (†1297), 1307-1311, restaurée au XIXe siècle, avec restitution des parties manquantes
Cliché : Haude Morvan ; infographie : Thibault Moinard.

assemblée de clercs et de laïcs. Au-dessus de l'effigie en métal, une assemblée de chanoines, d'évêques et de laïcs assiste à l'absolution du corps, célébrée par l'évêque au centre assisté de deux acolytes (les reliefs sont encore visibles, dans un état pesamment restauré au XIXe siècle, mais conforme à l'iconographie originelle connue par une description du XVIIe siècle). Au registre supérieur, l'âme du cardinal est portée dans un drap par deux saints dominicains, le Christ et la Vierge (fig. 9).

Sur la tombe de l'archidiacre Fernando Alonso († 1285), fils d'Alphonse IX et frère du roi Ferdinand III, inhumé dans l'ancienne cathédrale de Salamanque, le programme iconographique se développe sur quatre registres (fig. 10 et 11). Sur la cuve du sarcophage, est représenté le moment même de la mort : le corps repose sur un lit, entouré de laïcs, hommes et femmes, qui s'arrachent les cheveux en signe de douleur, tandis que l'âme du défunt est emportée dans un drap par deux anges. Au-dessus du gisant, l'absoute est célébrée par une assemblée de clercs, en présence également de quelques laïcs et notamment du roi, frère du défunt, qui figure sur le côté droit. Les deux registres supérieurs ont une tonalité eschatologique : au sommet, apparaît le Christ en majesté entouré du tétramorphe, au-dessus d'une scène d'Adoration des mages. Ce dernier thème doit ici être lu comme une allusion à la béatitude des élus qui accèdent à la vision du Christ.

L'*elevatio animae* apparaît aussi sur des tombes de laïcs, par exemple sur celle de doña Elena († 1272) dans le bras sud du transept de l'ancienne cathédrale de Salamanque (fig. 12). Encore une fois, selon une iconographie courante en Castille, le gisant est surmonté d'une scène d'Adoration des mages. Sur le sarcophage, figure en bas-relief la scène de l'absoute et du dépôt du corps dans la tombe. Un évêque récite les prières dans un livre ouvert, tandis que trois acolytes tiennent une croix processionnelle, un encensoir, le goupillon pour l'eau bénite et des cierges. La plus grande partie de la composition est toutefois occupée par deux groupes de laïcs qui s'arrachent les cheveux.

Ces images de l'*elevatio animae*, qui suggèrent une issue positive du jugement individuel, retiennent finalement de la liturgie qui accompagne l'agonie et les funérailles les oraisons les plus optimistes, celles qui parlent de l'âme parvenant immédiatement à la béatitude céleste, accueillie par les anges et les saints, comme l'antienne *In paradisum deducant te angeli*. D'autres oraisons expriment toutefois une vision plus lugubre, ou pour le moins plus inquiète, à travers des références aux tourments infernaux et au Jugement dernier, comme le psaume 114 ou le répons *Libera me domine*, qui apparaît au XIIe siècle[38]. Ces allusions à la crainte du jugement

38 Ottosen 1993, p. 39.

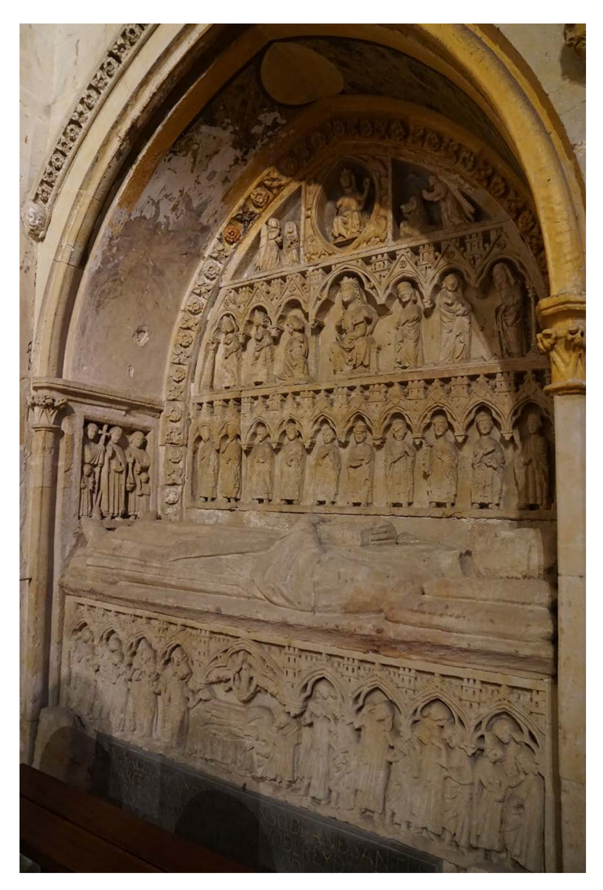


Figure 10. Salamanque, Catedral Vieja, tombe de Fernando Alonso († 1285)
Cliché : Haude Morvan



Figure 11. Salamanque, Catedral Vieja, tombe de Fernando Alonso († 1285), détail
Cliché : Haude Morvan



Figure 12. Salamanque, Catedral Vieja, tombe de doña Elena († 1272)
Cliché : Haude Morvan

peuvent apparaître comme une mise en garde pour les vivants qui assistent à la messe[39]. Plusieurs auteurs ont souligné le tournant « lugubre » et inquiet des prières pour les morts aux XIIe-XIIIe siècle[40] : pourtant, dans le même temps, les tombes n'illustrent que l'aspect le plus optimiste des prières[41]. L'emprunt à l'iconographie hagiographique du motif de l'*elevatio animae* concourt, *in fine*, à faire du défunt un saint : le noble, l'évêque ou le cardinal devient un *exemplum* pour le fidèle qui contemple son tombeau. À une époque où la frontière de la sainteté est encore fluide, l'iconographie funéraire joue un rôle performatif dans la définition du saint.

L'introduction de l'absoute dans l'iconographie hagiographique

Comme il a été vu précédemment, les images médiévales de la mort appartiennent d'abord à l'iconographie biblique et hagiographique. Il est intéressant de souligner que l'insistance des images sur l'encadrement liturgique de la mort et la focalisation sur l'absoute, que l'on observe dans l'art funéraire à partir du XIIIe siècle, touchent aussi les représentations de la mort des saints entre le XIIIe et le XVe siècle.

Ce sont d'abord les images franciscaines qui manifestent cette inflexion de l'iconographie : dès les premières occurrences, dans les années 1240, les représentations de la mort de saint François sur les retables et les fresques montrent le rite spécifique de l'absoute, que n'évoquent pourtant pas les différentes *Vitae*. Ce choix trahit une volonté délibérée de ne pas coller aux vies officielles du saint, en raison des thématiques potentiellement polémiques qu'elles contiennent, pour insister en revanche sur l'intégration du Poverello et donc de l'ordre des frères mineurs dans l'institution ecclésiale[42] (fig. 13). Sous l'influence de l'iconographie franciscaine, les images illustrant la mort de saints plus anciens, comme saint Augustin, saint Benoît ou saint Martin, deviennent-elles aussi davantage stéréotypées qu'elles ne l'étaient à l'époque romane, avec une représentation de l'absoute[43].



Figure 13. Sienne, Pinacoteca Nazionale, retable provenant de l'église franciscaine de Colle Val d'Elsa : détail de la mort de saint François
Cliché : Haude Morvan avec l'autorisation du Ministero per i Beni e le Attività Culturali e per il Turismo, Direzione Regionale Musei della Toscana

Conclusion

Si ce vaste panorama ne permet évidemment pas d'aborder les enjeux des choix iconographiques propres à chaque tombe ni les spécificités régionales, qui n'ont été évoquées que très ponctuellement, il conduit à formuler deux remarques générales. En premier lieu, l'illustration des rites funéraires, en particulier l'absoute, est récurrente sur les tombes des XIIIe-XIVe siècles, selon quelques formules iconographiques finalement peu nombreuses. En second lieu, ces images révèlent des échanges à double sens avec l'iconographie hagiographique : d'un côté, la représentation de la mort des saints prend un caractère liturgique plus marqué, avec une

39 Rutherford 1980, p. 63.
40 Botte 1975, p. 96-99 ; Rutherford 1980, p. 61-62.
41 Des conclusions dans ce sens ont déjà été formulées par Xavier Dectot (Dectot 2006b).
42 Morvan 2015.
43 Dominique Donadieu-Rigaut souligne l'influence de l'iconographie franciscaine sur les images bénédictines (Donadieu-Rigaut 2005, p. 224-236).

prédominance de l'absoute – sous l'influence, entre autres, des images franciscaines –, tandis que, de l'autre côté, les tombes adoptent un motif qui appartenait jusque là au domaine hagiographique : l'*elevatio animae*.

À la fin du Moyen Âge, l'iconographie des rites funéraires se développe sur d'autres supports, notamment sur les livres d'heures. Il s'agit, dans ce cas, des funérailles de défunts anonymes. Les images présentent une vision plus lugubre, plus inquiète, en même temps qu'elles introduisent davantage de variété dans la représentation des différentes étapes des rites qui accompagnent la mort[44]. Les images sur les tombeaux illustrent au contraire une mort sainte, où le devenir de l'âme ne fait pas de doute. Le défunt prestigieux joue ainsi pour le spectateur le rôle d'*exemplum*, au même titre que le Christ ou la Vierge dans les scènes de la Crucifixion et de la Dormition.

Résumé. *Le XIII*[e] *siècle constitue à la fois un moment d'évolution de la conception de l'au-delà, dans laquelle le Purgatoire prend davantage d'importance, d'aboutissement d'un processus d'unification liturgique et de développement de monuments funéraires individualisés. Ce contexte a favorisé l'apparition et la diffusion de représentations peintes ou sculptées des rites accompagnant l'agonie et la mort sur les tombeaux des membres de l'élite laïque et religieuse, avec une iconographie relativement standardisée et une polarisation sur quelques motifs, en particulier l'absoute et l'*elevatio animae*, qui marquent le passage du monde des vivants à celui des morts. L'article interroge les raisons et les enjeux de cette sélectivité des images, à partir d'un corpus de tombeaux français, italiens et espagnols des XIII*[e] *et XIV*[e] *siècles. Il met par ailleurs en lumière des influences à double sens entre l'art funéraire et l'iconographie hagiographique, qui révèlent ainsi combien la frontière entre le saint et le défunt prestigieux est poreuse au Moyen Âge.*

Abstract. *The 13*[th] *century was a time of evolution in the conception of the afterlife, in which Purgatory took on greater importance, as well as the culmination of a process of liturgical unification and the development of individualised funeral monuments. This context favoured the emergence and dissemination of painted and sculpted representations of the rites accompanying agony and death on the tombs of several secular and religious elite members. They display a relatively standardised iconography that focuses on a few elements, in particular the absolution and* elevatio animae, *which both mark the passage from the world of the living to that of the dead. Based on a corpus of French, Italian and Spanish tombs from the 13th and 14th centuries, the paper traces the origins of this selectivity of images and the issues at stake. It also highlights the two-way influences between funerary art and hagiographic iconography, which reveal how porous was the boundary between the saint and the prestigious deceased in the Middle Ages.*

44 Sur les images de la mort dans les livres d'heures : Arné 1981 ; Fiero 1984 ; Wieck 1999.

Bibliographie

Sources anciennes

Goullet M., Lobrichon G. et Palazzo É. 2004, *Le Pontifical de la curie romaine au xiiie siècle*, Paris.

Travaux

Alexandre M. 1984, « À propos du récit de la mort d'Antoine (Athanase, *Vie d'Antoine*. PG 26, 968-974, §89-93). L'heure de la mort dans la littérature monastique », *in Le temps chrétien de la fin de l'Antiquité au Moyen âge, iiie-xiiie siècles*, Paris, p. 263-282.

Alexandre-Bidon D. 1998, *La mort au Moyen Âge : xiiie-xvie siècle*, Paris.

Andronikof C. 1975, « La Dormition comme type de mort chrétienne », *in La maladie et la mort du chrétien dans la liturgie. Conférences Saint-Serge, xxie Semaine d'études liturgiques, Paris, 1er-4 juillet 1974*, Bibliotheca ephemerides liturgicae. Subsidia 1, Rome, p. 13-30.

Ariès P. 1977, *L'homme devant la mort*, Paris.

Arné F. 1981, « Les images de la mort dans les Livres d'Heures (xiiie-xve siècles) », *La Maison-Dieu* 145, p. 127-148.

Baschet J. 1995, « Jugement de l'âme, Jugement dernier : contradiction, complémentarité, chevauchement ? », *Revue Mabillon* 6, p. 159-203.

Binski P. 1996, *Medieval Death. Ritual and Representation*, Londres.

Botte B. 1975, « Les plus anciennes formules de prière pour les morts », *in La maladie et la mort du chrétien dans la liturgie. Conférences Saint-Serge, xxie Semaine d'études liturgiques, Paris, 1er-4 juillet 1974*, Bibliotheca ephemerides liturgicae. Subsidia 1, Rome, p. 83-100.

Brilliant V. 2009, « Envisaging the particular judgment in late-medieval Italy », *Speculum* 84, p. 314-346.

Dectot X. 2006a, *Pierres tombales médiévales : sculptures de l'au-delà*, Paris.

Dectot X. 2006b, « *Et lux perpetua lucet eis* : les tombeaux autour de 1100 et la liturgie des morts », *in* A. Bos, X. Dectot, J.-M. Leniaud et P. Plagneux (éd.), *Materiam superabat opus : hommage à Alain Erlande-Brandenburg*, Paris.

Denoël C. 2005, « La vie de saint Maur. Médiathèque de Troyes, manuscrit 2273 », *Art de l'enluminure* 12, p. 4-51.

Donadieu-Rigaut D. 2005, *Penser en images les ordres religieux. xiiie-xve siècle*, Paris.

Duclow D.F. 1999, « Dying well: the *ars moriendi* and the Dormition of the Virgin », *in* E.E. DuBruck et B.I. Gusick (éd.), *Death and Dying in the Middle Ages*, New York, p. 379-429.

Erlande-Brandenburg A. 1975, *Le roi est mort : étude sur les funérailles, les sépultures et les tombeaux des rois de France jusqu'à la fin du xiiie siècle*, Paris-Genève.

Fiero G.K. 1984, « Death ritual in fifteenth-century manuscript illumination », *Journal of Medieval History* 10, p. 271-274

Frugoni C. 2005, « La grammatica dei gesti. Qualche riflessione », *in Comunicare e significare nell'alto medioevo. Tomo secondo. Settimane di studio della Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spoleto, 15-20 aprile 2004*, Spolète, p. 895-936.

Gardner J. 1992, *The tomb and the tiara*, Oxford.

Goullet M., Lobrichon G. et Palazzo É. 2004, *Le Pontifical de la curie romaine au xiiie siècle*, Paris.

Gutiérrez Baños F. 2007, « Imagining the tomb: remarks on funerary murals of the 13th and 14th centuries in Castile and Leon », *in* L.U. Afonso y Vítor Serrão (éd.), *Out of the Stream: Studies in Medieval and Renaissance Mural painting*, Newcastle, p. 182-205.

Henriet P. 1993, « *Silentium usque ad mortem servaret.* La scène de la mort chez les ermites italiens du xie siècle », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge* 105/1, p. 265-298, DOI : https://doi.org/10.3406/mefr.1993.3287 [consulté en juin 2022].

Lauwers M. 1988, « La mort et le corps des saints. La scène de la mort dans les *Vitae* du haut Moyen Âge », *Le Moyen Âge* 94/1, p. 21-50.

Leclercq J. 1982, « La mort d'après la tradition monastique du Moyen Âge », *Studia Missionalia* 31, p. 71-77.

Le Goff J. 1981, *La naissance du Purgatoire*, Paris.

Le Pogam P.-Y. 2010, « De l'*elevatio animae* à la béatitude dans le sein d'Abraham : de la contamination de quelques thèmes iconographiques dans la sculpture funéraire », *in* P.-Y. Le Pogam (éd.), *Imaginer et représenter l'au-delà. Actes du 132e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Images et imagerie », Arles, 2007*, Paris, p. 81-107, en ligne : https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2010_act_132_5_1767 [consulté en juin 2022].

Mackie G. 2010, « Warmundus of Ivrea and episcopal attitudes to death, martyrdom and the millennium », *Papers of the British school at Rome* 78, p. 219-263.

Morvan H. 2015, « La mort de saint François sur les retables toscans du xiiie siècle », *Études franciscaines* 8/2, p. 289-324.

Morvan H. 2017, « La tombe du cardinal Hugues Aycelin († 1297) à Clermont : le manifeste d'une famille au faîte de son ascension », *Revue d'Histoire ecclésiastique* 112, p. 53-86.

Morvan H. 2020, « Sépultures cardinalices et mémoire communautaire », *in* F. Miranda-García et M.T. López de Guereño Sanz (éd.), *La muerte de los príncipes en la Edad media. Balance y perspectivas historiográficas*, Madrid, p. 337-349.

Ottosen K. 1993, *Responsories and Versicles of the Latin Office of the Dead*, Aarhus.

Palazzo É. 1999, *L'évêque et son image. L'illustration du pontifical romain au Moyen Âge*, Turnhout.

Paxton F.S. 1990, *Christianizing death. The creation of a ritual process in early medieval Europe*, Ithaca-Londres.

Pradalier-Schlumberger M. 1998, *Toulouse et le Languedoc. La sculpture gothique*, Toulouse.

Rutherford R. 1980, *The death of a Christian: The order of Christian funerals*, Collegeville (Minnesota).

Sánchez Ameijeiras R. 2000, « *Monumenta et memoriae*: the 13th-century episcopal pantheon of León cathedral », *in* E. Valdez del Alamo et C.S. Pendergast (éd.), *Memory and the medieval tomb*, Farnham, p. 269-299.

Scalia G. 1993, « Ricerche epigrafiche e documentarie sulla tomba Annibaldi », *Arte medievale* II serie 2.

Schmitt J.-C. 1990, *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris.

Schreiner K. 1993, « Der Tod Marias als Inbegriff christlichen Sterbens. Sterbekunst im Spiegel mittelalterlicher Legendenbildung », *in* A. Borst, G. von Graevenitz et A. Patscovsky (éd.), *Tod im Mittelalter*, Konstanz, p. 261-312.

Sicard D. 1978, *La liturgie de la mort dans l'Église latine des origines à la réforme carolingienne*, Münster.

S'Jacob H. 1954, *Idealism and realism. A study of sepulchral symbolism*, Leyde.

Subes M.-P. 2011, « Autour de la représentation des funérailles : confrontation de sources iconographiques et liturgiques », *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa* 42, p. 245-257.

Tingle E. 2021, « Changing Western European visions of Christian afterlives, 1350-1700: Heaven, Hell, and Purgatory », *in* P. Booth et E. Tingle (éd.), *A Companion to Death, Burial, and Remembrance in Late Medieval and Early Modern Europe, c. 1300-1700*, Leyde-Boston, p. 33-71.

Treffort C. 1993, « Le spectacle de la mort dans l'iconographie du haut Moyen Âge », *in* D. Alexandre-Bidon et C. Treffort (éd.), *À réveiller les morts : la mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Lyon, p. 67-82.

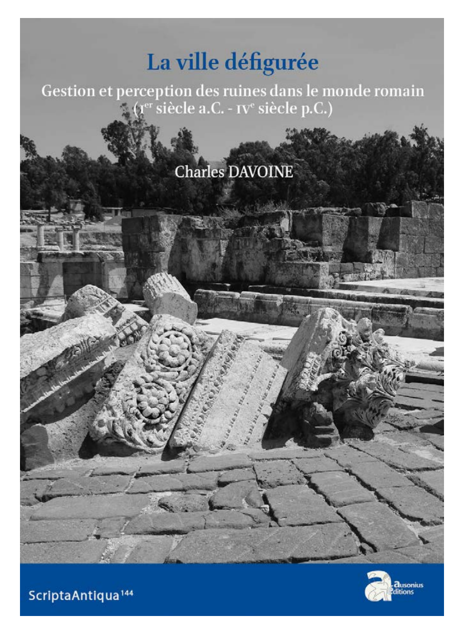
Treffort C. 1996, *L'église carolingienne et la mort*, Lyon.

Voyer C. et Debiais V. 2009, « La mort de l'évêque fondateur : une image de la collégiale Saint-Seurin », *in* I. Cartron, D. Barraud, P. Henriet et A. Michel (éd.), *Autour de Saint-Seurin : lieu, mémoire, pouvoir. Des premiers temps chrétiens à la fin du Moyen Âge. Actes du colloque de Bordeaux (12-14 octobre 2006)*, Bordeaux, p. 141-157.

Walter C. 1976, « Death in Byzantine Iconography », *Eastern Churches Review* 8, p. 113-127.

Wieck R.S. 1999, « The death desired: books of hours and the medieval funeral », *in* E.E. DuBruck et B.I. Gusick, *Death and Dying in the Middle Ages*, New York, p. 431-476.

Comptes rendus



Charles Davoine, *La Ville défigurée. Gestion et perception des ruines dans le monde romain (Iᵉʳ siècle a.C.-IVᵉ siècle p.C.)*, Bordeaux, Ausonius éditions, Scripta antiqua 144, 2021, 430 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-3561-3366

Publié avec le concours de la Société française d'histoire urbaine, *La ville défigurée* constitue une version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteur. Dans son introduction, Charles Davoine (maître de conférences, université Toulouse Jean-Jaurès, laboratoire PLH) part du postulat que nous connaissons exclusivement les villes antiques dans un état de ruines, alors même que de nombreuses reconstitutions, sous la forme de maquettes, ont tâché d'effacer ces ruines et de représenter une ville antique idéalisée. Toutefois, d'après lui, au vu des guerres plurielles qui se sont produites dans les temps anciens, les ruines devaient déjà être nombreuses dans l'Antiquité et il incombait nécessairement aux habitants d'en assurer la gestion. Cette réalité antique rejaillit dans le monde contemporain puisque les ruines apparaissent comme une présence du passé, comme un rappel du déclin et de la renaissance : elles fascinent et doivent être prises en compte en tant que mises en scène de la mémoire. En ce qui concerne les Anciens, l'auteur souhaite s'intéresser précisément à leur définition et à leur conceptualisation de la notion de ruine, en même temps qu'au traitement qu'ils leur appliquaient et à la représentation qu'ils en avaient. L'idée est ainsi d'envisager le bâti antique comme un processus en construction au cours de l'époque impériale, d'Auguste à Honorius, période qui constitue une unité temporelle. Les sources littéraires, qu'elles abordent plus longuement ou très rapidement le cas des ruines ou du bâti en général, constituent un point de départ important de l'étude, de même que les abondantes inscriptions qui célèbrent les dédicataires anciens qui ont œuvré pour la reconstruction d'un édifice qui menaçait de tomber en ruines. L'archéologie constitue un outil précieux pour identifier les étapes de destruction, mais elle permet rarement d'identifier les causes, de dater précisément ou encore de connaître les moments de reconstruction ainsi que la gestion qui est faite des ruines.

La première partie de cet ouvrage, intitulée « Décombres ou bâtiment écroulé ? Les ruines, une affaire de mots », s'intéresse au vocabulaire des ruines afin d'observer, par le biais de la langue, la manière dont elles étaient catégorisées dans l'Antiquité. Sur le plan du vocabulaire, Charles Davoine observe que la *ruina* au singulier, qui désigne la chute d'un bâtiment, devient, au pluriel, *ruinae*, à savoir les ruines, ce qui traduit la fréquence des chutes de bâtiments à Rome, du fait de leur hauteur, et le nombre important de ruines dans la cité romaine. L'éventail des textes littéraires observés permet de se rendre compte de la multiplicité des sens du terme *ruina* qui, tous, traduisent un événement malheureux, sans que la réalité évoquée soit nécessairement identique. De même, de nombreux termes permettent de désigner les ruines selon leurs spécificités, que ce soit *rudera*, *uestigia* ou encore *parietinae*. À cet égard, la richesse du vocabulaire témoigne d'une conscience fine de la ruine dans l'Antiquité et d'une analyse précise des réalités auxquelles la chute du bâti renvoie. Souvent, plutôt qu'un substantif, ce sont des participes passés qui permettent de dire la ruine écroulée, ce qui exprime le mouvement du bâtiment en destruction. En effet, le répertoire de termes à disposition, qui permet de rendre compte de l'état de la ruine, est un indicateur du degré de décrépitude, précieux pour décrypter et analyser les raisons et l'état de dégradation en même temps que pour évaluer l'avancement et le degré de celle-ci, que ce soit du fait de la *uetustas* ou d'une *uis* extérieure (séisme, guerre, incendie…). Charles Davoine conclut, en

définitive, à la mise en place d'une phénoménologie de la ruine, tout en remarquant que le choix du vocabulaire utilisé tient aussi au type de discours choisi et aux intentions de l'auteur, si bien que l'état matériel d'un bâtiment n'induit pas nécessairement l'emploi d'un vocabulaire spécifique, sans pour autant que le champ sémantique employé change du tout au tout. Il apparaît en tout cas que les bâtiments dits *collapsa* doivent être restaurés, contrairement aux *ruinae* qui peuvent être éliminées.

Dans son deuxième chapitre, « Éviter les ruines : ne pas démolir », Charles Davoine observe des formules juridiques qui illustrent une volonté certaine de la part des Anciens d'éviter l'apparition de ruines dans la ville. Apparaît ainsi une peur de la défiguration du paysage, qui engendre une série de normes, quoiqu'elles ne concernent ni la construction ni l'entretien du bâti, puisque les mesures relatives à ces deux aspects sont prises dans le cadre d'une crainte de la catastrophe. Pour prévenir la ruine, malgré tout, la déconstruction et la déprédation sont interdites, notamment dans le cadre du sénatus-consulte hosidien de 47 apr. J.-C. qui interdit d'acheter un édifice dans le but de tirer profit de sa démolition, en revendant par exemple des matériaux comme le marbre, sous peine que la vente soit annulée et que l'acheteur soit contraint à verser deux fois le prix de l'achat, ce qui illustre une crainte certaine de la présence de ruines dans la ville[1]. Pour autant, un acheteur a le droit de démolir pour reconstruire à l'intérieur de sa propriété, si cela rentre dans le cadre d'une jouissance personnelle et si l'objectif affiché n'est pas celui d'une revente de matériaux pour le profit. Il est également interdit de détruire les ornements des bâtiments afin de les transporter ailleurs. Il s'agit en effet de ne pas spéculer sur le bâti, ce qui peut conduire, à terme, à sa destruction, s'il devient sans valeur. La destruction de l'aspect de la cité est elle aussi interdite, et la crainte de la ruine est telle que des juristes conseillent même de ne pas détruire des édifices bâtis illégalement sur le sol public. Ce conseil n'est pas particulièrement suivi, et de tels édifices sont la plupart du temps démolis. Au sujet du bâti dans Rome, un édit de Valentinien de 376 engage à ne pas procéder à de nouvelles constructions mais davantage à réhabiliter l'ancien ou, en tout cas, à ne nullement détériorer l'ancien dans le cadre de nouvelles constructions. Il s'agit dès lors de limiter des usages qui pouvaient être en pratique un manque de considération des ruines et du bâti. Lorsque la ruine d'un bâtiment est trop importante, le dernier recours, à compter du ve siècle, peut être d'encourager à exploiter les matériaux restants pour mener à bien une autre construction, dans l'idée vertueuse d'une utilisation nouvelle du bâti ancien afin de lutter contre les ruines.

Le troisième chapitre de l'ouvrage, « Combattre les ruines : restaurer les édifices détruits », interroge les actions conduites aussi bien à l'égard des édifices privés que publics et les obligations qui les accompagnent. Concernant les habitations privées, il apparaît que rien dans le droit n'oblige à lutter contre la ruine des bâtiments, mais dans les faits, l'interdiction de destruction contraint la plupart du temps les propriétaires à agir en amont pour prévenir les ruines. Malgré tout, si l'état d'un bâtiment privé pose des problèmes publics, alors les autorités peuvent contraindre un propriétaire à la restauration. En ce qui concerne les édifices publics, le maintien en état incombe aux cités et c'est au gouverneur de veiller à ce qu'elles respectent cette charge. À cet égard, les empereurs sont souvent célébrés comme restaurateurs d'édifices dans les inscriptions dédicatoires. Il y a au demeurant une hiérarchie de ces restaurations et la priorité va souvent aux édifices indispensables comme les aqueducs ou les ponts. La ruine d'un édifice, par son caractère exceptionnel, appelle une réponse exceptionnelle que des dispositifs juridiques encouragent. À partir des années 360, la politique de restauration est même la principale source de dépense publique dans le bâti, laissant l'apanage des constructions neuves à l'investissement privé.

Le chapitre 4, « Détruire, occuper, abandonner : les non-dits des ruines », propose d'étudier les pratiques de destruction, d'occupation ou encore d'abandon des ruines qui sont la plupart du temps tues et que l'on connaît essentiellement par le biais de textes qui portent sur la nécessité de reconstruction ou de sauvegarde du bâti. L'étude de telles pratiques, bien éloignées de la préservation, permet d'observer le destin normal et attendu des ruines sous la Rome impériale. Il semble ainsi que la présence de décombres fait partie du quotidien d'une ville, et que ces derniers peuvent rester durant quelque temps en attente de traitement, quoique cela reste un non-dit des textes antiques. Si la préservation des ruines en souvenir d'un événement traumatique est pratiquée dans le monde grec, il n'y en a pas de trace dans le monde romain, ce qui conduit à se demander s'il s'agit d'un non-dit ou si cela n'a tout simplement pas existé dans la mesure où, dans la mentalité romaine, conserver des ruines revient à préserver la trace d'une défaite. En revanche, il est de tradition de conserver de glorieux vestiges et de les préserver de la ruine en procédant à de perpétuelles reconstructions. Cela concerne par exemple la cabane de Romulus. Ainsi, il n'y a pas de préservation des ruines du passé et les princes demandent des reconstructions, si bien que les villes ne sont plus authentiques, parce que c'est avant tout l'ornementation qui intéresse et qui est célébrée. Ainsi, les ruines n'existent-elles pas au présent dans les discours : elles ne sont mentionnées que lorsqu'elles ne sont plus présentes, et ce essentiellement parce que leur existence est refusée.

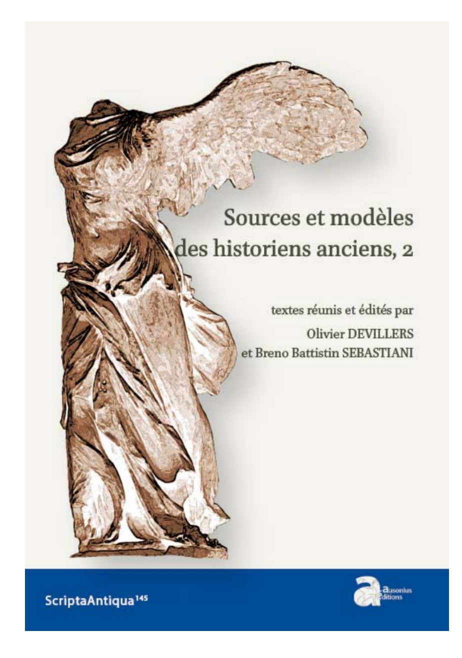
1 Pour consulter le texte latin reproduit, originellement inscrit sur une table de bronze découverte à Herculanum, voir *FIRA* I, 288-290, n° 45.

Il apparaît, dans le cinquième chapitre, « De l'édifice décomposé à la cité défigurée : les ruines, entre esthétique et identité », que les ruines sont marquées par une esthétique de la difformité, dans les textes anciens, qui abolit apparemment l'identité des édifices et de l'espace urbain. Ainsi, pour éviter les ruines, peut-on reconstruire tout à fait un bâtiment, quitte à modifier complètement son ornementation, sans que les textes mentionnent explicitement les changements opérés et ne se privent d'en louer la dimension esthétique : le beau est ce qui importe. De fait, toute ruine est un ajout à la *deformitas* de la cité, contrairement à la reconstruction qui, elle, constitue un remède à la difformité. Cela est d'autant plus important que les ruines donnent une image négative de la cité qui passe pour mal administrée.

Enfin, dans le chapitre 6, intitulé « Mort, renouveau et éternité : les ruines et le temps impérial », Charles Davoine propose d'étudier les ruines au regard du programme impérial augustéen qui proclame l'éternité de Rome et de l'Empire : les ruines, qui symbolisent la mort, paraissent ne plus pouvoir être tolérées, et ce notamment car la comparaison entre villes et êtres humains est fréquente. En effet, les êtres et les villes sont soumis aux changements du temps destructeur, et la période trouble de la fin de la République n'a rien arrangé, d'où le programme de restauration augustéen, poursuivi par d'autres empereurs, comme Septime Sévère, dans l'idée d'une sacralisation de Rome et de la famille impériale. Il s'agit d'une forme de retour à l'âge d'or garanti par les empereurs, de restauration de l'ordre du monde. Ainsi, dans la deuxième moitié du IVe siècle, les ruines sont régulièrement évoquées pour insister sur la nécessité d'une reconstruction, qui revient à la conservation civique et à la préservation de la civilisation. Par comparaison, lorsque dans son *De reditu suo*, en 418, Rutilius Namatianus évoque, lui, les ruines romaines comme des vestiges du passé et qu'il ne cherche pas à masquer un quelconque état de décrépitude, on voit bel et bien que l'époque a changé.

Pour mener à bien sa réflexion, Charles Davoine ne manque pas de citer avec abondance les textes latins, qu'ils soient épigraphiques ou littéraires. Il s'appuie également sur de multiples réalisations graphiques et synthétiques, comme des tableaux, en plus de fournir une bibliographie conséquente et éclairée, source précieuse pour qui souhaite approfondir encore davantage le sujet.

Adrien Bresson
Doctorant, université Jean Monnet Saint-Étienne, HiSoMA (UMR 5189)



Olivier Devillers et Breno Battistin Sebastiani (éd.), *Sources et modèles des historiens anciens* 2, Bordeaux, Ausonius éditions, Scripta antiqua 145, 2021, 585 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-3561-3370-0

Cet ambitieux ouvrage collectif fait dialoguer les contributions, écrites en anglais, italien, castillan et français, de trente-six spécialistes d'historiographie antique de quinze pays différents répartis sur cinq continents. C'est le fruit d'un vaste projet international orchestré par les deux éditeurs du volume autour de la question du rapport des historiens anciens à leurs modèles et/ou à leurs sources. Il vient poursuivre et compléter les réflexions engagées dans une autre série de vingt-huit contributions publiée en 2018[2]. Comme dans ce premier recueil, les textes rassemblés abordent des périodes, des auteurs et des questions très divers. Leur réunion n'obéit à aucune logique thématique ou méthodologique mais au choix explicite de multiplier autant que possible les approches et les points de vue, dans l'ordre chronologique, de la Grèce classique aux réceptions contemporaines des auteurs anciens. Ce choix éditorial invite à présenter individuellement chaque contribution.

Six contributions traitent des historiens de la Grèce classique. Les trois premières concernent Thucydide et abordent le discours généralisant de l'auteur sur le comportement humain. M. Soares étudie l'épistémologie

2 Devillers O. et Sebastiani B.B. (éd.) 2018, *Sources et modèles des historiens anciens*, Bordeaux.

de l’historien à partir de celle de P. Ricœur, à savoir à travers la dialectique entre « compréhension narrative » du récit historique et « explication » des lois de l’Histoire. Il montre que le récit de l’*Histoire de la guerre du Péloponnèse* s’articule avec un « savoir nomologique » sur les réactions vraisemblables des acteurs, qu’il se caractérise par une tendance à la généralisation sociologique ou psychologique et à l’abstraction permettant l’universalisation des faits particuliers rapportés tout en aidant à leur compréhension. À partir des analyses freudiennes du *Malaise dans la culture*, C. Sierra Martín considère la relation entre individu/ἰδιώτης et société/πόλις dans la cité classique et ce que les épisodes de crise sociale/στάσις révèlent de la conception thucydéenne de la nature humaine, violente, mais contrôlée par la loi. A. Gianotti décrypte enfin la relation intertextuelle qui unit le récit thucydéen de la bataille de Délion et du débat sur la restitution des corps des Athéniens morts au combat aux *Suppliantes* d’Euripide : les similitudes de forme et de fond, plus grandes qu’avec la version de Diodore de Sicile, invitent à considérer la tragédie comme une des sources de Thucydide, et ce, jusque dans le discours moral.

Les trois contributions suivantes considèrent le cadre méthodologique et interprétatif de Xénophon. C. Bearzot aborde sa méthode historiographique, jamais explicitée dans l’œuvre, à partir des occurrences du couple conceptuel ἀλήθεια/ψεῦδος. Selon l’auteur, la conception de la vérité (devant être déduite d’une enquête et prouvée par une démonstration argumentée ou des témoignages) et du mensonge (dont il faut se garder tout en signalant ce qui est cité sans preuve) qui se dégage de ces passages serait transposable sur le plan historiographique. Pour sa part, L. De Martinis souligne que Xénophon est attentif au fait religieux et qu’il considère la divinité, de laquelle relèvent également le destin et le hasard, comme un acteur providentiel de l’histoire ; il montre que la perspective religieuse de l’historien puise ses racines dans l’enseignement socratique. P. A. Tuci étudie quant à lui le portrait, favorable sans être idéalisant, que brosse l’historien d’un général spartiate qu’il a personnellement connu, Dercylidas, à travers ses actes et ses paroles ; l’examen des autres sources permet de constater qu’elles s’accordent globalement avec le portrait de Xénophon même si elles interprètent les traits de caractère du général tantôt positivement, tantôt négativement, ce qui révèle les biais de l’historien.

Les vingt-cinq contributions suivantes traitent de la période romaine. Dans la seule étude générale du volume, J. H. Richardson s’intéresse à la tendance des historiens romains à reconstituer le passé sur la base du présent et aux implications méthodologiques de ce mode de pensée (« *the anachronistic nature of Roman thinking about the past* », p. 110). Par bien des aspects, cette contribution, qui souligne la nécessité de replacer chaque œuvre dans un contexte de production, est une des clés de voûte du recueil.

Quatre auteurs étudient la méthodologie de Polybe. À travers la question de la perspective temporelle, D. Barbo aborde le projet global des *Histoires* et montre qu’il est révélateur de l’émergence d’une nouvelle représentation du temps historique : pour Polybe, l’écriture de l’histoire est moins le moyen de lier le présent au passé, que le présent au futur, en s’interrogeant sur ce que sera l’empire de Rome dans un monde dorénavant unifié. J. Thornton détaille les éléments « hérodotéens » de la méthode et de l’historiographie de Polybe ainsi que les passages des deux œuvres présentant des similitudes, même si ces traits relèvent plutôt de la diffusion de l’œuvre d’Hérodote dans la culture grecque que de son utilisation directe par Polybe. Il souligne notamment l’intérêt de Polybe pour l’histoire culturelle ou la géographie. Á. M. Moreno Leoni établit que l’historien se représente comme un « intellectuel cosmopolite » qui, parce qu’il a beaucoup voyagé, est capable d’évaluer la valeur des « savoirs locaux » et de leur donner du sens dans le cadre d’une histoire d’ambition universelle en les confrontant à d’autres exemples. E. Teytelbaum, enfin, étudie les récits de siège des *Histoires*. Il montre que les lieux communs historiographiques servent un discours technique sur les raisons et les moyens de prendre une ville par la force, en particulier à travers l’intérêt que porte Polybe aux aspects humains, techniques et stratégiques de ces épisodes.

Quatre contributions sont consacrées aux historiens de la fin de la République et du principat augustéen. Deux abordent des figures exemplaires. V. Fabrizi, étudie les relations intertextuelles qui unissent les récits liviens de combats singuliers avec des modèles épiques, mais relève aussi que l’historien définit, à travers ces épisodes, un idéal de l’héroïsme romain qui s’éloigne de la tradition poétique. N. Horn montre que dans les *Histoires philippiques* abrégées par Justin, Trogue Pompée a exploité des sources variées pour dénaturer en le noircissant le portrait très positif d’Alexandre le Grand brossé par Clitarque, sa source principale. Ce travail de composition s’expliquerait par la volonté d’en faire une figure exemplaire du mauvais souverain afin d’exalter la figure d’Auguste et de légitimer la domination romaine. J. Tomás García présente quant à lui les sources qui permettent d’analyser la nature de la tyrannie de Sicyone et la généalogie de la famille des Orthagorides, en soulignant l’intérêt d’un extrait de Nicolas de Damas souvent ignoré. Enfin, P. A. F. Almeida présente comment César, qui s’écarte de la tradition, a mis la description ethnographique de la société gauloise au service de la justification de la conquête.

Avec onze contributions, le Haut-Empire, en incluant l’époque des Sévères, constitue la période la mieux couverte par le volume. J. C. Iglesias-Zoido analyse les relations intertextuelles qu’entretiennent les deux discours prononcés par Éléazar au cours du siège de Masada, dans la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe, avec

d'autres récits de siège et de suicides collectifs et révèle qu'ils participent d'une critique des effets terribles et contraires aux lois humaines et divines que peut avoir la rhétorique dans une situation extrême. Deux contributions considèrent l'*Histoire d'Alexandre le Grand* de Quinte-Curce. J. Peltonen montre que la digression sur la prostitution des Babyloniennes sert de repoussoir à la défense des mœurs des femmes romaines et E. Berti présente la structure rhétorique des discours contradictoires que Quinte-Curce et Arrien, dans l'*Anabase*, font prononcer à Alexandre et Coenos au bord de l'Hyphase pour mettre en évidence le recours à des modèles déclamatoires comme la première *Suasoire* de Sénèque le Père. N. H. T. Baptista et L. Ribeiro Leite détaillent les étapes et les logiques, génériques et contextuelles, de la construction selon les principes de la rhétorique épidictique de la *persona* de Domitien chez les poètes contemporains et les historiens postérieurs ; les auteurs défendent une nouvelle approche théorique de l'éloge qui dépasse la question de la sincérité ou de la dimension subversive du discours pour y voir une manière pour les auteurs de construire activement une image du prince idéal. V. E. Pagán étudie comment Tacite élabore le récit du massacre de *Tarracina*, au troisième livre des *Histoires*, de façon à mettre en images la violence des guerres civiles. À partir des *Annales*, S. Audano analyse le détachement affiché par Tibère face à la mort de Drusus (le prince poursuivant ses activités publiques) au prisme de la topique consolatoire stoïcienne tout en soulignant que l'adoption de ce modèle éthique « républicain » anachronique se justifie par la dimension exemplaire de la maison impériale. Analysant Plutarque et Appien, F. Porte démontre que, parallèlement à la propagande césarienne, certains auteurs ont dénoncé la stratégie de Pompée en 48 av. J.-C. en l'examinant à la lumière du paradigme stratégique de la temporisation, c'est-à-dire de l'*exemplum* de Q. Fabius Maximus Cunctator, Pompée ayant eu tort d'abandonner sa stratégie initiale d'affaiblissement de l'adversaire pour engager la bataille à Pharsale. F. Nasti souligne l'intérêt historique et l'originalité de l'*Enchiridion* du juriste Sextus Pomponius, une histoire du droit romain écrite sous les Antonins, et propose de l'inscrire, structurellement et thématiquement, dans la tradition des théories d'Aristote, Polybe et Denys d'Halicarnasse sur les systèmes politiques ; l'autrice rapproche aussi l'énumération des juristes latins des genres des *diadochai* et des *hairéseis*. J. J. Swist analyse de manière systématique comment Florus a réécrit le récit livien de l'époque royale pour en faire un paradigme de l'époque impériale et légitimer le pouvoir des Antonins, en particulier d'Hadrien, présenté comme un nouveau Romulus. À propos de Cassius Dion, N. Simões Rodrigues replace l'*agôn* entre Mécène et Agrippa sur le meilleur des régimes politiques, au livre 52 de l'*Histoire romaine*, dans sa tradition théorique et littéraire. Enfin, K. Laporte étudie la manière dont les choix de composition d'Hérodien participent de la caractérisation des personnages, à travers les exemples de Marc Aurèle, figure idéale du bon empereur, et de Julia Maesa, qui incarne le type de la dirigeante œuvrant dans l'ombre des empereurs.

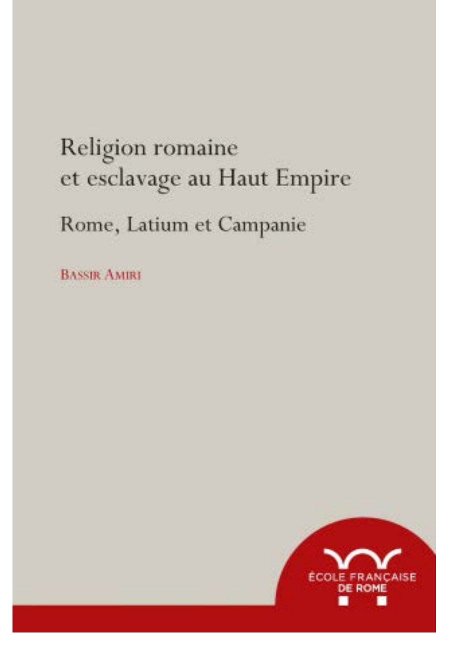
Six communications traitent de l'Antiquité tardive. Les deux premières abordent des figures impériales : pour B. Girotti, les écarts observables entre la manière dont les vices des empereurs du Haut-Empire sont présentés dans les ouvrages historiographiques du IVe siècle (Aurelius Victor, Eutrope, l'*Épitomé* anonyme…) et leurs sources s'expliquent par l'évolution sémantique des termes qui les désignent (*auaritio*, *ambitio*, *cupiditas*…). En examinant en détail le contexte sociopolitique d'Aurelius Victor et sa conception du régime impérial (il valorise la stabilité politique et le respect des hiérarchies entre *Caesares* et *Augusti*), M. Antiqueira indique que rien ne permet d'en faire un partisan de Julien. M. Dahm réexamine le genre, le style et la portée du *Breuiarium* de Festus ainsi que la biographie de l'auteur et voit dans l'œuvre un pamphlet militaire à portée didactique destiné à fournir à l'empereur Valens un recueil d'*exempla* utiles pour sa campagne contre les Perses. J. Pigoń étudie le fonctionnement des prolepses narratives qui structurent les *Res Gestae* d'Ammien Marcellin et souligne les écarts avec la manière de Tacite, une des sources possibles de l'œuvre. F. Petorella aborde trois *Vies* de saints tardo-antiques pour éclairer la vision de l'histoire que traduisent les œuvres hagiographiques : la reconstruction d'un récit crédible, mais largement anhistorique, vise à montrer à un public convaincu que l'action de Dieu guide les hommes dans une perspective téléologique chrétienne et que ce sont les saints hommes qui font l'histoire. I. Matijašić reconstitue la culture historique d'Évagre le Scholastique à partir du relevé des auteurs mentionnés dans l'*Histoire ecclésiastique* et met en évidence la centralité du concept de cycle historique (l'enchaînement d'œuvres formant un récit continu) dans l'Antiquité tardive.

Enfin, trois contributions abordent la réception moderne des Anciens dans trois contextes très différents. G. Flamerie de Lachapelle analyse celle de Florus en France entre 1761 et 1876 ; il démontre que la place de l'historien décline dans l'enseignement et la librairie en même temps que les jugements portés sur lui se font plus critiques : on le considère comme un écrivain au style tantôt agréable, tantôt trop teinté de rhétorique, un abréviateur utile, mais un mauvais historien. B. B. Sebastiani étudie Gandhi utilisateur d'Hérodote quand il reprend l'*exemplum* de Solon et Crésus pour commenter la *Gita* et érige ce cas de figure en paradigme d'une théorie de la réception. P. Donoso Johnson étudie la réception de Thucydide au Chili dans les années 1949-2017 en parcourant les liens qui unissent les études et les traductions de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* au contexte sociopolitique. Le volume se conclut ainsi sur un retour à l'auteur étudié dans les premières

contributions. Il est complété par une bibliographie générale de cinquante pages, un index des sources et un index des noms propres.

Prises dans leur ensemble, les trente-cinq contributions réunies offrent un panorama extrêmement riche et très stimulant de la recherche la plus récente sur les historiens anciens, au gré d'un parcours qui aborde les inévitables « classiques », mais laisse néanmoins une place conséquente à des auteurs peu étudiés dont les œuvres sont revalorisées comme témoins de leur temps (Sextus Pomponius, Florus, Hérodien, Aurelius Victor, Festus…). Il faut souligner par ailleurs que l'objectif des éditeurs de composer un ouvrage multipliant les approches et les points de vue a été pleinement atteint. L'absence de synthèse(s) rend toutefois difficile la confrontation des différentes contributions, aussi cette somme se prête-t-elle moins à une lecture linéaire exhaustive qu'à une lecture ponctuelle privilégiant une sélection de contributions. Or, à travers la question des sources et des modèles des historiens anciens, c'est bien de la manière d'écrire l'histoire, toujours inscrite dans un contexte précis, dont parle d'un bout à l'autre l'ouvrage. La présentation plus généraliste de certaines des thématiques qui unissent un grand nombre de communications (la construction des *personae* et des discours, les rapports entre histoire, épopée et rhétorique, les applications pratiques du récit historique…) aurait pu contribuer à renforcer l'homogénéité de l'ensemble sans rien retirer de la richesse des réflexions proposées. Cet ouvrage n'en reste pas moins une somme extrêmement précieuse d'un point de vue aussi bien thématique que méthodologique qui contribue à renouveler la recherche sur les historiens anciens.

Simon Cahanier
Docteur en littérature latine, chercheur associé HiSoMA (UMR 5189)



Bassir Amiri, *Religion romaine et esclavage au Haut-Empire. Rome, Latium et Campanie*, Rome, Publications de l'École française de Rome, Collection de l'École française de Rome 581, 2021, 421 p., EAN (édition imprimée) : 978-2-72831-3761, EAN électronique : 978-2-7283-13778

Riche d'une impressionnante bibliographie et d'indexes variés, le livre (421 pages) de Bassir Amiri, maître de conférences HDR en histoire romaine à l'Université Bourgogne Franche-Comté au sein du laboratoire ISTA, nous donne à voir les différentes formes et niveaux de la pratique religieuse des esclaves.

Évoquant tour à tour la place des esclaves dans la sphère religieuse de la cité, des réseaux de sociabilité et de l'individu, l'auteur crée un parcours à travers les différents temps et lieux de la pratique religieuse romaine et se pose la question de la place des esclaves et de la réalité de leurs pratiques religieuses alors que leur statut juridique ne leur confère pas d'individualité. À travers trois grandes parties divisées en trois chapitres, dotés d'introduction et de conclusion – ce qui est très appréciable –, nous découvrons que malgré un statut juridique très restrictif l'esclave est présent dans toutes les sphères de la pratique religieuse, dans des circonstances et des cadres précis, mais toujours subordonné à l'autorité du maître ou des réseaux de sociabilité, malgré la possibilité de quelques formes d'autonomie et d'individualité – dans le domaine des pratiques funéraires par exemple.

C'est là tout l'intérêt du livre : montrer les grands traits communs de la pratique religieuse des esclaves à Rome, dans le Latium et en Campanie tout en prenant en compte la diversité des possibilités et des situations. Par une étude critique des sources – insistant sur le fait qu'elles ne donnent accès qu'à une petite frange des personnes réduites en esclavage –, l'auteur parvient à établir un portrait clair et nuancé de leur place dans les pratiques rituelles et religieuses, dans toutes les sphères – cité, *domus*, *familia* et espaces funéraires.

Dans son introduction, il explique d'abord que la définition de « l'esclave » sous l'Empire, tant du point de vue des Anciens que des modernes, l'enferme dans une catégorie propre et séparée, ce qu'il nuance dès les premières pages en montrant que, même contraint par son statut juridique, dans de nombreux contextes,

l'esclave construit et propose une image de lui-même différente de celle livrée par le discours officiel. Il présente ensuite l'historiographie du sujet : rareté des travaux sur la religion des esclaves, place des individus et des esclaves dans la religion civique, pratiques religieuses… Il évoque d'ores et déjà l'idée d'une grande diversité des situations et des conditions malgré un statut juridique unique. Il présente enfin l'objectif de l'ouvrage : saisir la place de l'esclave dans les pratiques et l'espace cultuels en montrant que, loin d'être monolithiques, les fonctions religieuses des esclaves sont l'objet d'une appropriation et d'une négociation constantes dont il cherche à identifier les modalités, tout en précisant qu'il n'y a pas une, mais des expériences religieuses des personnes réduites en esclavage.

Dans la première partie (p. 23-144), intitulée « Action, initiative et autorité des esclaves dans la sphère religieuse » – divisée en trois chapitres : « De l'exclusion à l'inclusion religieuse des esclaves » (p. 29-58), « Acteurs ou agents serviles ? » (p. 59-102) et « L'esclave célébrant : la voix de son maître ? » (p. 103-144) – l'auteur s'emploie à identifier la manière dont les esclaves, présents en tant que personnel servile dans les temples, dans le cadre de la religion civique, dans les *collegia* et la *familia*, étaient en contact avec le sacré : *via* l'accès à l'espace sacré, l'accès aux objets de culte et aux activités cultuelles. Le premier chapitre, s'appuyant sur le cas des *serui publici*, des esclaves des collèges, des victimaires et des *aeditui*, montre que l'esclave, qui n'est pas à l'initiative du geste religieux car dépourvu de *potestas,* accède à la vie religieuse civique par la connaissance et la pratique des gestes. Il n'est donc pas exclu de la vie religieuse publique, au contraire, il est présent dès que nécessaire en tant que technicien du culte, avec un savoir-faire spécifique qui lui permet de faire l'expérience de la pratique religieuse au-delà de ce que semble lui promettre son statut servile. L'auteur insiste sur le fait que la pratique religieuse de l'esclave est déterminée par des facteurs sociaux et par la grande diversité des situations, et qu'une différence notable existe entre les esclaves avec un savoir-faire et ceux de basse condition. Dans le chapitre 2, reprenant les exemples des *aeditui*, des victimaires et des collèges de *ministri*, Bassir Amiri démontre que par l'accomplissement des gestes techniques dans les cérémonies religieuses, l'esclave se situe à l'interface des différents acteurs du rite, ce qui lui assure un accès et une participation à certains degrés à l'expérience religieuse civique. L'esclave se définit ici par son implication momentanée dans un champ social autre que celui dans lequel il intervient habituellement. L'auteur aborde à nouveau la question des collèges et la participation des esclaves à des structures religieuses spécifiques autorisant plus de mixité sociale. Pour l'esclave, dans ce cas, cela signifie une expérience cultuelle forte, inédite par ailleurs, la reconnaissance et la légitimité des gestes accomplis lors des cérémonies ainsi qu'une forme de reconnaissance sociale, néanmoins conditionnée à l'autorisation du maître. Dans le troisième chapitre, il est question de l'autonomie de l'esclave célébrant par rapport à son maître. Ce chapitre réaffirme, en s'appuyant sur le cas des *aeditui* et des *uilici*, l'idée que l'esclave est inséré dans les pratiques religieuses au sein de communautés et réseaux divers auxquels il appartient et qui constituent les cadres qui déterminent sa situation, sa condition et son action dans les différentes pratiques religieuses. L'auteur conclut que, quels que soient les lieux, les temporalités, les structures et les échelles, l'expérience religieuse de l'esclave est toujours liée à la volonté du maître.

La deuxième partie (p. 147-251), intitulée « Participation religieuse et sociabilités serviles », comporte trois chapitres : « La sociabilité religieuse des esclaves et ses enjeux » (p. 147-162), « La place religieuse des esclaves dans la *familia* » (p. 163-196) et « Les dédicaces des esclaves au sein de la *domus* : entre communauté et individualité » (p. 197-251). Cette partie se concentre sur l'accès des esclaves à de multiples pratiques religieuses au sein de communautés très diverses, leur octroyant l'accès à une pluralité d'expériences religieuses qui sont autant de passerelles sociales. La question de la sociabilité religieuse de l'esclave évoquée dans le chapitre 4 révèle que, dans le cadre de structures collégiales créées ou autorisées par le maître ou l'État romain, l'esclave a une pratique cultuelle et religieuse autonome, mais dans certaines circonstances, dans le cadre de concessions strictes et de régulation de l'ordre social. Ici, le cadre communautaire de la religion romaine apparaît comme une possibilité de canaliser une diversité d'expressions religieuses en fournissant la base d'une culture religieuse commune. Les esclaves, en s'inscrivant et en développant leur investissement religieux dans ces cadres, se voient octroyer une dimension supplémentaire, apte à servir leur mise en valeur et leur image personnelle, tout en restant toujours sous la tutelle du maître. Le chapitre 5 s'intéresse à la place de l'esclave dans la pratique religieuse de la *familia*. Il montre que, contrairement à une idée répandue dans l'historiographie, maîtres et esclaves n'ont pas de pratiques distinctes des cultes domestiques et que la pratique religieuse sous l'autorité du *pater familias* implique le partage de l'expérience religieuse à l'occasion des prières et des cérémonies collectives. Il n'y a donc pas de religion séparée, mais des pratiques religieuses régulées, encadrées et hiérarchisées sous l'autorité du *dominus* ce qui crée un système de connexion entre les différentes sphères de la maisonnée à partir d'une expérience rituelle partagée. Le chapitre 6 porte sur les dédicaces des esclaves dans la *domus* qui constitueraient une forme potentielle d'individualisation et d'expression propre sans que cela mette en cause l'ordre souhaité par le *pater* ou la *mater familias*. L'étude du *uotum* dans les inscriptions des esclaves prouve leur investissement religieux et la connaissance des mécanismes et pratiques cultuels dans le monde romain, selon des pratiques empreintes de romanité. L'auteur conclut que, pour l'esclave, le vœu

s'apparente à une pratique strictement encadrée et subordonnée à son assise financière et dont l'enjeu est tout autant dirigé vers la divinité que vers le maître. Il évoque ensuite la question des pratiques magiques, rappelant que tout contact avec les faiseurs de magie est interdit aux esclaves afin de maintenir la tutelle du maître, l'équilibre des pouvoirs entre individus et communauté et d'éviter des dépenses inutiles Il remet également en question la thèse selon laquelle la magie serait uniquement dévolue à ceux qui n'ont pas accès au cadre religieux officiel. La pratique magique pour l'esclave n'est possible qu'en rapport avec la volonté du maître, et dans le strict respect de l'équilibre de la structure de l'autorité dans la *familia*.

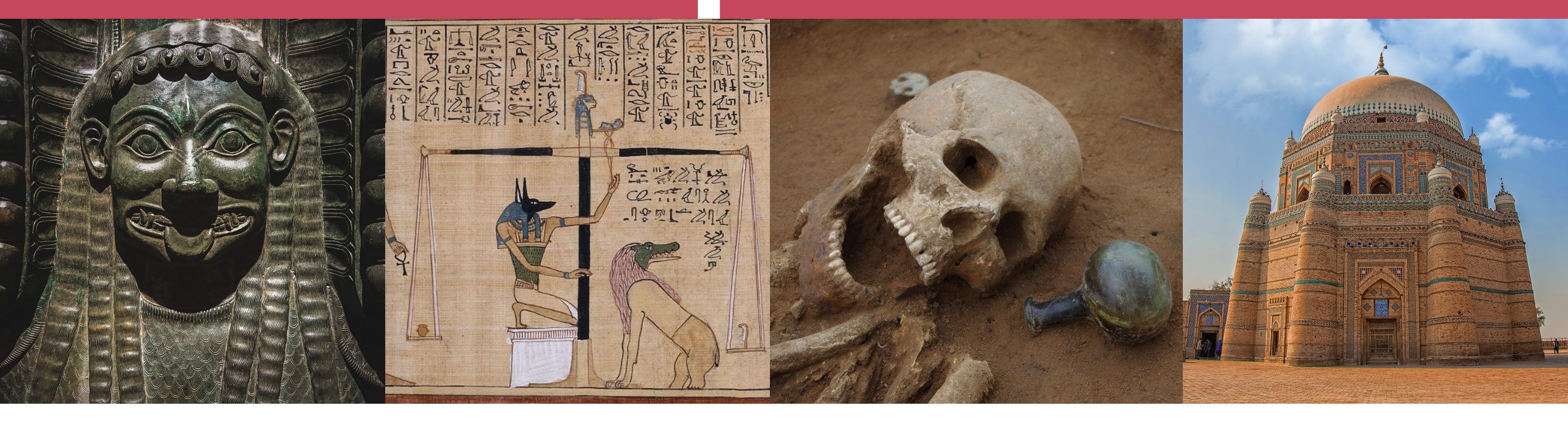
La troisième partie (p. 253-366), intitulée « Subordination et autonomie religieuses de l'esclave », regroupe trois chapitres : « Vers la constitution d'un espace religieux autonome ? » (p. 253-290), « La religion de l'esclave : une religion de classe ? » (p. 291-330) et « L'esclave face à la mort » (p. 330-366). Dans cette partie, l'auteur revient sur l'idée selon laquelle l'activité religieuse des esclaves dans le cadre domestique se définit d'abord par rapport au cadre fixé par le *pater familias*. Mais il s'intéresse également à plusieurs cas particuliers qui peuvent rendre les frontières poreuses : les *uicarii*, les esclaves « chefs de famille » et les pratiques funéraires des esclaves. Sur le plan religieux, les esclaves s'intègrent d'abord dans leur communauté de travail et dans leur *familia* initiale avec des pratiques et des gestes qui sont en fait une reprise de ce qui existe dans le cadre de la religion romaine traditionnelle. Il montre aussi qu'il n'y a pas de religion de classe ni de divinités spécifiques aux esclaves, mais qu'au contraire, c'est le contexte social dans lequel l'esclave évolue qui détermine les choix des divinités révérées. Lorsque le lien avec le maître est rompu, après une fuite, une révolte ou un affranchissement – même si dans ce dernier cas le lien reste fort –, les choix des esclaves sont aussi guidés par les circonstances et la structure de la société romaine. Pour une demande d'asile, la divinité est choisie en fonction du temple qui octroie ce droit. Pour les révoltes, les divinités, les schémas et mécaniques fondamentaux de la religion traditionnelle sont repris et appliqués à un contexte spatial particulier. Dans le cadre de l'affranchissement, l'esclave devenu affranchi garde la même grammaire cultuelle marquée par le désir de s'investir dans la communauté et de contrebalancer son absence de racines. Dans le dernier chapitre, consacré aux pratiques funéraires, l'auteur montre que les esclaves, en dehors de ceux voués à la *damnatio ad ludum* ou à la *damnatio ad metallum*, n'ont pas des funérailles de second ordre puisque la loi leur garantit le droit au tombeau et aux rituels funéraires, et ce même si l'esclave demeure dépendant du contrôle du maître. Les rites funéraires sont cependant bien réels, autorisés et similaires à ceux des personnes libres, même si l'enlèvement des corps devait être rapide et les funérailles probablement organisées de nuit.

Par une étude circulaire de toutes les sphères de l'expérience religieuse romaine et de la place de l'esclave en leur sein, Bassir Amiri montre que l'esclave, malgré certaines restrictions et obligations vis-à-vis du maître, est bien intégré dans les pratiques religieuses romaines à tous les niveaux de la sphère religieuse et de la société. Il insiste néanmoins sur la pluralité des expériences et sur la diversité des situations qui font, pour reprendre l'idée phare de l'ouvrage, qu'il n'y a pas une religion des esclaves, mais des pratiques religieuses de l'esclave dans les cadres permis par la religion romaine.

Religion romaine et esclavage au Haut-Empire propose l'une des rares synthèses sur le sujet donnant au lecteur la possibilité de mieux envisager la question des pratiques religieuses des esclaves. Riche, fondé sur une analyse rigoureuse des sources et une vision très ritualiste de la religion romaine, il offre, pour une partie de l'Empire romain, une image de l'intégration des esclaves à la religion romaine tout en prenant en compte l'ensemble des débats historiographiques, évoqués et tranchés par un avis clair et nuancé.

Audrey Ferlut
Docteure en histoire antique, enseignante-chercheuse associée HiSoMA (UMR 5189), vacataire ENS de Lyon, professeure d'histoire-géographie et de DNL au lycée du Parc Lyon 6e

Frontière·s
publications-prairial.fr/frontiere-s
Revue d'Archéologie, Histoire & Histoire de l'art



Dans l'Antiquité et au Moyen Âge, la mort biologique et la mort sociale, tout comme la façon dont les vivants envisagent leurs rapports aux morts (aux corps morts d'une part et aux morts comme êtres de mémoire d'autre part), ou encore l'inscription des défunts dans un espace, plus ou moins séparé de celui des vivants, sont autant de phénomènes qui mettent en jeu la notion de frontière de manière plurielle. C'est de ce constat qu'est née la proposition de ce numéro thématique, consacré à « la mort et ses frontières », que nous souhaitons ici questionner. Dans ce sixième numéro, les auteur·rices abordent la question des frontières de la mort selon divers prismes : la question de la séparation entre lieux de sépulture et des lieux de vie, ainsi qu'entre les espaces funéraires, la distinction culturelle par la configuration des tombes ou la nature de leur mobilier, mais aussi la question du passage de la frontière entre la vie et la mort.

N° 6 : La mort et ses frontières

Numéro dirigé par
Reine-Marie BÉRARD (CNRS, CCJ) et Vincent CHOLLIER (HiSoMA)

Contributions de
Laura WALDVOGEL (université de Strasbourg, Archimède)
Anne-Lise BAYLÉ (Paris 1, ArScAn, AOROC)
Marco ARIZZA (CNR) et Daniela ROSSI
Haude MORVAN (université Bordeaux Montaigne, Ausonius)
Anna Maria DESIDERIO (Paris Nanterre, ArScAn)

Frontière·s. *Revue d'archéologie, histoire et histoire de l'art* est éditée par l'Université Lumière Lyon 2 et hébergée par la plateforme de revues en accès ouvert Prairial. Elle est librement consultable et téléchargeable à l'adresse : https://publications-prairial.fr/frontiere-s.







